

Hollande soigne les musulmans de France 100,1

Publié le 18/02/2014 à 20:25



VIDÉO - À un mois des municipales, le chef de l'État a répété que l'islam était «compatible avec la République».

À un mois des **municipales**, c'est un geste qui tombe à pic. **François Hollande** s'est rendu mardi à la **grande mosquée de Paris** pour un hommage aux soldats musulmans morts pour la France lors des deux guerres mondiales. «La France n'oubliera jamais le prix du sang versé, elle gardera en mémoire les noms de ceux qui se sont battus pour notre liberté, sans distinction d'origine et de religion», a lancé le chef de l'État, en inaugurant un monument à la mémoire des soldats musulmans, dans le jardin du lieu de culte parisien (lire encadré).

S'adressant aux descendants de ces combattants - tirailleurs, goumiers, spahis ou zouaves -, le président a indiqué que la République avait une «dette» à leur égard. «À celles et ceux qui s'interrogent sur leur destin, leur place et même parfois sur leur identité, aux descendants de ces soldats, je dis ma gratitude», a-t-il poursuivi. Hollande a profité de cet instant mémoriel pour rappeler que l'«islam de France» et son «message d'ouverture» étaient «parfaitement compatibles avec les valeurs de la République». Il a également insisté sur la nécessité de lutter contre «les discriminations, les inégalités et le racisme», et d'être «intraitables à l'égard des paroles et des actes antimusulmans». «Jamais personne ne doit être menacé pour ses croyances», a encore martelé le président, sous le regard du recteur de la mosquée de Paris, Dalil Boubakeur, et du ministre de l'Intérieur, Manuel Valls.

Après les annonces du gouvernement en matière d'intégration, la semaine dernière, et **un déplacement aux côtés du comédien Jamel Debbouze à Trappes** (Yvelines), une ville «sensible» qui est régulièrement le théâtre de revendications communautaires, François Hollande tenait à envoyer un nouveau signal aux musulmans de France, au moment où l'UMP cherche à reconquérir ces derniers. «Le président gère aussi a posteriori l'abandon **du droit de vote des étrangers aux élections locales**, analyse le porte-parole des députés PS, **Thierry Mandon**. Il a contracté une forme de dette à l'endroit de ces populations et de leurs enfants.»

En 2012, plus de 80% des électeurs de confession musulmane avaient voté pour l'actuel président. Mais, à l'UMP, on se dit persuadé qu'une partie de cet électorat, excédée notamment par les débats sociétaux (mariage pour tous, PMA, genre, etc.), se détournerait de la gauche. Début février, le ministère de l'Éducation nationale avait recensé une centaine d'écoles publiques perturbées par des absences d'élèves, essentiellement musulmans, après des appels à boycotter une école qui ferait la promotion de «**l'ABCD de l'égalité**». «Chez les musulmans, la frange la plus religieuse et pratiquante est à l'unisson du monde catholique sur ces sujets-là, analyse le député PS Malek Boutih. La gauche est clairement en perte de vitesse chez cet électorat, qui a été perturbé.»

À celles et ceux qui s'interrogent sur leur destin, leur place et même parfois sur leur identité, aux descendants de ces soldats, je dis ma gratitude

FRANÇOIS HOLLANDE

À l'Élysée, on juge que les musulmans qui se sont arc-boutés contre ces questions sociétales sont «très minoritaires». «Les questions sociétales ne peuvent pas couper de la gauche les musulmans, qui restent très sensibles au combat pour l'égalité», argumente un conseiller, qui jure qu'il n'existe aucun lien entre le déplacement présidentiel à la grande mosquée, «prévu depuis des mois», et les municipales. Dans l'entourage du président, on concède toutefois une volonté de «rassurer» les musulmans, alors que se multiplient les actes antimusulmans, partout en France. «Considérer que les musulmans sont en bloc contre ces questions de genre et qu'ils se détourneraient de la gauche pour cela ne tient pas», assure de son côté le ministre des Anciens Combattants, Kader Arif.

Reste qu'au sein de la majorité on s'inquiète d'un décrochage électoral de certaines catégories de la population (électorat populaire, catholiques, musulmans, fonctionnaires, etc.). «Il y a une prise de conscience nouvelle, dans les états-majors politiques, du poids électoral de cette population issue de l'immigration» (de confession musulmane, ou pas, NDLR), poursuit Malek Boutih. Pour un autre député PS, si les musulmans ont tendance à se détourner de la gauche, c'est plutôt par «déception» sur le plan économique et social que par inquiétude sur le plan sociétal. Un invité de la cérémonie résume: «Cet hommage aux musulmans morts pour la France était une vieille revendication de la grande mosquée. François Hollande avait promis il y a des mois qu'il inaugurerait le monument. C'est l'approche des élections municipales qui l'a fait bouger. Alors que ce gouvernement est en-deçà de la ligne de flottaison en matière de politique d'intégration, il devenait urgent d'envoyer des signaux.»

Hartz IV für arbeitslose EU-Bürger 100,3

18.02.2014 · Das Bundessozialgericht gibt grünes Licht für alle Eilverfahren von arbeitslosen Ausländern aus der EU. Das könnte eine Klagewelle provozieren.

Von CORINNA BUDRAS und JAN HAUSER, KASSEL/FRANKFURT

[Artikel](#) [Bilder](#) (1) [Lesermeinungen](#) (12)



© DPA  Mitten in Deutschland: Rumänische Zuwanderer hausen in einer Industriebrache im Gutleutviertel in Frankfurt.

Arbeitslose EU-Ausländer haben gute Chancen, vor den deutschen Sozialgerichten im Eilverfahren Hartz IV zugesprochen zu bekommen. Denn die Richter in den unteren Instanzen können sich nun darauf berufen, dass auch das Bundessozialgericht europarechtliche Zweifel am Ausschluss der Zahlungen für Ausländer durch das deutsche Sozialgesetzbuch hat. Nach Ansicht der höchsten deutschen Sozialrichter reicht dies für eine positive Entscheidung über Hartz IV für die vielen anhängigen Eilverfahren schon aus, stellte die Presserichterin des Bundessozialgerichts (BSG), Nicola Behrend, auf der Jahrespressekonferenz in Kassel klar. „Die Richter müssen sich dann jeden Einzelfall genau ansehen und die Folgen abwägen.“

Damit wäre allerdings das Ende einer Regelung im Sozialgesetzbuch II faktisch schon besiegelt, bevor der Europäische Gerichtshof (EuGH) seine Entscheidung in dieser Frage überhaupt verkündet hat (Az.: C-67/14). In Paragraph 7 hatte der Bundestag unmissverständlich klargestellt, dass Ausländer kein Hartz IV – also nicht das Arbeitslosengeld II – beanspruchen können, wenn sie sich nur zur Arbeitssuche in Deutschland aufhalten. Mit dieser Regelung soll verhindert werden, dass Menschen aus anderen Staaten lediglich wegen der Sozialleistungen einreisen. Derzeit mehren sich jedoch die Zweifel, ob dies mit dem europäischen Recht auf Freizügigkeit und dem Gleichbehandlungsgebot aller EU-Bürger vereinbar ist. Mit einer endgültigen Klärung ist in diesem Jahr allerdings nicht zu rechnen, denn die Kasseler Bundesrichter haben das Verfahren erst Mitte Dezember in Luxemburg vorgelegt. Durchschnittlich dauert dort eine Klärung 15 Monate. Seit Sommer vergangenen Jahres ist in Luxemburg außerdem ein Prozess des Sozialgerichts Leipzig anhängig, dass allerdings mit dem BSG-Fall verbunden werden könnte, mutmaßte Behrend.

Zusätzliche Arbeit in großem Umfang

Nach Angaben des Bundessozialgerichts hat es in den vergangenen Jahren bereits mehr als 250 Entscheidungen von deutschen Sozialgerichten zu diesem Problem gegeben – mit ganz und gar widersprüchlichen Ergebnissen. In der Tendenz sind die Sozialrichter schon zunehmend dazu übergegangen, EU-Ausländern Hartz-IV-Leistungen zuzusprechen. Sie erklärten das deutsche Gesetz für unanwendbar, weil es ihrer Ansicht gegen Europarecht verstößt. Denn weil EU-Bürger grundsätzlich gleich behandelt werden müssten, dürften sie auch beim Bezug von Sozialleistungen nicht diskriminiert werden. Allerdings gibt es Ausnahmen. So haben die EU-Staaten die Möglichkeit, Sozialleistungen für Bürger anderer Mitgliedsländer in den ersten drei Monaten auszuschließen – und danach unter bestimmten Voraussetzungen. So soll eine Einwanderung in die Sozialsysteme verhindert werden. Nach Vorgaben des EuGH in einem österreichischen Fall darf dieser Ausschluss aber nicht automatisch erfolgen, sondern muss im Einzelfall entschieden werden. Insbesondere

müsse geprüft werden, ob es zu einer unangemessenen Belastung der Sozialsysteme kommen würde, wenn EU-Bürger von der staatlichen Unterstützung profitierten. Auf die Jobcenter dürfte damit zusätzliche Arbeit in erheblichem Umfang zukommen.

„Derzeit herrscht eine extreme Verunsicherung“, sagte Richterin Behrend. Sie appellierte deshalb an die Politik, möglichst rasch zu handeln und die Regelungen europarechtskonform zu gestalten. Aktuell befasst sich ein Ausschuss von Staatssekretären mit der Armutseinwanderung insbesondere aus Osteuropa. Die Runde soll prüfen, ob und wie die Regierung gegen einen möglichen Missbrauch von Sozialleistungen vorgehen sollte. In diesem Zusammenhang sei es wünschenswert, wenn sich die Politik auch mit einer Neuregelung des Sozialgesetzbuchs befasste.

Die Zuwanderung besonders von Roma aus Rumänien und Bulgarien ballt sich in Berlin, Hamburg und weiteren westdeutschen Großstädten. Mannheim, Dortmund und Duisburg rechnen durch eine Armutswanderung mit Millionenkosten für Krankenhilfe und Unterkünfte. Die Städte verlangen Hilfe der Bundesregierung und hoffen auf den Staatssekretärs-Ausschuss. Zur Jahresmitte 2013 erhielt jeder zehnte Bürger aus Bulgarien und Rumänien hierzulande HartzIV. Der Wert liegt damit deutlich unter dem Anteil aller Ausländer, allerdings stieg er innerhalb eines Jahres um 2,1 Prozentpunkte. In betroffenen Großstädten ist der Anspruch von Bulgaren und Rumänen auf Hartz IV in den vergangenen Jahren stärker angestiegen; er legte teilweise um ein Drittel und mehr innerhalb eines Jahres zu.

Der Präsident des Bundessozialgerichts, Peter Masuch, verwies darauf, dass die Gerichte schon einmal mit ihrer Rechtsprechung Fakten geschaffen hätten, bevor eine höchstrichterliche Klärung herbeigeführt werden konnte. Allerdings musste Masuch dafür auf das Jahr 1984 zurückgreifen. Damals ging es um die Frage, ob Arbeiter Kurzarbeitergeld beziehungsweise Arbeitslosengeld beanspruchen können, wenn ein Streik nur mittelbare Auswirkungen auf sie hatte. Sollte der EuGH nun allerdings zum Ergebnis kommen, dass die deutschen Regelungen europarechtskonform sind, müssen die Empfänger die erhaltene Leistung wieder zurückzahlen – wenn sie es denn können.

[Zur Homepage FAZ.NET](#)

Interview

Bundesbank-Chef sieht EZB in der Klemme 100,5

19.02.2014 · Die Europäische Zentralbank sollte keine Staatsanleihen kaufen, weil ihre Unabhängigkeit sonst verloren zu gehen droht. Das bekräftigt Bundesbankchef Jens Weidmann im Gespräch mit der F.A.Z.



© DPA Jens Weidmann

Eine Notenbank wird zur „Gefangenen der Politik“, wenn sie Staatsanleihen kauft. Dies sagte Jens Weidmann, Präsident der Deutschen Bundesbank, in einem Gespräch mit der Frankfurter Allgemeinen Zeitung. Denn dann würde es schwer, Geldpolitik zu betreiben. Damit kommentierte Weidmann vornehmlich den [jüngsten Beschluss des Bundesverfassungsgerichts](#), das Verfahren über die Euro-Rettungspolitik der Europäischen Zentralbank dem Europäischen Gerichtshof vorzulegen.

Die obersten deutschen Richter äußern in ihrer Urteilsverkündung ([hier ist der Originaltext](#)) schwere Bedenken am sogenannten OMT-Programm der Europäischen Zentralbank. Die Notenbank der Währungsunion hatte im Spätsommer des Jahres 2012 angekündigt, unter bestimmten Bedingungen notfalls unbegrenzt Staatsanleihen einzelner Euroländer aufzukaufen - zusammen mit einer inhaltlich ähnlichen Äußerungen des [Zentralbank-Präsidenten Mario Draghi](#) einige Woche früher ist daraufhin an den Finanzmärkten Ruhe eingekehrt. Bundesbankchef Weidmann lehnte das OMT-Programm ab ebenso wie es auf Widerspruch einflussreicher Ökonomen in Deutschland stößt.

Die Bundesbank fordert statt dessen, dass die Länder erst einmal innerhalb ihrer eigenen Möglichkeiten alles tun, um Finanzierungsschwierigkeiten zu lösen. Wenn eine Staatspleite drohe, könnte dazu auch eine (einmalige) Vermögensabgabe gehören, [hat die Bundesbank in einem jüngeren Monatsbericht diskutiert](#).

Zur diesem brisanten Vorschlag stellte Weidmann gegenüber der Frankfurter Allgemeinen Zeitung fest: Die Bundesbank trete nicht für eine Vermögensabgabe oder gar eine Vermögensteuer ein. Doch dürfe man in der Währungsunion in einer Notsituation einen Eigenbeitrag der Steuerzahler des betreffenden Landes verlangen, bevor nach Hilfen von anderen Ländern gerufen werde. „Für Deutschland schlägt die Bundesbank sicher keine Vermögensabgabe vor“, fügte Weidmann hinzu.

http://www.lepoint.fr/monde/attaque-chimique-en-syrie-le-rapport-qui-derange-19-02-2014-1793755_24.php

Attaque chimique en Syrie : le rapport qui dérange 100,6

Le Point.fr - Publié le 19/02/2014 à 13:19 - Modifié le 19/02/2014 à 14:25

Une étude du prestigieux MIT affirme que le massacre chimique d'août 2013 a été perpétré depuis une zone rebelle, contredisant les affirmations occidentales.



Lancement d'un

missile lors de manoeuvres de l'armée syrienne, le 9 juillet 2012. Photo d'illustration. © Sana / AFP

Par [ARMIN AREFI](#)

L'incident est passé relativement inaperçu. Le 4 février dernier, le chef de la diplomatie française [Laurent Fabius](#) est invité par l'école de commerce Essec à s'exprimer sur le dossier syrien. Lors de la séance de questions, un jeune homme se présentant comme journaliste indépendant pour l'Agence Info libre interroge le ministre sur un rapport du Massachusetts Institute of Technology (MIT) selon lequel, affirme le journaliste, "[Bachar el-Assad](#) ne serait pas à l'origine de [l'attaque chimique de la Ghouta](#)", survenue le 21 août dernier dans cette banlieue de Damas, faisant des centaines de morts, dont de nombreux civils.

"Pouvez-vous aujourd'hui devant cette assemblée reconnaître que vous vous êtes trompés sur cette situation et présenter vos excuses ?" demande alors le jeune homme. "Certainement pas", répond Laurent Fabius. L'auditoire s'esclaffe de rire. "Il y a eu une enquête des Nations unies qui ont diligencé beaucoup d'experts et qui ont établi de la façon la plus ferme qu'il y avait eu un massacre chimique (...) qui trouvait son origine dans les gens du régime", souligne le ministre des Affaires étrangères.

"Mensonges" de Fabius

Très vite, [la vidéo de la scène](#) se répand comme trainée de poudre sur la Toile, présentée comme la "[question qui tue d'un journaliste courageux à Laurent Fabius](#)", accusé de "mentir" sur l'attaque au gaz attribuée à Bachar el-Assad. Ces accusations ne sont pas tout à fait sans fondement. Car si [le rapport final de l'ONU](#) sur l'attaque, remis le 12 décembre dernier, confirme l'existence de "preuves flagrantes et convaincantes de l'utilisation d'armes chimiques contre des civils, dont des enfants", dans la région de la Ghouta, il n'accuse nullement le régime syrien, encore moins les rebelles, les inspecteurs onusiens n'étant pas mandatés pour le faire.

Bachar el-Assad est en revanche incriminé par deux synthèses des services de renseignements [américains](#) et [français](#), publiées respectivement le 30 août et le 3 septembre 2013, pour ainsi justifier publiquement des frappes occidentales à venir. "La simultanéité de l'attaque, dans des endroits différents, réclame un savoir-faire tactique indéniable que seul le régime syrien possède", assure encore aujourd'hui Olivier Lepick, spécialiste des armes chimiques à la Fondation pour la recherche stratégique.

Preuves sur Internet

Cette menace crédible d'une intervention militaire en Syrie avait finalement poussé le régime syrien à démanteler son arsenal chimique, à la faveur d'un rocambolique accord américano-russe, dont la France a été écartée.

Or, les conclusions des services de renseignement américain et français sont aujourd'hui remises en cause par le rapport du MIT. Celui-là même sur lequel s'appuie le journaliste indépendant cité plus haut.

Rédigé par Richard Lloyd, ancien inspecteur de l'ONU spécialiste des missiles, et Theodore Postol, professeur au MIT, le document de 23 pages affirme que les attaques chimiques ont tout simplement été lancées depuis une zone tenue par les rebelles syriens. Pour étayer leurs propos, les deux experts américains ont étudié des "centaines" de photos et des vidéos d'ogive, de restes de roquettes, d'impacts sur le sol, et de barils contenant le gaz sarin, publiées sur Internet.

Approximations américaines

"Ces sources proviennent d'Internet, mais nous nous sommes ensuite livrés à une analyse physique interne qui nous a permis d'établir le volume de gaz sarin utilisé, la portée des missiles, leur direction ainsi que l'endroit d'où ils ont été tirés", explique le Docteur George Stejic, directeur des laboratoires Tesla, qui emploient Richard Lloyd. Première conclusion, "contrairement aux dires du rapport américain, les impacts ont été confinés à une zone bien plus réduite du nord de la Ghouta", affirme le chercheur.

Seconde conclusion, sûrement la plus importante, les roquettes tirées avaient toutes les caractéristiques de missiles de type Grad, de courte portée, sur lesquels étaient fixés les barils de gaz. "Après l'étude du poids des barils, de la géométrie des têtes et des caractéristiques des lanceurs, nous avons conclu à une portée de 2 kilomètres", souligne le chercheur. Une conclusion que François Géré (1), directeur de l'Institut français d'analyse stratégique (Ifas), juge "crédible", d'autant plus qu'elle est évoquée par le rapport final de l'ONU sur l'attaque de la Ghouta.

Une "bonne estimation" (ONU)

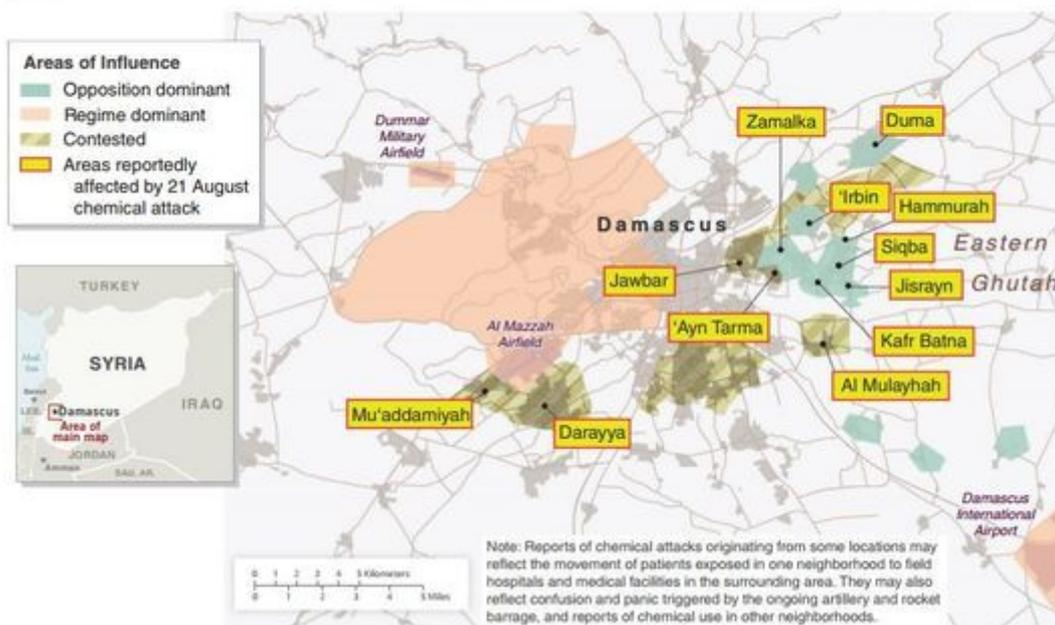
"Le missile Grad est connu comme étant une arme bas de gamme, possédant une portée de 2 à 5 kilomètres avec des armes conventionnelles, et dont l'imprécision est assez importante, ce qui expliquerait les nombreuses pertes civiles de la Ghouta", affirme le chercheur. Les deux kilomètres de portée, avancés par le rapport du MIT, ont été jugés comme une "bonne estimation" par Ake Sellström, l'inspecteur en chef de l'ONU en Syrie, après la remise du rapport de l'ONU en décembre dernier.

Ce chiffre est capital. Car il remet totalement en question le rapport américain, sur lequel s'est basé le 30 août le secrétaire d'État John Kerry, qui affirme que les roquettes ont été tirées depuis le "cœur" du territoire contrôlé par le régime à Damas. "C'est tout simplement impossible, affirme le Docteur George Stejic, la position la plus proche du régime se trouvant à quelque 10 kilomètres des impacts."

"Difficile à vérifier" (expert)

Pour déterminer ces distances, les deux experts américains se sont basés sur les mêmes cartes de Damas fournies le 30 août par le renseignement américain pour accuser le régime.

Syria: Damascus Areas of Influence and Areas Reportedly Affected by 21 August Chemical Attack



"Nous pouvons aujourd'hui affirmer à 100 % que tout point à deux kilomètres des impacts se situe en territoire rebelle. Mais cela ne signifie pas obligatoirement que ce sont les rebelles qui ont tiré." En effet, comme le rappelle François Géré, il est probable que le régime ait avancé ses vecteurs de lancement au plus près des positions adverses, pour réduire le temps de passage au-dessus de ses propres troupes et ainsi diminuer les risques de bavure. Le spécialiste du chimique Olivier Lepick abonde dans le même sens, ajoutant que des roquettes peuvent tout à fait être déplacées en territoire rebelle grâce à des véhicules tout-terrains.

Toutefois, cet expert se montre assez circonspect sur les conclusions du rapport du MIT, bien qu'il salue la démarche de ses auteurs. "Ce rapport repose sur beaucoup d'hypothèses très difficiles à vérifier d'un point de vue technique, telles que la portée des missiles, la distance qu'ils ont parcourue et le calcul des charges de propulsion", pointe Olivier Lepick. "Tous ces paramètres ne permettent pas d'établir de conclusions catégoriques."

Chercheurs "expérimentés et crédibles"

"Notre institut et ses chercheurs ont toute l'expertise nécessaire pour analyser ces roquettes et les comparer aux mêmes modèles utilisés au cours des soixante dernières années", répond le Docteur George Stejic, qui rappelle que les laboratoires Tesla ont pour habitude de travailler pour le gouvernement américain et la Navy, et que Richard Lloyd a dernièrement travaillé sur le bouclier anti-missile israélien Iron Dome, ou sur les attentats de Boston.

"Richard Lloyd et Theodore Postol sont des experts très sérieux et expérimentés, tout à fait crédibles", souligne François Géré. "Postol est connu pour être un libéral américain contestataire, qui a mis la science au service de sa lutte depuis l'époque Reagan." Sauf qu'à la différence des inspecteurs de l'ONU, les deux experts ne se sont pas rendus en Syrie, se basant ainsi sur des documents de seconde, si ce n'est de troisième main.

Silence de l'ONU

"Clairement, nous aurions eu de bien meilleures données si nous avions pu nous rendre sur le terrain", admet volontiers le Docteur Stejic. "Mais je peux affirmer que, si nous avons malgré tout réussi à apporter des conclusions probantes, l'ONU a la capacité de révéler précisément la portée des roquettes, d'où elles venaient et qui en est l'auteur. Or, ceci ne figure pas dans le rapport. Pourquoi ? Contactées par nos soins, les Nations unies rappellent que "toutes les infos dont (elles) disposent figurent dans le rapport écrit par l'équipe d'Ake Sellstrom." En revanche, l'ONU ne souhaite pas commenter le rapport du MIT.

Une chose est sûre, contrairement aux dires du journaliste qui a interpellé Laurent Fabius à l'Essec, le rapport du MIT ne disculpe pas Bachar el-Assad. Mais il contredit formellement les rapports des renseignements américains et français, qui accusent le président syrien du massacre chimique du 21 août 2013. "Ces renseignements frauduleux auraient pu mener à une action militaire américaine injustifiée basée sur de fausses informations", souligne ainsi le document.

"Ce ne sont pas de faux renseignements", réplique François Géré. "Les conclusions des services ne sont pas formelles à 100 %, quant à celles de l'ONU, elles sont beaucoup plus prudentes. Tout le reste est de la politique", poursuit le chercheur, qui rappelle qu'il existe, étant donné le savoir-faire requis pour lancer des armes chimiques, "98 % de chances pour que le régime syrien soit l'auteur de l'attaque, bien qu'il ne faille pas négliger les 2 % restants". Il n'empêche, après le scandale sur les fausses armes de destructions massives en Irak, ce rapport pourrait à nouveau plonger dans l'embarras l'administration américaine, et faire le jeu des partisans de Bachar el-Assad.

Combien coûte vraiment un poste de fonctionnaire ? 100,10

Le Point.fr - Publié le 20/02/2014 à 11:41

En France, on entretient sur ces sujets une opacité de mauvais aloi. Mais on peut essayer..., et le résultat est effrayant... Enquête.



Photo d'illustration. © Joël Saget / AFP

Par JEAN NOUAILHAC

Partons déjà d'une information méconnue fournie par Xavier Bertrand, qui fut pendant de nombreuses années ministre du Travail et des Affaires sociales dans les gouvernements Villepin et Fillon. Il connaissait parfaitement le problème quand il développait récemment l'idée qu'il faudrait cesser d'embaucher des fonctionnaires d'État pour des fonctions non régaliennes et quand il déclarait : "Un fonctionnaire, c'est 42 ans de carrière, 21 ans de retraite et 10 ans de réversion." (Source : *Challenges* du 19/12/2013.)

Un fonctionnaire moyen émerge donc au budget de l'État, directement ou indirectement, pendant 73 ans, ce qui est énorme, dont 31 ans de non-activité. On sait que les fonctionnaires, par rapport au privé, travaillent moins et moins longtemps, sont mieux payés, bénéficient de nombreux privilèges particuliers pendant leur carrière et partent à la retraite plus tôt. Ce que l'on sait moins, c'est que, contrairement au privé, leurs pensions de retraite sont indexées sur les augmentations de salaire des actifs et au minimum sur l'inflation ; et que, pour eux, la réversion au conjoint survivant est automatique, alors que, dans le privé, elle est soumise aux conditions de ressources du survivant.

Chaque embauche coûte 3,5 millions d'euros !

Ce fonctionnaire moyen, au final, combien va-t-il donc coûter au budget de l'État, en argent d'aujourd'hui ? Dans le privé, un employé qui gagne 2 000 euros net par mois sur 12 mois, soit 24 000 euros par an, coûte près du double à son employeur, 45 000 euros, sans compter la mutuelle et la prévoyance supplémentaire. Si l'on applique ce système à la fonction publique, sachant que le salaire moyen pour un employé ou un cadre intermédiaire y est de 2 160 euros net par mois en 2011 (source : *Les Échos* du 06/02/2012), on arrive à une charge totale de près de 49 000 euros par an. Si l'on tient compte des cotisations chômage que les fonctionnaires n'ont pas à payer, ce qui va baisser l'addition, et des cadres à responsabilité dont le salaire moyen est plus élevé (3 180 euros), ce qui va relever l'addition, on peut arrondir le coût annuel net moyen pour l'État patron, sans trop se tromper, à 48 000 euros par tête.

Multiplions par les fameuses 73 années : nous obtenons 3,5 millions d'euros, ce qui est précisément le chiffre d'Agnès Verdier-Molinié dans son livre *Les Fonctionnaires contre l'État* (Albin Michel, 2011). Celle qui dirige l'institut de recherche iFRAP et qui est sans doute la meilleure observatrice de la fonction publique française y écrit en effet : "Là où un grand nombre de nos voisins en Europe réduisent leurs effectifs, suppriment leurs statuts à vie ou les réservent aux agents ayant réellement des missions régaliennes, la France continue à embaucher à... 3,5 millions d'euros le poste de fonctionnaire pour une vie !"

Des milliards d'euros dépensés

Lorsque Vincent Peillon recrute 60 000 agents dans le mammoth de l'Éducation nationale, il engage l'État sur la somme colossale de 210 milliards d'euros (60 000 multiplié par 3,5 millions) et il augmente d'autant la dette de la France sur le long terme. Un formidable exploit ! Lorsque le maire de Paris, Bertrand Delanoë, recrute 10 000 fonctionnaires, il engage son électeur, le contribuable parisien, sur 35 milliards d'euros (pour "situer" ce chiffre, il faut avoir en tête que le budget annuel de la ville de Paris est de 8 milliards d'euros). Une exceptionnelle manoeuvre dépensière ! Lorsqu'un conseil général lambda recrute 800 fonctionnaires de plus, alors qu'il en a déjà trop, l'addition finale sera de 2,8 milliards d'euros. Enfin, quand le maire "normal" de votre ville "moyenne" de 40 000 habitants a recruté encore 300 fonctionnaires pendant son dernier mandat, il vous en coûtera finalement à vous, citoyen de cette ville, à vos héritiers et aux enfants de vos héritiers la modique somme de 1,4 milliard d'euros étalée sur 73 ans ! Une vertigineuse addition, dont l'État central prendra évidemment une quote-part, mais tout de même, c'est complètement fou !

En langage "normal", comment appelle-t-on cela ? De l'inconscience ? De la mégalomanie ? De l'irresponsabilité ? De l'incompétence ? Quand on sait qu'au cours des 30 dernières années, le nombre de fonctionnaires est passé de 3,86 à 5,3 millions (chiffre au 31 décembre 2007), ne serait-ce pas plutôt un hold-up contre la France, un vol à main armée contre les Français, un véritable crime contre l'économie ? Combien de temps va-t-on laisser encore impunis ces crimes contre l'économie ?

<http://blogs.faz.net/fazit/2014/02/21/wer-versteht-die-krise-besser-professor-sinn-oder-die-finanzmaerkte-3586/>

Fazit – das Wirtschaftsblog 100, 12

Wer versteht die Krise besser: Professor Sinn oder die Finanzmärkte?

21.02.2014, 15:06 Uhr · An den europäischen Finanzmärkten spielt die Krise derzeit keine Rolle, während manche Ökonomen die Krise weiter beschwören. Um dies zu tun, müssen sie suggerieren, sie seien schlauer als Märkte - eine verlockende, für einen Marktwirtschaftler aber eigentlich sehr problematische Einstellung.
Von GERALD BRAUNBERGER



© DPAHans-Werner Sinn

Hans-Werner Sinn schaut gerne in die Zukunft: Als das Bundesverfassungsgericht seine deutlichen Vorbehalte gegenüber dem geplanten Anleihenkaufprogramm (OMT) der Europäischen Zentralbank äußerte und das juristische Dossier an den Europäischen Gerichtshof weiter leitete, zeigte sich der Chef des Ifo-Instituts erfreut. Die Finanzmärkte würden sich zwar angesichts der Anrufung des Europäischen Gerichtshof freuen. Aber längerfristig werde die Stellungnahme der Verfassungsrichter nicht ohne Folgen bleiben, denn die EZB werde es zumindest vorerst nicht wagen, ihre Anleihenkaufprogramm zu aktivieren und außerdem werde die Bundesregierung nicht länger die aus Sinns Sicht verfehlte Politik der EZB stillschweigend tolerieren. ([Hier](#) ist die Stellungnahme von ifo/Sinn im Original.)

Irrungen und Wirrungen

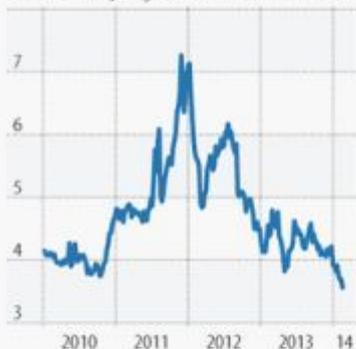
Hätte Sinn recht und wäre das Anleihenankaufprogramm der EZB wirklich tot, müsste nach seiner Analyse an den europäischen Finanzmärkten eigentlich eine schwere Krise ausbrechen. Denn noch Ende Januar hatte Sinn *in der „Zeit“* geschrieben: „Seit die EZB die Steuerzahler im Rahmen ihres OMT-Programms gezwungen hat, für die Staatspapiere der Südländer zu haften, sind die Kapitalanleger beruhigt und bereit, den Staaten Südeuropas wieder mehr Geld zu leihen.“

Sinn ist nicht der einzige Ökonom, der die Ruhe an den europäischen Kapitalmärkten in erster Linie mit der EZB verbindet. Marcel Fratzscher, Präsident des Deutschen Instituts für Wirtschaftsforschung und Gegenspieler Sinns in öffentlichen Euro-Debatten, fürchtet wegen der Stellungnahme des Bundesverfassungsgerichts *eine wirtschaftliche und juristische Spaltung* Europas.

Und wie reagieren die Finanzmärkte? Von Panik oder auch nur Beunruhigung ist dort nichts zu sehen. Im Gegenteil: Die Rendite zehnjähriger italienischer Staatsanleihen bewegt sich mit 3,57 Prozent in der Nähe ihres niedrigsten Standes seit acht Jahren. Auch die Renditen für Anleihen aus Spanien und Portugal sind gefallen. Ebenso wenig weisen die Preise für Kreditausfallderivate (CDS) auf Staatsanleihen auf Krisenangst im Euroraum hin. Am Devisenmarkt zeigt sich der Euro mit Kursen um 1,37 Dollar stark und nicht schwach. Auch die Aktienkurse steigen seit einiger Zeit in den südeuropäischen Ländern.

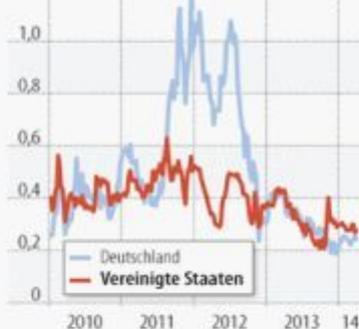
Beruhigung an der Peripherie

Zinslast für Italiens Staatsanleihen sinkt
Renditen zehnjähriger Staatsanleihen in Prozent

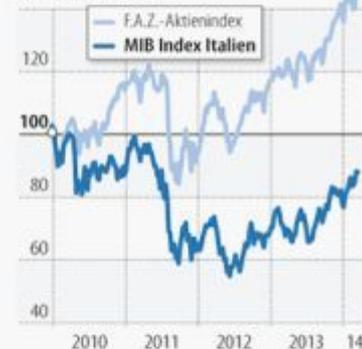


Quelle: Bloomberg

Geringere Risikoaufschläge für Anleihen
Prämien für Kreditausfallversicherungen (CDS) von Staatsanleihen (5 Jahre Laufzeit) in Prozent



Italiens Aktienmarkt fängt sich
1.1.2010=Index 100



F.A.Z.-Grafik Niebel

© F.A.Z. Beruhigung in der Peripherie

Möglicherweise spielt das umstrittene Anleihenkaufprogramm der EZB, das deren Präsident Mario Draghi im Sommer 2012 in Aussicht stellte, für die Finanzmärkte längst keine große Rolle mehr. „Das OMT-Programm ist praktisch tot“, sagte der Chefökonom der amerikanischen Investmentbank Morgan Stanley, Joachim Fels, **schon im Juni 2013 in einem Gespräch mit FAZIT**. Das Anleihenkaufprogramm sei nicht mehr länger relevant, weil alleine seine Ankündigung ihren Zweck der Beruhigung der Märkte erfüllt habe, bemerkte dieser Tage Ewald Nowotny, Gouverneur der Oesterreichischen Nationalbank.

Dass die EZB ihrer Ankündigung von Anleihenkäufen Taten folgen lassen müsse, hatten dagegen von Anfang an einige deutsche Ökonomen vermutet. So hatte der frühere EZB-Chefökonom Jürgen Stark **im vergangenen Sommer eine schwere Krise** für den Spätherbst 2013 in Aussicht gestellt, in deren Verlauf die EZB wohl auch französische Staatsanleihen kaufen müsse: „*Ich glaube, die Krise wird sich im Spätherbst zuspitzen. Wir werden in eine neue Phase der Krisenbewältigung eintreten*“. Bis heute hat die EZB im Rahmen des OMT-Programms allerdings nicht eine einzige Staatsanleihe gekauft. Dafür sieht jetzt Sinn für Frankreich schwarz: „*In Wahrheit wird uns die französische Krise als nächstes beschäftigen*.“ Honi soit qui mal y pense.

Noch in einer weiteren Hinsicht folgen die Finanzmärkte nicht den Schlussfolgerungen mancher Ökonomen. Sinn verurteilt oft die Umverteilungswirkungen der EZB-Politik, in deren Rahmen die Steuerzahler im Norden für die Sünder im Süden einstehen müssten. Der Münchener Ökonom spricht in diesem Fall von einer Umverteilung von den „Gutgläubigen zu den Cleveren“. Folgte man dieser Logik, wären zwar die niedrigen Renditen für Anleihen in Südeuropa erklärbar, aber die Risiken für die Steuerzahler im Norden müssten sich in Gestalt steigender Risikoprämien für Staatsanleihen besonders aus Deutschland niederschlagen.

Der beste Maßstab für die Messung dieser Risikoprämien sind die Preise für Kreditausfallderivate (CDS) auf Staatsanleihen. Er zeigt, dass die Preise für CDS auf deutsche Bundesanleihen in den Krisenjahren 2011 und 2012 deutlich gestiegen sind, mit der Beruhigung der Eurokrise aber auch wieder deutlich zurückgegangen sind. Von einer speziellen „Bestrafung“ Deutschlands kann an den Märkten keine Rede sein; im Gegenteil liegen die CDS-Preise für Bundesanleihen sogar unter den CDS-Preisen für Staatsanleihen aus Ländern wie der Schweiz, Großbritannien oder den Vereinigten Staaten – alles Länder, die nicht den Euro haben.

Im Grunde erkennt man hier einen fundamentalen Unterschied in der Wahrnehmung: Sinn hat gedanklich die Eurozone längst geteilt und sieht unterschiedliche Interessen in Nord und Süd. Die Preise an den Finanzmärkten

belegen, dass man dort Nord und Süd in einem Boot sitzen sieht: Gehen die CDS-Preise im Süden hoch, steigen sie auch im Norden (wenn auch weniger stark). Sinken die CDS-Preise im Süden, sinken sie auch im Norden.

Sind Finanzmärkte ineffizient und ihre Teilnehmer durchgeknallt?

Wie sind diese erheblichen Auffassungsunterschiede zwischen manchen (keineswegs allen!) Ökonomen und Märkten erklärbar?

1. Keine Seite besitzt wichtige Informationsvorsprünge, die ihr ein spezielles Wissen garantieren, denn die relevanten Wirtschaftsdaten über die europäischen Länder sind für jedermann verfügbar. Das ist ein Grund, warum der Einfluss der Ratingagenturen auf die Wahrnehmung europäischer Länder an den Märkten zurückgegangen ist. Akademische Ökonomen und Finanzmarktteilnehmer tauschen zudem Wissen aus. So ist unter deutschen Euro-Skeptikern eine nicht mehr ganz taufrische Studie der Investmentbank Goldman Sachs über die Wettbewerbsfähigkeit europäischer Staaten verbreitet. Umgekehrt schauen sich große Banken und Fonds, in denen häufig Ökonomen mit Doktorhüten aus Elite-Universitäten beschäftigt sind, auch auf Erkenntnisse aus der akademischen Welt. Kurz und gut: Die Vorstellung, dass Finanzmärkte Informationen langsamer verarbeiten als akademische Ökonomen, ist wenig plausibel, um es vorsichtig zu sagen.
2. Gelegentlich meinen Ökonomen, Teilnehmer an Finanzmärkten seien wegen der lockeren Geldpolitik in einer Art Drogenrausch. Man könnte hier zum einen konkret einwenden, dass die Bilanzsumme der EZB seit ihrem Hoch im Sommer 2012 um rund 800 Milliarden Euro zurückgegangen ist, weil Banken Kredite zurückgezahlt haben – sprich: weil sie, um in dem verbreiteten Bild zu bleiben, Drogen an den Dealer zurückgegeben haben. Das tun Süchtige normalerweise nicht. Grundsätzlicher: Teilnehmer an Finanzmärkten sind fraglos keine Maschinen, sondern unterliegen Stimmungen, die hin und wieder zu einem Verhalten führen mögen, das man als „Herdentrieb“ bezeichnen mag. Aber die These, dass sich Marktteilnehmer über einen langen Zeitraum irrational verhalten und lernunfähig sind, müsste im konkreten Fall erst einmal belegt werden und sie ist vor allem dann erstaunlich, wenn sie von Ökonomen vertreten wird, die sich als Marktwirtschaftler bezeichnen. *) Gegen die These des Drogenrauschs spricht auch die Tatsache, dass die Marktteilnehmer durchaus zwischen Peripherieländern zu unterscheiden wissen. So wird Spanien, gemessen an Anleiherenditen und CDS-Preisen, mittlerweile besser bewertet als Italien, was mit den in [Spanien](#) größeren Reformfortschritten zusammenhängen dürfte. **)
3. Auch ist die Abhängigkeit von der Politik mit Blick auf die globalen Finanzmärkte nicht ganz leicht zu deuten. Der Zuwachs der Bestände an Staatsanleihen in den Bilanzen von Banken aus der Peripherie ist kein Zufall und fraglos auch das Ergebnis politischer Einflüsse. Die enge Verbindung zwischen Staaten und Banken in Europa ist natürlich in vielerlei Hinsicht problematisch und natürlich vertritt die Finanzbranche in Gestalt politischer Forderungen auch Eigeninteressen. Aber politische Einflüsse würden keinen Hedgefonds aus der angelsächsischen Welt davon abhalten, über die Märkte für Kreditausfallderivate (CDS) noch einmal Spannungen in den europäischen Märkten zu erzeugen, wie es in den Jahren 2011 und 2012 geschehen ist. So gab es noch im Sommer 2012 auf einem Treffen von Hedgefondsmanagern am Mittelmeer Versuche, zu Spekulationen auch gegen Bundesanleihen aufzurufen. Geschehen ist nichts, obgleich der Aufruf von einer englischsprachigen Wirtschaftszeitung öffentlichkeitswirksam verbreitet wurde. Im Vergleich von Ökonomen und Märkten würde der Vorwurf politisch motivierten Verhaltens zudem die Finanzmarktteilnehmer nicht automatisch zu schwarzen und die Ökonomen zu weißen Schafen machen: Es gibt auch Ökonomen mit einer politischen Agenda – und nicht immer tragen Ökonomen ihre Agenda offen mit sich herum.
4. Keinerlei Vorteil für eine der beiden Seiten ergibt sich auch aus einem Vergleich ihrer Kunst, in die Zukunft zu sehen. Die Unfähigkeit von Finanzmärkten, rechtzeitig Krisenherde zu erkennen, ist empirisch gut überprüft und derzeit wieder anhand der scheinbar überraschenden Krise einiger Schwellenländer zu besichtigen. Aber

auch die Zunft der Ökonomen ist in den vergangenen Jahren gescholten worden, weil sie die im Jahre 2007 ausgebrochene Finanzkrise überwiegend nicht vorhergesehen hatte.

Fazit: Schlag nach bei Hayek – Märkte sind gar nicht so schlecht

Niemand kennt die Zukunft. Letztlich unterscheiden sich Ökonomen und Finanzmarktteilnehmer oft wenig in ihrer Diagnose der Krise und in ihren Diagnosefehlern. So ist die eminente Bedeutung der volumenstarken grenzüberschreitenden Finanzströme für den Verlust von Wettbewerbsfähigkeit in der Peripherie und für die Fragilität des europäischen Banksystems von den meisten Ökonomen wie von den meisten Finanzmarktteilnehmern zu spät gesehen worden. (Wir hatten das Thema in FAZIT kürzlich [hier](#) behandelt.)

Heute sind aus zahlreichen Finanzunternehmen Studien zu lesen, die gerade von Ländern wie Italien und Frankreich dringend Reformen erwarten, um das Wirtschaftswachstum zu steigern. Bedeutende internationale Finanzunternehmen finden auch Gehör in Regierungszentralen, ohne dass dies an die große Glocke gehängt wird.

Am Ende des Tages plagt Sinn die Furcht, es werde in Südeuropa zu bedeutenden Staatspleiten kommen, deren Kosten nicht zuletzt von Deutschland getragen werden müssten. Das ist kein metaphysisches Thema, denn es entzieht sich nicht der ökonomischen Analyse: Aus ökonomischer Sicht hängt die Schuldentragfähigkeit eines Landes davon ab, in welchem Maße künftige Primärüberschüsse im Staatshaushalt erzeugt werden können. Dann hängt die Schuldentragfähigkeit im einzelnen ab unter anderem vom Zins (weil künftige Primärüberschüsse diskontiert werden müssen), vom künftigen Wirtschaftswachstum, der Inflationsrate, der Fähigkeit, Steuereinnahmen zu generieren (ein Land muss wissen, wo es sich auf der Laffer-Kurve befindet) und Staatsausgaben zu kontrollieren. Das heißt: Jedes Land verfügt über wirtschaftspolitische Hebel, um seine Schuldentragfähigkeit langfristig zu beeinflussen.

Kaum bestreitbar erscheint, dass infolge der jüngsten Krise mehrere europäische Staaten zumindest in die Nähe der Grenze ihrer Schuldentragfähigkeit gekommen sein dürften. Aber an dieser Stelle trennen sich die Wege, denn weder Ökonomen noch Finanzmarktteilnehmer besitzen eine Glaskugel. Ökonomen wie Sinn oder auch [Ken Rogoff](#) sind mit professoraler Beharrlichkeit der Überzeugung, dass es in der Peripherie jenseits von Griechenland zu weiteren Umschuldungen – in welcher Form auch immer – kommen muss. An den Finanzmärkten würden viele Teilnehmer eine solche Vision speziell für Portugal als durchaus möglich erachten, aber sie sehen diese Frage nach wie vor speziell für Italien und Spanien als ziemlich offen an.

Unterschiedlich ist auch der Grad der unmittelbaren Betroffenheit: Ein Ökonom aus einer staatlichen Universität kann zehnmals Unsinn erzählen, ohne dass ihm dies schaden muss. Aber kein Teilnehmer an den Finanzmärkten kann es sich erlauben, zehnmals auf das falsche Pferd zu setzen. Er verlöre schon viel früher seinen Job. Das zwingt Finanzmarktteilnehmer eigentlich zu besonders sorgfältigen Analysen: Und falls wichtige Teilnehmer an den Finanzmärkten zum Schluss kommen sollten, dass die Reformanstrengungen mancher Länder nicht reichen, werden sie früher oder später darauf reagieren. Der Satz, dass die Krise in Europa derzeit eingedämmt ist, aber nicht überwunden sein muss, ist auch in Finanzkreisen nicht zu überhören. Finanzmärkte sind Märkte und damit als Sammelstellen dezentraler Informationen schwer zu übertreffen, wie der liberale Nobelpreisträger Friedrich von Hayek gelehrt hat. Bei Hayek ließe sich auch etwas über die Anmaßung von Wissen lesen. Die Rolle des apokalyptischen Reiters übernehmen die Finanzmärkte derzeit jedenfalls nicht.

*) Ein reinrassiger Marktwirtschaftler mit Finanzmarktexpertise ist der Nobelpreisträger Gene Fama. Er käme wohl nie auf die Idee, sich als Wissenschaftler über Marktpreise zu erheben. Während dessen beklagt sich Sinn über einen “Finanzkapitalismus” – was die Frage erlaubt, ob er hier nicht Rudolf Hilferding näher steht als Fama.

***) Eine einprägsame Beschreibung der Entwicklung in Spanien liefert **Juergen B. Donges**. In FAZIT hatten wir vor einiger Zeit **eine mehrteilige Reihe** über Spanien gebracht. **Nach aktuellen Angaben** haben die spanischen Güterexporte im vergangenen Jahr einen langjährigen Höchststand erreicht – die These, in der Peripherie sei der Rückgang der Leistungsbilanzdefizite alleine das Ergebnis fallender Importe, ist zumindest für Spanien und Portugal unhaltbar.

Dieser Beitrag ist eine überarbeitete Version eines Artikels, der am 20. Februar 2014 im Finanzmarkt der Frankfurter Allgemeinen Zeitung erschienen ist.

Le palmarès de l'absentéisme des fonctionnaires municipaux 100,17

Publié le 21/02/2014 à 14:41



INFOGRAPHIE - La ville de Montpellier est celle où le taux d'absentéisme est le plus fort en France parmi les villes moyennes, selon l'iFrap. Chaque agent est absent en moyenne 39,6 jours par an.

C'est **Montpellier** qui décroche la palme. Selon le classement réalisé par l'**iFrap** et dévoilé dans *Le Point*, cette ville de l'Hérault présente le plus fort taux d'absentéisme public parmi les trente villes de plus de 100.000 habitants passées au crible par cette fondation. «Les trente communes que nous avons retenues ont les mêmes compétences. Les données par habitants sont donc comparables», explique Agnès Verdier-Molinié, directrice de l'association.

A Montpellier en 2011, chaque agent s'est en moyenne absenté, toutes causes confondues (maladie, mais aussi accident du travail, maternité, paternité, motif familial...), durant un peu plus de 39 jours, et 19 jours pour le seul motif de maladie. Le taux d'absentéisme des fonctionnaires de Montpellier atteint ainsi 17,5% toutes causes confondues et 8,6% pour seule maladie. Très loin devant la ville de Besançon, exemplaire en la matière comparée à ses congénères, puisque chacun de ses agents municipaux ne s'est absenté «que» 14 jours en moyenne, contre 26 pour l'ensemble des villes observées.

Jour de carence

Pour dresser son palmarès, l'iFrap a compilé les bilans sociaux et les comptes annuels des villes de plus de 100.000 habitants, excepté Paris, qui présente un profil exceptionnel. Lille, Amiens et Nice n'ont toutefois pas communiqué leurs données et ne figurent donc pas dans le palmarès. Quant à Marseille, elle livre dans son bilan annuel un taux d'absentéisme global, sans autre détails. «Faute d'avoir pu vérifier ce chiffre, nous avons aussi exclu Marseille du classement», explique Agnès Verdier-Molinié.

«En communiquant des moyennes, des fourchettes hautes et des fourchettes basses, nous souhaitons dégager des bonnes pratiques, alors que le niveau de contrôle est faible dans la fonction publique. Un fort taux d'absentéisme révèle un problème de gestion d'équipe ou de motivation au travail. A Montpellier, certains agents semblent par exemple avoir un double travail», constate l'iFrap.

En 2012, le précédent gouvernement avait instauré un jour de carence dans la fonction publique: sur le modèle du privé, le premier jour de maladie n'était pas rémunéré. **Supprimé par l'actuelle majorité** l'année dernière, **il avait pourtant fait chuter de 43,2% le nombre d'arrêts maladie d'une journée** dans les collectivités territoriales, selon une étude de Sofcap, le groupe d'assurance des collectivités locales. Or, d'après l'iFrap, la différence entre les taux d'absentéisme du privé et du public est en grande partie imputable aux «petites absences», d'une journée ou deux.

Le palmarès de l'absentéisme par villes

TAUX D'ABSENTÉISME DES FONCTIONNAIRES*
des communes de plus
de 100 000 habitants
ayant répondu
à l'enquête

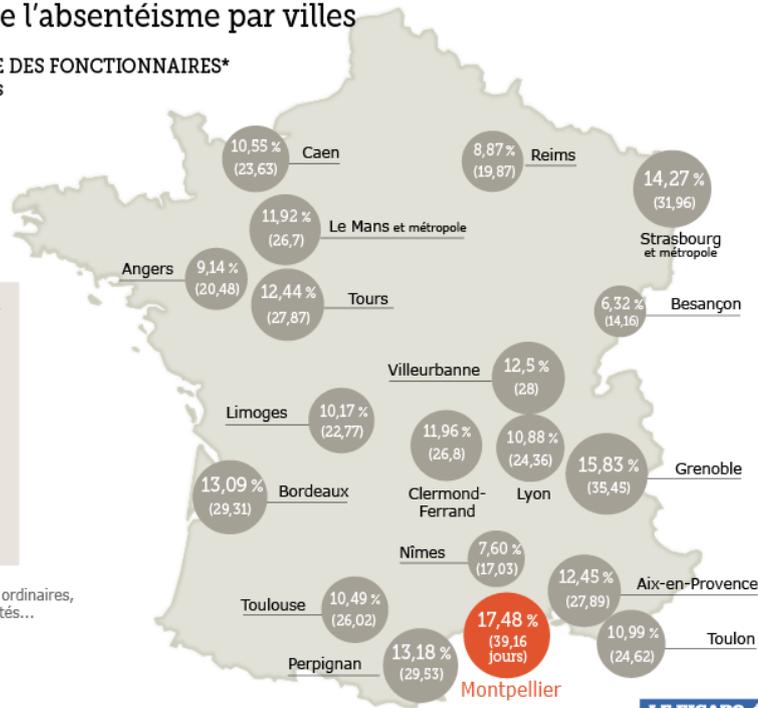
% d'agents absents
par rapport à l'effectif
total



nombre de
jours d'absence
par agent

*toutes causes : maladies ordinaires,
longues maladies, maternités...

Source : Fondation Ifrap
21/02/2014



Hollande et les musulmans : les dangers de la stratégie Terra Nova 100,19



ANALYSE - Le politologue Laurent Bouvet juge maladroit l'hommage rendu mardi par François Hollande aux soldats musulmans morts pour la France.

Laurent Bouvet est directeur de l'Observatoire de la vie politique (OVIPO) à la Fondation Jean-Jaurès. Son dernier ouvrage, *Le sens du peuple: La gauche, la démocratie, le populisme* est paru aux éditions Gallimard.

François Hollande a inauguré mardi dernier à la Grande mosquée de Paris un «mémorial du soldat musulman», pour rendre hommage aux «100.000 soldats de confession musulmane» tués pour la France pendant les deux guerres mondiales. Que pensez-vous de cette initiative. S'agit-il d'une entorse à la tradition républicaine française?

Laurent Bouvet: La mise en avant de la confession religieuse des soldats pour la France est relativement classique dans l'armée et les cérémonies d'hommage, que l'on songe aux aumôneries ou au 11 novembre. Mais dans ce cas, elle est à mon sens problématique, parce qu'il s'agit de distinguer une seule religion et parce que c'est le président de la République qui le fait à un moment qui ne correspond à aucune date historique particulière.

Cela pose me semble-t-il un double problème: de fond et d'opportunité.

Sur le fond, pourquoi rendre hommage aux «soldats musulmans» plutôt qu'aux soldats des «troupes coloniales» ainsi qu'elles ont toujours été dénommées? La distinction qui était faite, au temps de l'empire colonial français, entre soldats français et soldats coloniaux n'était pas d'ordre religieuse. Les seconds n'étaient pas citoyens français mais se battaient tout de même, de gré ou de force, pour la France. Ils méritent donc à ce

On n'ose imaginer qu'une telle cérémonie ait pu être pensée uniquement dans le but d'apaiser une désaffection de ce que l'on appelle « l'électorat musulman » !

titre les mêmes hommages que les soldats français et surtout l'égalité de traitement tant mémorielle que financière - ce qui leur a été longtemps dénié. Mais pourquoi distinguer certains, parmi eux, par leur religion?

C'est la question de l'opportunité qui se pose dès lors. Et là, on n'ose imaginer qu'une telle cérémonie ait pu être pensée uniquement dans le but d'apaiser une désaffection de ce que l'on appelle «l'électorat musulman»!

Faut-il voir dans cet hommage, qui a suivi de près la feuille de route sur l'intégration de Jean-Marc Ayrault, une tentative de flatter un électorat musulman qui a été décisif dans l'élection de 2012 (où 86% des musulmans ont voté pour François Hollande)? Cette stratégie dite «Terra Nova» fonctionne-t-elle?

Si c'était le cas, je crains, outre le problème de principe évoqué précédemment, que ce soit totalement illusoire.

D'abord parce que cette notion «d'électorat musulman» devrait être regardée de près (hétérogénéité, difficulté à la saisir en l'absence de chiffres fiables sur la religion des électeurs...). Ensuite parce que des gestes

symboliques de ce genre peuvent être à double tranchant, ils peuvent séduire mais aussi choquer d'autres électeurs, et donc ce que l'on peut gagner d'un côté peut être perdu de l'autre. Enfin parce que cela témoigne

La stratégie dite de « Terra Nova » est à la fois très critiquable méthodologiquement et dangereuse politiquement

d'une conception de la stratégie électorale totalement erronée: celle qui consiste à tenter de conquérir des groupes d'électeurs identifiés par un critère identitaire saillant supposé l'emporter chez eux sur les autres. Or l'identité individuelle est le résultat d'une multiplicité de critères identitaires, comme le comportement électoral est le résultat d'une grande variété de facteurs. La religion en est un, parmi beaucoup d'autres.

La stratégie dite de «[Terra Nova](#)» (suivant une note publiée par ce think tank en mai 2011), visant à agréger des électorats spécifiés par un critère d'identification des individus y appartenant (femmes, jeunes, minorités ethniques et «quartiers», diplômés du supérieur...) afin de créer une «nouvelle coalition» pour la gauche, étant à la fois très critiquable méthodologiquement et dangereuse politiquement comme on le voit aujourd'hui de manière éclatante pour le [PS](#).

La « nouvelle coalition » de Terra Nova qui est supposée avoir soutenue François Hollande éclate sous le poids de ses contradictions face aux mesures dites «sociétal»

Certains musulmans, emmenés par Farida Belghoul, ont été en première ligne sur la théorie du genre, s'opposant pour la première fois en masse et frontalement aux réformes sociétales du gouvernement. Y-a-t-il à long terme un véritable risque pour le Parti socialiste de perdre le vote musulman?

Le risque pour le PS, et la gauche plus généralement, c'est de voir les «électorats» ainsi conçus se détourner les uns après les autres. D'une part car ils ne sont pas homogènes et donc difficiles à satisfaire de manière générale. Ainsi, supposer que tous les musulmans puissent vouloir la même chose et pensent à l'identique n'a-t-il aucun sens. Certains musulmans, dans le cas que vous évoquez, sont plus favorables que d'autres à des mesures mises en oeuvre par le gouvernement, notamment en termes d'égalité hommes-femmes. D'autre part parce qu'il y a un risque pour un parti ou un gouvernement qui réfléchirait en termes «d'électorats» ainsi déterminés de voir les contradictions surgir entre ceux-ci à chaque mesure qu'il propose. C'est ce qui arrive aujourd'hui. On constate presque tous les jours que la «nouvelle coalition» de Terra Nova qui est supposée avoir soutenue [François Hollande](#) éclate sous le poids de ses contradictions face aux mesures dites «sociétales», tout spécialement en matière de moeurs.

Cette stratégie de segmentation électorale qui est celle d'une partie du PS, mais aussi d'une partie de la droite, comporte-t-elle un risque pour la cohésion nationale? Nourrit-elle l'angoisse identitaire des Français qui se manifeste justement par un rejet croissant de l'islam?

Le risque pour la cohésion nationale à un moment où les tensions dues à la crise économique sont fortes, c'est d'ajouter de la division à la division, en particulier en n'ayant cessé de mettre en avant dans le débat public les identités spécifiques de tel ou tel groupe ou «minorité».

Qu'il y ait des groupes d'intérêt constitués autour de la promotion de tel ou tel critère identitaire spécifique (genre, religion, région, langue, orientation sexuelle, origine ethno-raciale...), à droite comme à gauche, à l'extrême-droite comme à l'extrême-gauche, c'est normal dans une démocratie pluraliste, d'autant que des

La politique et l'exercice du pouvoir peuvent difficilement se définir comme un simple processus d'addition des intérêts particuliers et des revendications identitaires spécifiques.

discriminations existent à raison de certains de ces critères identitaires qui nécessitent une mobilisation de ces groupes et la sensibilisation des pouvoirs publics.

En revanche, que des partis de gouvernement s'appuient sur des démarches de ce genre en leur laissant jouer un rôle non négligeable dans l'élaboration des propositions ou des projets de loi par exemple, ou bien en leur promettant de faire droit à toutes leurs revendications pour des raisons électorales, voilà qui est plus surprenant et donc plus dangereux politiquement. La politique et l'exercice du pouvoir peuvent difficilement se définir comme un simple processus d'addition des intérêts particuliers et des revendications identitaires spécifiques.

Le PS, en particulier, a donné beaucoup trop de prise ces dernières années à une telle conception (dont Terra Nova avait bien résumé la logique d'ensemble), élaborant son projet en fonction d'électorats spécifiques supposés. Alors que la démarche qui consiste à proposer un projet à l'ensemble de la société et à en convaincre la majorité des citoyens apparaît à la fois comme plus conforme à une certaine idée de la République, et surtout plus efficace car plus durable dans le temps, une fois le parti qui procède ainsi parvenu au pouvoir.

Une très grande partie des difficultés de François Hollande et de sa majorité aujourd'hui viennent de ce défaut de conception stratégique.

Ist der Liberalismus unmenschlich? 100,22

23.02.2014 · Der Bäcker backt Brot, weil er damit Geld verdient. Und nicht, weil er anderen helfen will. Das funktioniert - doch es darf nicht alles sein.

Von GUY KIRSCH

[Artikel Bilder](#) (2) [Lesermeinungen](#) (81)

© ACHENBACH-PACINI / VISUM  „Es ist nicht die Wohltätigkeit des Metzgers, des Brauers oder des Bäckers, die uns unser Abendessen erwarten lässt, sondern dass sie nach ihrem eigenen Vorteil trachten“, schreibt Adam Smith in seinem berühmten Buch „Der Wohlstand der Nationen“ (1776).

Man mag sich wundern: Während die Freiheit allenthalben gefeiert wird, ist der Liberalismus in Verruf geraten. Er diene - so heißt es - als Rechtfertigung für Gier und Rücksichtslosigkeit; hinter seiner hehren Rhetorik verberge sich die schiere Unmenschlichkeit. Es gibt kaum eine Misere in dieser Welt - Umweltzerstörung, Finanzkrisen, Hungersnöte, Bürgerkriege -, an welcher der Liberalismus nicht schuldig sein soll. Auch gibt es kaum eine Partei, die sich erfolgreich auf den Liberalismus beruft, kaum einen Kirchenführer, der nicht auf Distanz zum Liberalismus geht. Allenthalben wird im Namen der Menschlichkeit und der Mitmenschlichkeit dem Liberalismus der Prozess gemacht. Die Frage ist, ob er wirklich schuldig ist oder ob er gerade im Namen der Freiheit, der Menschlichkeit und der Mitmenschlichkeit verteidigt werden kann. Dazu sechs Anmerkungen:

Erstens: Bei der Beantwortung dieser Frage ist es sinnvoll, den vielen Anklägern einen Entlastungszeugen gegenüberzustellen. Und weil Klassiker Autoren sind, die wohl gestorben, aber nicht tot sind, mag man einen von jenen, die den Liberalismus begründet haben, als Zeugen aufrufen: Adam Smith. Ihm ging es darum, Freiheit, Menschlichkeit und Mitmenschlichkeit miteinander zu verbinden, sie gleichzeitig wirklich werden zu lassen. Die Frage ist, ob heute in der Realität eingelöst wird, was er denkend vorweggenommen hat. Bekannt ist Smiths Diktum, dass wir das Brot nicht vom Wohlwollen des Bäckers, sondern von dessen Eigennutz erwarten können: Er steht schon morgens um fünf in der Backstube; nicht, weil er in heiliger Nächstenliebe oder heldenhafter Hingabe um unser, der Käufer, Wohlergehen besorgt ist; ihm geht es um seinen Gewinn.

Auf den ersten Blick mag eine Gesellschaft unmenschlich scheinen, in welcher der Bäcker seine Kunden nicht als Menschen sieht, sondern nur deren Geldschein im Auge hat, in welcher auch die Käufer im Bäcker nicht den Menschen, sondern lediglich den Brötchenlieferanten erblicken. Und so ist es verständlich, dass ein Großteil der Liberalismus-Kritik moniert, dass die Menschen einander so sehr entfremdet werden, dass sie sich nicht mehr als Menschen und Mitmenschen wahrnehmen, ja, dass sie sich selbst als Menschen abhandeln. In dieser Optik sehen sich die Menschen wechselseitig allenfalls als Nachfrager beziehungsweise als Anbieter, als Human Resources, nicht aber als Menschen. Und sich selbst erleben sie im Zweifel als Waren, die es zu vermarkten gilt. Diese Kritik ist alt; schon Marx hat seinerzeit von der Entfremdung des Menschen gesprochen.

Zweitens: Mag diese Kritik auch alt und heute weit verbreitet sein, so ist zu fragen, ob sie berechtigt ist. Zweifel sind angebracht aus folgendem Grund: Obschon richtig ist, dass in der von Smith angesprochenen Gesellschaft die Menschen sich wechselseitig als Menschen fremd sind, so ist es doch gleichzeitig ausgesprochen realistisch und menschlich, ja menschenfreundlich, vom Einzelnen nicht zu erwarten, dass er und seine Mitmenschen Helden oder Heilige sein müssen, wenn sie miteinander auskommen, ja gegenseitig von Nutzen sein sollen. In der Tat: Es braucht wenig Phantasie, um sich auszumalen, wie sehr jeder Einzelne überfordert wäre, wenn er nur dann ein nützliches, ja auch nur ein akzeptables Gesellschaftsmitglied sein könnte, wenn er ein Held oder ein Heiliger wäre. Es ist ein Gebot der Menschlichkeit, den Einzelnen nicht zu überfordern. Tut man dies nämlich, so landet man geradezu zwangsläufig in grauenhafter Unmenschlichkeit. Pascal hat wohl recht, wenn er sagt, dass der Mensch, will er zum Engel werden, zum Tier wird.

Darüber hinaus ist es ein Gebot der Menschlichkeit, dem Einzelnen die Möglichkeit zu eröffnen, auch dann angstfrei in der Gesellschaft von Menschen zu leben, wenn diese Menschen weder Heilige noch Helden sind. Dabei muss man nicht - wie Mandeville, gegen den sich Smith ausdrücklich gewandt hat - unterstellen, dass die Menschen durchwegs lasterhaft sind, also nur „private vices“ zu „public benefits“ führen. Es reicht, dass man - realistisch - die Menschen nimmt, wie sie sind: möglicherweise opferbereite Helden und hingebungsvolle Heilige, vielleicht aber auch rücksichtslose Egoisten.

Drittens: Doch die möglicherweise selbstsüchtigen Menschen werden nur dann untereinander nicht zur Gefahr, sind nur dann wechselseitig gar von Nutzen, wenn sichergestellt ist, dass ihr jeweiliges Wohlergehen nur dann erreicht wird, wenn ihr Verhalten anderen wenigstens nicht zum Nachteil gereicht, besser noch Vorteile bringt. Konkret: Der Bäcker darf nur in dem Maße Gewinne machen, wie er zum Wohlergehen seiner Kunden beiträgt. Er darf nur verdienen, was er verdient. Selbstverständlich: Das Beispiel ist trivial, ist aber insofern hier angebracht, als es zwei gerade in der heutigen Situation wichtige Punkte ins Licht rückt. Erstens: Damit in einer liberalen Gesellschaft der Einzelne verdient, was er verdient, ist eine bestimmte Ordnung dieser Gesellschaft nötig. Auf diesen Punkt hat seinerzeit der inzwischen weitgehend vergessene Ordoliberalismus hingewiesen. Eine liberale Gesellschaft setzt - soll sie nicht unmenschlich sein - eine Ordnung voraus; und diese Ordnung entsteht und besteht nicht - wie manche Neuliberale zu glauben scheinen - von selbst. Diese Ordnung muss gesetzt und immer wieder verteidigt werden.

Dass dies gegenwärtig über weite Strecken nicht geschieht, hat einen wichtigen Grund, der als Zweites hier genannt werden muss: Der Garant einer solchen Ordnung kann nur ein starker Staat sein. Und dieser starke Staat fehlt gegenwärtig. Diese Feststellung mag man als überzogen ablehnen wollen, sollte es aber nicht. Aus folgendem Grund: Wohl überbieten sich gegenwärtig die Staaten im Interventionismus; wohl sind diese Staaten invasiv und greifen durch Verbote und Gebote zunehmend in das Leben der Menschen ein. Doch muss man feststellen, dass sie immer weniger Ordnungsinstanzen und immer mehr Verteilungsagenturen sind. Dies bedeutet nicht, dass sie auch stark sind; ganz im Gegenteil. Solche Staaten sind mit größter Wahrscheinlichkeit schwache Staaten. Dies deshalb, weil mit zunehmendem Interventionismus die Staaten zu lohnenden Beuteobjekten organisierter Partikularinteressen werden, sie also ihre Macht, ihre Gestaltungsmöglichkeiten an jene Interessen und Verbände verlieren, die einen Zugang zu den Korridoren der Macht haben. Verbändestaaten sind eben nicht Staaten, die Verbände disziplinieren, sondern Staaten, die zu Exekutivorganen von organisierten Partikularinteressen geworden sind.

Wenn dem so ist, dann können die gegenwärtig oft und mit gutem Grund beklagten Missstände nicht dem Liberalismus angelastet werden. Dann sind vielmehr jene anzuklagen, die dazu beitragen, dass Verdienste eingesackt werden, denen kein entsprechender Verdienst entspricht. Dann ist auch auf jene zu verweisen, die darauf hinarbeiten, die Staaten zu Exekutivorganen ihrer Partikularinteressen zu machen, also sicherzustellen, selbst mehr zu verdienen, als sie verdienen. Es ist nicht dem Liberalismus anzulasten, wenn in einer Wirtschaftsbranche hohe Gehälter und Boni gezahlt werden können, weil die Gewinne aus risikoreichen Geschäften privatisiert, die entsprechenden Verluste aber dem Steuerzahler angelastet werden. Gleichfalls ist nicht dem Liberalismus anzukreiden, wenn ein Industriezweig auch deshalb glänzende Erfolge feiern kann, weil er durch seine Lobbytätigkeit einen weitergehenden Umweltschutz be-, gar verhindern kann. Es entbehrt nicht einer tristen Komik, dass häufig jene sich als Apologeten des Liberalismus aufspielen, die ihn durch ihr Verhalten diskreditieren; sie verraten jene Werte, auf die sie sich berufen.

Viertens: An dieser Stelle ist ein Einwand möglich. Selbst jener, der von dem bisher Gesagten überzeugt ist, wird (hoffentlich) den Einwand machen wollen, dass noch immer die Frage offen ist, ob im liberalen Gesellschaftsentwurf ein Platz für Mitmenschlichkeit ist. Auf den ersten Blick will es scheinen, dass dem nicht so ist. Wenn - siehe oben - der Bäcker nur am Geldschein des Kunden, nicht aber am Kunden interessiert ist; wenn auch der Kunde nur die Brötchen, nicht aber den Bäcker sieht; wenn also die Menschen sich als Menschen wechselseitig ignorieren, dann ist kaum Mitmenschlichkeit zu erwarten.

Beachtenswert ist nun, dass jene, die die Kälte der Marktwirtschaft beklagen, sich in enger Gesellschaft mit dem Gründervater des liberalen Wirtschaftsdenkens, mit Adam Smith, befinden. Für ihn war die Mitmenschlichkeit so sehr keine Selbstverständlichkeit, dass er sich zeit seines Lebens mit der Frage beschäftigt hat, ob und wie der Mensch dem Menschen ein Mitmensch sein könne. Smith geht davon aus - und er ist bis heute nicht widerlegt worden -, dass der Mensch die Fähigkeit hat, am Leid des anderen zu leiden und sich gut zu fühlen, wenn sich dieser gut fühlt. Der Mensch ist also empathiefähig. Ist dem aber so, dann ist er auch fähig und motiviert, den anderen als Mitmenschen in seinen Entscheidungen zu berücksichtigen.

Nun ist der Schotte Adam Smith zu nüchtern, als dass er sich der Gefühlsschwärmerei hingäbe. Er betont vielmehr ausdrücklich, dass der Einzelne den Mitmenschen deshalb in seinen Entscheidungen berücksichtigt, weil er selbst an dessen Leid leidet beziehungsweise weil dessen Wohlergehen ihm selbst angenehm ist. Dass dem so ist, weiß jeder, der schon mal zusammengezuckt ist, wenn jemand anderes sich mit dem Hammer auf die Finger gehauen hat. Wenn nun aber richtig ist, dass die Wohlfahrt der Menschen auch davon abhängt, wie es ihren Mitmenschen geht, dann ist die Mitmenschlichkeit nicht unbedingt ein utopisches Desideratum. Dann ist die Hoffnung nicht von vorneherein abwegig, dass sich zwischen den Menschen ein Zustand einspielt, in dem ein jeder dem anderen zumutet, was dieser (er)tragen kann, und in dem ein jeder (er)trägt, was der andere ihm zumutet. Es spielt sich ein Gleichgewicht ein. Adam Smith spricht in diesem Zusammenhang - Jahrzehnte vor seiner Analyse des Marktes - von der „unsichtbaren Hand“.

Trotz seines Optimismus fragte sich Smith, ob diese Art von Harmonie nicht an Bedingungen geknüpft ist, die so ohne weiteres nicht gegeben sind. Damit nämlich der eine sich am Wohlergehen des anderen freuen beziehungsweise an seinem Elend leiden kann, müssen beide sich hinreichend nahe sein: Es darf zwischen ihnen keine zu große räumliche, zeitliche, psychologische, soziale Distanz bestehen.

Weitere Artikel

Kirchen wettern gegen Gier und Maßlosigkeit auf den Finanzmärkten

Die Weltverbesserer

Fünftens: Nun mochten die Zeitgenossen von Smith in aufklärerischem Optimismus noch gehofft haben, dass die Menschen, die miteinander verkehren, sich so nahe sind, dass sie sich gegenseitig als Mitmenschen wahrnehmen können. Doch auch sie - allen voran Smith - ahnten wenigstens, dass mit der aufkommenden Industrialisierung und Verstädterung die Vereinzelung der Menschen zunahm.

Inzwischen ist ihre Ahnung zu unserer Gewissheit geworden. Entsprechend hat ihr Optimismus unserem Pessimismus Platz gemacht. Denn in einer Gesellschaft, die sich über weite Strecken durch Anonymität, Mobilität und Flexibilität auszeichnet, ist es durchwegs schwierig, oft unmöglich, dem anderen jeweils so nahe zu kommen, dass er zum Nächsten wird, dass man an seinem Schicksal Anteil nehmen kann, dass er zum Mitmenschen wird. Auch trifft wohl zu, dass der gesellschaftliche Umgang heute über weite Strecken im Regelrahmen von Organisationen stattfindet, in denen sich die Menschen eher als Funktionsträger oder als zu bearbeitende „Fälle“ denn als Mitmenschen wahrnehmen.

Von daher ist manche Klage über die Kälte einer unmenschlichen Gesellschaft verständlich. Dies auch dann, wenn die modernen Kommunikationstechniken dazu beitragen mögen, die Distanz zwischen den Menschen zu verringern: Via Skype kann man mit dem Freund am anderen Ende der Welt kommunizieren. Auf Facebook kann man Hunderten von „Friends“ mitteilen, ob einem gerade das Frühstücksei geschmeckt hat. Mittels Youtube wird einem in Echtzeit das Elend der Tsunami-Opfer nahegebracht. Die Liste der Beispiele lässt sich verlängern. Es wäre abwegig, dies geringzuschätzen. Unangebracht ist es aber auch, alles Heil vom Ausbau des World Wide Web zu erwarten. Schließlich mag man sich fragen, ob jemand, der Hunderte von „Friends“ hat, noch die Zeit hat, Freunde zu haben. Smith wäre hier wohl skeptisch, schreibt er doch, dass jener glücklich zu nennen ist, der in seinem Leben eine Handvoll Freunde hat - mehr sei nicht möglich. Man mag auch seine

Zweifel haben, ob die in Echtzeit gezeigten Tsunami-Opfer uns wirklich so nahe gebracht werden, dass wir sie als Mitmenschen annehmen und nicht lediglich während einer kurzen Zeit als Event-Statisten wahrnehmen und dann vergessen.

Sechstens: Auch dann, wenn man skeptisch ist, darf man hoffen, dass die neuen Technologien zu einer mitmenschlichen Gesellschaft beitragen können. Doch entbindet dies nicht von der Notwendigkeit, die Frage nach der Mitmenschlichkeit in liberalen Gesellschaften immer wieder zu stellen. Jener Frage, die ehemals Adam Smith umtrieb, sollten sich auch heute jene nicht versagen, die sich auf sein Erbe berufen. Der Anspruch geht dahin, nicht nur in einer Marktwirtschaft, sondern in einer sozialen Marktwirtschaft zu leben. Und das ist gut so.

Nur: Selbst dann, wenn die Realität diesem Anspruch vollends entspräche, was nicht der Fall ist, bliebe, dass die Organisationen des Sozialstaates wohl vieles bewirken, aber eines nur begrenzt können: Mitmenschlichkeit gewährleisten. Es spricht vieles dafür, dass dies für uns - wie einst für Adam Smith - ein nicht erledigter Auftrag ist. Auch ist es eine wenigstens zulässige Vermutung, dass Mitmenschlichkeit, so wie Adam Smith sie verstanden hat, nur jenseits von Angebot und Nachfrage und abseits von staatlichem Gebot und Verbot möglich ist.

Guy Kirsch ist Professor für Neue Politische Ökonomie an der Universität Fribourg (Schweiz).



Le FN, parti "hard left" 100,26

Le Point.fr - Publié le 23/02/2014 à 11:15

Gaspard Koenig a comparé le programme officiel du Front national à celui du Front de gauche. Ils sont en grande partie interchangeables.



Marine Le Pen, présidente du Front national. © Miguel Medina / AFP

Par GASPARD KOENIG

J'ai assisté récemment à Londres à un discours de Nigel Farage, leader du UKIP, un parti de droite populiste qui milite pour le retrait du Royaume-Uni de l'Union européenne et la restriction des flux migratoires. Le UKIP est parfois assimilé aux mouvements d'extrême droite européens. Or, la première chose que l'on constate en écoutant Farage, c'est que les Anglais, fidèles à leur histoire, n'arrivent pas à être extrémistes. Aucun aboiement, aucune vitupération, aucune haine. Ancien courtier de la City et "free-marketer" assumé, pilote d'avion à ses heures, parapluie sous le bras et chapeau sur la tête, Farage est un "good old chap" réactionnaire et excentrique, quintessence de l'Angleterre de Mary Poppins.

Il n'est donc pas étonnant que Farage observe sans grande sympathie le Front national, avec lequel il affirme ne rechercher aucune alliance. L'indépendantisme libertarien de Farage, qui propose la flat tax et l'État minimum, n'a rien à voir avec le socialisme nationaliste de Marine Le Pen. Le leader du UKIP résume parfaitement le programme du FN par ces deux mots : "hard left". Traduction libre : "communiste".

Hard left : voilà la vérité du Front national, champion de l' "État fort", des services publics à gogo et de l'antimondialisation. Je me suis amusé à comparer le programme officiel du Front national à celui du Front de gauche (tous deux disponibles en ligne). Ils sont en grande partie interchangeables.

Planification. Le FN souhaite la mise en place d'une "Planification stratégique de la ré-industrialisation", directement rattachée au Premier ministre ? Le FdG rivalise de volontarisme avec la création de "pôles publics de l'industrie". Bienvenue dans les années 50.

Prix réglementés. Les deux Fronts s'accordent naturellement pour rejeter le "dogme" de la concurrence et exiger le retour aux prix réglementés : "contrôle intégral de la fixation des tarifs appliqués aux ménages et aux entreprises dans les secteurs stratégiques" pour le FN ; "révision des tarifs des services publics, en appliquant le cas échéant la gratuité" pour le FdG. "Gratuité", cela signifie : vos enfants paieront.

Encore plus de fonctionnaires ! S'agissant de l'administration, il n'est même plus besoin de comparer les citations, puisque les termes sont exactement identiques : "arrêt de la révision générale des politiques publiques (RGPP)", autrement dit abandon des coupes budgétaires (ou ce qui en tient lieu). "Stabilisation de l'organisation administrative de l'État dans les territoires", dit le FN ; "maintenir les services publics de proximité", répond en écho le FdG. Inutile de préciser que le statut de la fonction publique est sacralisé.

Retour aux monopoles d'État. Il faut naturellement mettre fin à la libéralisation des services imposée par Bruxelles : le FN exige "l'arrêt de la transposition des directives de libéralisation des services publics marchands" ; le FdG, lui, "stoppera toutes les libéralisations entreprises notamment dans les secteurs du rail, du courrier et de l'énergie". Incidemment, les deux Fronts souhaitent revenir sur le processus de privatisation de la Poste.

Planche à billets. Pour éponger la dette française, FN comme FdG ont trouvé la solution magique : permettre à la Banque de France, reprise en main par le pouvoir politique, d'acheter directement les bons du Trésor. Un peu d'hyperinflation n'a jamais fait de mal aux pays en crise.

Bouc-émissaire. Enfin, là où le FN propose un "encadrement rigoureux de la finance", le FdG exige "une nouvelle réglementation bloquant la spéculation et la financiarisation de toute l'économie". Accuser les financiers cosmopolites de tous les maux est une méthode qui a fait ses preuves dans l'histoire.

Je passe sur le contrôle des mouvements de capitaux, l'arrêt des privatisations, le retour à la retraite à 60 ans, l'augmentation du smic (FN : augmenter de 200 euros net les rémunérations des salaires jusqu'à 1,4 fois le smic ; FdG : smic à 1 700 euros brut par mois). Sur tous les sujets économiques, FN et FdG se rejoignent. Même au niveau fiscal, l'idée FN d'un "impôt progressif unique sur le patrimoine" ne serait pas pour déplaire à la gauche de la gauche.

Naturellement, l'emballage rhétorique diverge. D'un côté le patriotisme, de l'autre la solidarité. Mais, au fond, les frères siamois du populisme proposent une même vision pour la France, celle-là même qui nous ruine depuis trente ans : dirigisme et étatisme. De même que le FN est hard left, le FdG est protectionniste.

Selon les sondages pour les prochaines élections européennes, près d'un électeur sur trois s'apprêterait à voter pour de telles indigences. Martelons donc sans relâche que, loin d'être amaigri, l'État est aujourd'hui boursouflé, menaçant d'étouffer le dynamisme et la créativité de la nation. Le seul mouvement d'idées, à défaut d'être un mouvement politique, qui puisse faire front aux deux Fronts, c'est le libéralisme.

Es gibt auch KFZ-Meister in der Familie 100,28

25.02.2014 · Der am Sonntag gezeigte Bremer „Tatort“ um einen kriminellen Kurden-Clan hat ein reales Vorbild: Die Hälfte aller Mitglieder der „Miris“ ist polizeibekannt. Die Diskussion nach dem Fernsehkrimi kocht hoch.

Von ROBERT VON LUCIUS



© RADIO BREMEN/JÖRG LANDSBERG

Man vesteht sich: Niels Bruno Schmidt als Rechtsanwalt Puvogel und Dar Salim als sein Mandant, Clan-Führer Hassan Nidal

Eine solche Debatte hat wohl selten ein „Tatort“ nach sich gezogen, wie [die am Sonntag gelaufene Episode „Brüder“ von Radio Bremen](#). Sie handelt von einem kriminellen Clan mit kurdischen Wurzeln, von Einschüchterung, Angst und Ohnmacht. Der Bremer Innenstaatsrat (Staatssekretär) Holger Münch meint, der Film verbreite eine „falsche Botschaft“, die zur Stigmatisierung aller Angehörigen des hier dargestellten Familien-Clans beitrage. Stattdessen solle man auf positive Vorbilder setzen wie Kraftfahrzeugmeister oder Akademiker in dieser Großfamilie. Die „Bild“-Zeitung stellte derweil die Frage, ob dies ein Krimi gewesen sei oder eine Dokumentation. Der kleinste ARD-Sender freute sich, erstmals die Zehn-Millionen-Zuschauer-Grenze überschritten zu haben.

Am [Live-Blog von Radio Bremen](#) während und nach der Sendung nahmen fast 50.000 Zuschauer teil. Die Reaktionen folgten im Groben vier Denkrichtungen: Für erstaunlich viele war das „der beste ‚Tatort‘ je“, spannend und atmosphärisch dicht. Einige bemängelten inhaltliche Fehler - so habe Bremen keinen Containerhafen mehr. Manche sprachen von Klischees, die Vorurteile gegen „alle Ausländer“ bestärkten. Überwiegend aber, und nüchterner als sonst in Internetforen, wird der Mut von Radio Bremen gerühmt, einmal nicht auf politische Korrektheit zu setzen und Tabus zu brechen. Endlich hätten schon zu Beginn „ganz gewöhnliche Streifenpolizisten“ eine tragende Rolle gespielt. Ein Bremer berichtet, auch er sei von einem solchen kriminellen Clan bedroht und angegriffen worden, ihm habe aber der Mut gefehlt, zur Polizei zu gehen. Dies spiegele die Realität mehr, als man glauben möge, hieß es - überforderte Polizisten und vor allem zu wenige; und kein Respekt mehr vor ihnen und die Machtlosigkeit, dem entgegenzustehen.

In Bremen gibt es wie in Berlin und anderen Großstädten reale Vorbilder: die unter dem Namen „Miris“ geläufige kurdische Volksgruppe der Mhallamiye aus der Türkei und Libanon, die mit 2600 Menschen in 31 Großfamilien in Bremen lebt. Staatsrat Münch verweist darauf, dass seit 2010 die Zahl der Kriminellen aus dieser Gruppe zurückgehe - 816 Fälle hatte die Polizei 2012 erfasst. Die Polizei habe, sagte Münch, der bis vor zwei Jahren Polizeipräsident in Bremen war, die Auswüchse in den Griff bekommen. Der Leiter des Landeskriminalamts ist da schon konkreter: Jedes zweite Clanmitglied sei polizeibekannt, fünfzig gelten als Intensiv- oder Schwersttäter. 2012 sei jeder sechste Mhallamiye einer Straftat bezichtigt worden - Körperverletzungen, Rauschgifthandel, Raub, Bestechung, Nötigung. Ein düsterer „Tatort“ zu einem düsteren Thema.

Les Français, moins instruits que la moyenne des Européens 100,29

Par AFP agence

Publié le 24/02/2014



Selon une étude de l'Insee, 11,6% des Français âgés de 18 à 24 ans ont quitté l'école sans diplôme ou avec seulement le brevet en 2012.

Les Français sont moins instruits que la moyenne des Européens, selon une enquête Insee parue en février, 72,5% des 25-64 ans ayant au moins terminé le lycée contre 74,2% en moyenne dans l'union européenne. C'est la Lituanie qui se place en tête du classement avec 93,3%, suivie de près par la République tchèque. Le Portugal et Malte forment la queue de peloton, avec respectivement 37,6 et 38,1% des 25-64 ans ayant au moins terminé le lycée.

Les garçons moins instruits que les filles

Selon ces statistiques, les garçons sont à la traîne: 13,4% des 18-24 ans auraient quitté prématurément l'école au collège sans suivre une autre formation, contre 9,8% des filles. Globalement, 11,6% des Français âgés de 18 à 24 ans ont quitté l'école sans diplôme ou avec seulement le brevet en 2012, et ne sont pas en situation de formation. Les 25-48 ans sont quant à eux 14,8% à ne pas avoir de diplôme ou à avoir arrêté leur scolarité après le certificat d'études primaires (CEP), plus de la moitié des plus de 65 ans étant dans cette situation (56,4%). On peut donc souligner que les Français sont de plus en plus éduqués.

Trois-quarts des Français sont bacheliers

Le nombre de bacheliers a en effet explosé en France ces 35 dernières années. Plus des trois-quarts des Français sont aujourd'hui titulaires du baccalauréat toutes filières confondues (76,7%), soit trois fois plus qu'en 1980 (25,9%). «Cette forte progression résulte essentiellement de la croissance du nombre de bacheliers généraux et de l'important essor du baccalauréat professionnel», créé au milieu des années 80, selon l'Insee.

Ökostrom

Regierungsberater wollen EEG abschaffen 100,30

25.02.2014 · Das wird Angela Merkel nicht gerne hören: Wissenschaftler raten, die Förderung von Ökostrom abzuschaffen. Sie helfe weder dem Klima, noch bringe sie technische Innovationen.

Von ANDREAS MIHM



© DPA  Wunderland ist abgebrannt: Die Förderung erneuerbarer Energien bringt weniger als gedacht.

Das wird Angela Merkel (CDU) nicht gerne hören: Während ihre Regierung mit Hochdruck an der Reform der Förderung der erneuerbaren Energien arbeitet, rät ihr eine vom Bundestag eingesetzte Expertenkommission, das Erneuerbare-Energien-Gesetz (EEG) komplett abzuschaffen. Das EEG sei weder ein kosteneffizientes Instrument für den Klimaschutz, noch entfalte es eine messbare Innovationswirkung, stellt die Expertenkommission Forschung und Innovation in ihrem neuen Jahresgutachten fest. „Aus beiden Gründen ergibt sich deshalb keine Rechtfertigung für eine Fortführung des EEG“, heißt es in dem der F.A.Z. vorliegenden Gutachten, das an diesem Mittwoch der Bundeskanzlerin überreicht wird.



Autor: Andreas Mihm, Jahrgang 1960, Wirtschaftskorrespondent in Berlin.

Für ihren radikalen Rat haben die Experten mehrere Begründungen parat: Die steigenden Kosten von zuletzt 22 Milliarden Euro im Jahr, überschätzte Auswirkungen auf den Klimaschutz, vor allem aber die von der Förderung ausgehende „sehr geringe technologiespezifische Innovationswirkung in Deutschland“. Gerade das Technologieargument spielt in den politischen Debatten eine wichtige Rolle. Um so mehr lässt aufhören, dass die Forscher aus dem Umfeld des renommierten Stifterverbands für die Deutsche Wissenschaft genau das in Zweifel ziehen.

„Kein Anreiz zur Entwicklung neuartiger Technologien“

Die sechs Gutachter unter Leitung des Managementprofessors Dietmar Harhoff von der Universität Hohenheim berufen sich dabei auf Studien, die unter anderem die Patentanmeldungen als Indikator für Innovationen beurteilen. Die kämen zu keinem positiven Ergebnis. „Eine empirische Untersuchung für den Zeitraum 1990 bis 2005 kann eine Innovationswirkung von Stromeinspeisevergütungen für erneuerbare Energien in Deutschland lediglich für Windenergie feststellen“, stellen sie fest. Eine aktuelle Analyse, die speziell die Wirkung der Einspeisevergütungen des EEG von 2000 bis 2009 technologiespezifisch untersucht habe, finde „in keinem Technologiebereich einen positiven Zusammenhang“.

Als Grund machen die Forscher aus, dass die festen Einspeisevergütungen „keinen Anreiz zur Entwicklung neuartiger Technologien“ böten. Da sich die Vergütung nach den Durchschnittskosten richte, verdiene ein Innovator an einer neuartigen Technologie nicht mehr als an einer schon eingeführten. Allerdings sei die Investition in eine neue Technologie mit einem höheren Risiko verbunden.

„Das EEG sorgt nicht für mehr Klimaschutz“

Das EEG subventioniere den Absatz von Strom aus erneuerbaren Energiequellen. Das erweitere den Markt für erneuerbare Technologien. Im Ergebnis wachse damit der Anreiz für die Unternehmen, Marktpotentiale auszunutzen statt Forschung und Entwicklung zu betreiben. Durch den schnellen Ausbau alter Technologien, mit dem Kostensenkungen einhergingen, könnten zudem Markteintrittsbarrieren für neue Technologien entstehen. Das Fazit der Expertenkommission ist vernichtend: „Das EEG lässt sich damit auch aus innovationspolitischer Sicht in seiner jetzigen Form nicht rechtfertigen.“ Es entfalte gerade in denjenigen erneuerbaren Technologien, in welche der Großteil der EEG-Förderung fließt, also Photovoltaik, Windenergie und Biomasse, „nach derzeitigem Erkenntnisstand keine messbare Innovationswirkung“.

Dass das Argument nicht weit trage, die Förderung der Erneuerbaren würde dem Klimaschutz auf die Beine helfen, hatte die Kommission schon vorher festgestellt. Denn in der EU seien die Kohlendioxidemissionen für energieintensive Branchen durch das Emissionshandelssystem gedeckelt. Deshalb würde der vom EEG ausgelöste Ausbau erneuerbarer Energien zur Elektrizitätsversorgung europaweit keine zusätzlichen CO₂-Emissionen vermeiden, sondern nur verlagern. „Das EEG sorgt also nicht für mehr Klimaschutz, es macht ihn aber deutlich teurer.“

Der Gesetzentwurf muss noch viele Hürden nehmen

Auf den Zusammenhang verweisen andere Wissenschaftler seit Jahren. Die 2006 vom Bundestag eingerichtete Expertenkommission Forschung und Innovation befindet sich in guter Gesellschaft der Wirtschaftssachverständigen, der Monopolkommission und der Deutschen Akademie der Technikwissenschaften Acatech. Bisher hat die Politik solche Hinweise wissenschaftlicher Politikberater in den Wind geschlagen. Es ist nicht zu erwarten, dass es diesmal anders kommt.

Die Bundesregierung will den derzeit zwischen den Ressorts abgestimmten Gesetzentwurf für die „grundlegende“ Umgestaltung des EEG am 8. April beschließen. Er soll dann am 1. August in Kraft treten. Bis dahin sind viele Hürden zu nehmen. Denn der Entwurf stößt auf die Kritik vieler Länder, die keine Kürzungen der gerade bei ihnen bedeutsamen Technologien zulassen wollen, sei es die Biomasse in Bayern und Niedersachsen oder der Windstromausbau in Hessen, Rheinland-Pfalz und Schleswig-Holstein.

Größer sind die Hindernisse, die im Streit mit der EU aus dem Weg geräumt werden müssen. Dabei geht es einerseits um die von Deutschland verlangten Ausnahmen für die besonders stromintensiv produzierende Industrie von der Pflicht zur Zahlung der EEG-Umlage. Die hält die EU-Kommission zumindest in Teilen für eine unzulässige Subvention. Sie will sie eindämmen, etwa, indem weniger Branchen davon profitieren dürfen, die Gesamtmenge des so bevorzugten Stromverbrauchs begrenzt wird und alle beteiligten Unternehmen mindestens 15 oder 20 Prozent der normalen EEG-Umlage zahlen müssen. Zudem wollen die Wettbewerbshüter der EU Deutschland zwingen, die Förderung erneuerbarer Energien schneller auf dem Weg von Ausschreibungen zu organisieren, als das geplant ist. Nach den Vorstellungen der Koalition sollen die ersten großen Photovoltaikanlagen 2017 im Zuge einer Ausschreibung vergeben werden.

Die Zeit für eine Einigung wird knapp. Am 9. April will die Kommission ihr neues Regelwerk beschließen. Sollte Deutschland nicht darauf einschwenken, könnten von 2015 an alle EEG-Nachlässe hinfällig sein, was die Wirtschaft auf einen Schlag mit gut 5 Milliarden Euro belasten würde. Getroffen würden Branchen wie Chemie, Stahl, Aluminium, Zement und Glas.

[Zur Homepage FAZ.NET](#)

Mein Erzfeind, mein Nachbar 100,32

Alain Finkelkraut und Ulrich Beck über Nation, Einwanderung und Identität. Ein Streitgespräch VON [GEORG BLUME](#)

DIE ZEIT N° 08/2014 Aktualisiert 21. Februar 2014 17:17 Uhr [145 Kommentare](#)



Alain Finkelkraut und Ulrich Beck über Nation, Einwanderung und Identität | © [Michael Herdlein](#)

DIE ZEIT: Herr Finkelkraut, gibt es heute eine Renaissance des Nationalismus in Europa?

Alain Finkelkraut: Europa hat geglaubt, sich ohne, ja gegen die Nationen konstituieren zu können. Aber es gibt keine postnationale Demokratie. Damit die Demokratie funktioniert, braucht es eine gemeinsame Sprache, gemeinsame Lebensbezüge und ein gemeinsames Projekt. Wir werden nicht als Weltbürger geboren. Menschliche Gemeinschaften haben Grenzen. Dem trägt Europa nicht Rechnung. Deshalb kann sich die europäische Öffentlichkeit heute nicht für die Europäische Union erwärmen.

ANZEIGE

Ulrich Beck: Ihre Vision für Europa, [Herr Finkelkraut](#), basiert auf der Lebenslüge, es könne ein Zurück zur nationalen Idylle geben. Nicht nur Europa, sondern die ganze Welt befindet sich in einem Übergang, der die Grenzen, in denen Sie Europa politisch denken, außer Kraft setzt. Meine Vision für Europa will Nationen nicht überwinden, vielmehr sie im Zeitalter der Kosmopolitisierung erst wieder handlungsfähig machen. Das setzt Institutionen voraus, die über den Nationalstaat hinausgehen.

ALAIN FINKIELKRAUT

der Philosoph, 1949 als Sohn von KZ-Überlebenden geboren, sieht die Nation als Garant der Demokratie

Finkelkraut: Die Institutionen, von denen Sie sprechen, verkörpern heute einen bürokratischen Prozess, in dem die Europäer gegen ihren Willen Gefangene sind. Der europäische Bau mit seinem Parlament, seiner Kommission, seinem Ministerrat und seinem Menschenrechtsgerichtshof ist eine abgehobene Instanzenwelt, in der sich die Menschen nicht wiedererkennen. Sie sehen stattdessen Funktionäre, die Gutes über Europa sagen. Aber der Tag wird kommen, an dem die Europäer ihre demokratische Enteignung nicht länger hinnehmen.

Beck: Richtig ist: Wir haben europäische Institutionen, und wir haben nationale Bürger. Es fehlt europäisches Bewusstsein. Das liegt nicht zuletzt an Intellektuellen wie Ihnen, die nur in einem nationalen Rahmen denken.

Finkielkraut: Aber warum ist das so? Weil die Nation der einzige Raum ist, in dem Demokratie Sinn hat. Da gelte ich gerne als rückwärtsgewandt. Denn es ist weder gute Philosophie noch gute Politik, die Eingeschränktheit des Menschen zu missachten.

ULRICH BECK

1944 geboren, Soziologe der "Risikogesellschaft", streitet für ein postnationales und kosmopolitisches Europa

Beck: Alle Nationen sind heute durch Internetkommunikation, Klimawandel, Euro-Krise und digitale Freiheitsrisiken mit einer kulturellen Pluralität konfrontiert. Menschen unterschiedlichster Hintergründe, mit unterschiedlichen Sprachen, Wertauffassungen und Religionen leben und arbeiten nebeneinander, ihre Kinder gehen in dieselbe Schule, sie versuchen in demselben rechtlichen und politischen System Fuß zu fassen. Die Kosmopolitisierung der Nationen ist doch in vollem Gange.

Finkielkraut: Natürlich! Und dabei tut Europa alles, was in seiner Macht steht, um den Nationalstaat seiner alten Vorrechte zu berauben. Als wäre die Nation schuld an der Krise, als müsse man sie deshalb immer weiter schwächen.

ZEIT: Woher kommt das?

Finkielkraut: Wir sind traumatisiert durch Hitler. Dabei verachtete Hitler die Nationen. Er wollte die Nation durch die Rasse ersetzen. Heute aber lassen wir die Nationen für Hitlers rassistische Maßlosigkeit büßen.

ZEIT: Herr Beck, dieser Vorwurf zielt auf uns Deutsche: Wollen wir aufgrund unserer historischen Selbstzweifel nicht nur den deutschen, sondern auch den französischen oder italienischen Nationalismus entsorgen?

Beck: Da haben wir zumindest einen gemeinsamen Ansatzpunkt: die Katastrophe des nationalsozialistischen Deutschlands. Doch gerade sie hat uns mit den Nürnberger Prozessen zum Begriff des Verbrechens gegen die Menschheit geführt. Deutsche Soldaten oder KZ-Wächter wurden als Verbrecher belangt, obwohl das nationale Recht ihre Taten nicht ahndete. So entstand eine neue Dimension des Rechts, die das nationale Recht relativiert – und gleichzeitig eine neue, weltweite Vision der Menschheit: die Ethik des Nie wieder!

ZEIT: Herr Finkielkraut, Sie fordern weniger Ausländer für Frankreich und Europa. Herr Beck, Sie sehen in der Zuwanderung eine Bedingung für den Fortschritt.

Finkielkraut: Bisher wurden Ausländer in die Kultur ihres Gastlandes integriert oder von diesem assimiliert – als größtes Einwanderungsland in Europa seit Ende des 19. Jahrhunderts ging Frankreich hier anderen voraus. Aber heute protestiert ein großer Teil der neuen Einwanderer vor allem aus den islamischen Ländern gegen die gastgebende französische, ja europäische Kultur. Dem aber tritt niemand entgegen. Einwanderung, die sich allen traditionellen Gesetzen der Gastfreundschaft widersetzt, führt in die Katastrophe. Denn sie führt nicht zum harmonischen Pluralismus, sondern zu Parallelgesellschaften und Gewalt.

ZEIT: Sie, Herr Finkielkraut, denken da sicherlich an die Situation in den Vorstädten von Paris und Marseille. Sind wir uns in Deutschland dieser Zustände bewusst, Herr Beck?

Beck: In der Tat. Kosmopolitisierung erzeugt keine Weltbürger, sondern schürt eher einen destruktiven Hass auf die Eliten. Es tobt eine revolutionäre Bewegung in Europa, die ist aber nicht proeuropäisch, sondern antieuropäisch. Sie richtet sich nicht nur gegen Muslime und andere Fremde, sondern gegen die "liberalen" Eliten. In den Augen der rechten und linken Rechten sind sie es, die den Dämon Europa geschaffen haben.

ZEIT: Herr Finkielkraut, stärkste Partei unter den [Antieuropäern im nächsten Europaparlament](#) könnte der Front National unter Marine Le Pen werden. Was muss getan werden, damit nicht noch mehr Franzosen Le Pen wählen?

Finkielkraut: Um die Mittelschichten in Frankreich davon abzuhalten, die Extremisten zu wählen, darf sich Europa nicht länger in den Dienst des globalisierten Kapitalismus stellen. Aber genau das geschieht, indem sich Europa immer weiter dem Gesetz der freien Zirkulation von Menschen, Kapital und Waren unterwirft.

ZEIT: Sie sprechen sich also gegen die Unterzeichnung eines Freihandelsabkommens zwischen der Europäischen Union und den Vereinigten Staaten aus?

Finkielkraut: Ich bin in der Tat für die Einführung eines europäischen Protektionismus.

ZEIT: Sind Sie auch gegen das Abkommen mit den USA, Herr Beck?

Beck: Ich bin ebenfalls sehr skeptisch, weil es das neoliberale Europa, das Europa des Marktes, radikalieren würde. Es kommt ja gerade darauf an, den Verlierern der Globalisierung, den existenzbedrohten Mittelschichten, deutlich zu machen, dass es weder die nationalen Eliten noch die Einwanderung oder die kosmopolitische Orientierung sind, welche die Krise herbeigeführt haben. Sondern bestimmte Strukturen des Kapitalismus.

ZEIT: Der Kapitalismus ist an allem schuld?

Beck: Die Neoliberalisierung Europas ist Teil eines globalen Prozesses, der von den USA ausgeht und von der Durchsetzung des amerikanischen Way of Life nicht nur in Europa, sondern auch in Asien und Südamerika handelt. Damit dürfen wir aber nicht der Frage ausweichen, warum in Frankreich der Front National gewählt wird. Das ist ja kein Oberflächenphänomen, sondern eine historische Krise. Sie stellt das europäische Projekt als Antwort auf die Kriegsgeschichte fundamental infrage. Umso wichtiger ist die kommende Europawahl. Und da vermisse ich die Stimme des Europäers Finkielkraut, der für Europa Stellung bezieht.

Finkielkraut: Wenn die Europawahlen überhaupt ein wenig Leidenschaft bei den Wählern erzeugen werden, dann nur, weil es dabei auch um französische Politik geht. Will man den Front National als stärkste Partei Frankreichs verhindern oder nicht? Ginge es nur um Europa, würde sich kein Franzose für die Wahlen interessieren.

Beck: Aber wollen Sie diese Situation nicht überwinden helfen? Sie sind doch nicht nur Franzose, Sie sind doch Europäer!

Finkielkraut: Ja, ich bin Europäer. Aber das heutige Europa, das sühnende, büßende Europa stellt dem triumphierenden Kapitalismus nichts entgegen. Es wehrt sich nicht gegen die Türkei, die gerade ihre osmanische Identität wiederentdeckt. Es wehrt sich nicht gegen die Einwandererströme. Wenn Europa seine Krise des Zusammenlebens überwinden will, muss es sich seiner Identität wieder bewusst werden. Die steckt uns nicht in den Genen. Sie steckt in den großen Werken, in den Denkmälern, den Landschaften, der Kultur. Europa muss diese Identität schützen und überliefern. In Frankreich ist es mehr die Literatur, in Deutschland sind es mehr die Philosophie und die Musik. All das, was die Nationen Europas in ihrem Wetteifer errichtet haben, der nicht nur mörderisch war.

ZEIT: Herr Finkielkraut, richtet sich Ihr Groll gegen die Globalisierung nicht vor allem gegen Deutschland, das in Europa derzeit am meisten vom Weltmarkt profitiert und aufgrund seines Bevölkerungsschwunds am dringendsten Einwanderer braucht?

Finkielkraut: Deutschland stellt mit Sicherheit die Avantgarde dieser Entwicklungen dar. Aber es liegt auch im Interesse Deutschlands, Globalisierung und Einwanderung zu verlangsamen.

Beck: Das sehe ich anders. Blickt man mit den fremden Augen Asiens nach Europa, dann entsteht der Eindruck, dass wir uns in einer Kutschen-Modernisierung befinden, egal ob in Deutschland oder Frankreich. Die wahren Turbulenzen finden heute in der Turbo-Modernisierung Asiens statt. Allerdings ist Deutschland durch die Euro-Krise zu einem *accidental empire*, also als "Vormacht aus Versehen" geworden. Tatsächlich übt Deutschland heute

durch sein Krisenmanagement und seine Spardogmatik einen sehr technokratischen Einfluss auf Europa aus und gefährdet damit die europäische Demokratie im Kern.

ZEIT: Aber Ihr Präsident, Herr Finkielkraut, hat sich gerade zum Sozialdemokraten und Bewunderer der Reformpolitik erklärt. Wird Frankreich unter [François Hollande](#) in Zukunft deutscher?

Finkielkraut: Die Sozialdemokratie in Europa gibt es heute in allen europäischen Ländern. Sie ist das europäische Modell schlechthin, die Alternative zum amerikanischen Modell. Die große Frage lautet, ob dieses Modell Globalisierung und Freihandel überlebt.

ZEIT: Damit es überlebt, muss Frankreich deutscher werden, sagt Hollande.

Finkielkraut: Ich weiß nicht, ob Frankreich deutsch wird. Ich weiß nur, dass die Europäische Union eine Reihe von Dogmen befolgt, welche die Sozialdemokratien besser revidieren sollten. Sie sollten die öffentlichen Dienste vor der Konkurrenz schützen, sie müssten eine starke Industriepolitik durchsetzen, kurz: den europäischen Protektionismus.

Beck: Ich stimme nicht zu. Protektionismus kann nicht die Antwort sein. Wohl aber müssen wir eine sozialdemokratische Antwort auf die Frage finden, warum Europa angesichts seiner derzeit [massiven Jugendarbeitslosigkeit](#) eine lächerliche Summe von sechs Milliarden Euro zur Verfügung stellt, nachdem es sich die Rettung der Banken 700 Milliarden Euro kosten ließ. Die Frage nach der sozialen Gerechtigkeit kann nur noch auf europäischer Ebene beantwortet werden.

Finkielkraut: Man muss die Maßlosigkeit des Kapitalismus kritisieren. Aber man darf die kulturellen Probleme nicht vergessen. Überall wird der Vielfalt gehuldigt. In Wirklichkeit wächst die Unvereinbarkeit der Kulturen. Schauen Sie sich die [Debatte um den Komiker Dieudonné in Frankreich](#) an. Da verwandelt ein Künstler seine Aufführungen in antisemitische Shows und gewinnt damit ein Publikum von Schwarzen, Arabern und weißen Systemgegnern. Das ist das wahre Gesicht der Multikulturalität.

Beck: Mich erinnert unser Gespräch an die Sanatoriumsatmosphäre im *Zauberberg* von Thomas Mann. Während um uns herum schon die Elemente der Katastrophe sichtbar werden – die Finanzkrise, der Klimawandel, der denkbare Kollaps des Sozialstaats, die Glaubwürdigkeitskrise Europas –, herrscht im Zentrum Europas weiterhin Ruhe. Ich fürchte, dass die Intellektuellen Europa im Stich lassen.

Finkielkraut: Die Verantwortung der Intellektuellen liegt nicht darin, eine politische Linie vorzugeben. Das können sie gar nicht. Stattdessen müssen sie die Gegenwart zerlegen. Das gelingt ihnen nicht, wenn sie über die Gegenwart in den Kategorien der Vergangenheit befinden. Jedes Mal, wenn eine Umfrage Zuwächse des Front National signalisiert, sprechen Historiker und Soziologen von den dreißiger Jahren. Das ist falsch. Der Antisemitismus von heute wird von Leuten wie Dieudonné gepredigt, die sich selbst als Opfer und Ausgestoßene betrachten. Es ist ein antirassistischer, multikultureller Antisemitismus. Das ist neu.

ZEIT: Was bleibt von Europa?

Finkielkraut: Das Projekt des ewigen Friedens in Europa ist ein großes Unternehmen, das selbst in seiner bürokratisierten Form, der EU, bewundert und gepflegt werden muss.

Beck: Frankreich und Deutschland haben vorgemacht, wie aus Erzfeinden Nachbarn werden. Wie die Wahnsinnsgeschichte Europas trotz allen Missverstehens in ein ziviles Nebeneinander überführt werden kann. Davon zeugt auch unser heutiges Gespräch.

Der Schweizer in uns 100,36

Das Schweizer Votum gegen mehr Zuwanderung trifft die Europäische Union in ihrem Kern. Es stellt die Frage, wie viel Europa die Bürger wollen – und wie viel Nation. VON [JOCHEN BITTNER](#) UND [JÖRG LAU](#)

DIE ZEIT N° 08/2014 Aktualisiert 16. Februar 2014 11:58 Uhr [135 Kommentare](#)

Da kommt einiges zusammen zu Beginn dieses Jahres: Das Bundesverfassungsgericht lässt beim Europäischen Gerichtshof prüfen, ob [die Rettungsmaßnahmen der Europäischen Zentralbank verfassungsgemäß sind](#). [Enthüllungen über Steuerhinterzieher](#) setzen neben den Schuldigen auch Steueroasen wie die Schweiz unter Druck, die Schlupflöcher anbieten. Und dann [stimmen die Schweizer auch noch "gegen Masseneinwanderung" ab](#). Alle diese Ereignisse haben eines gemeinsam: Es sind Erkundungen in der Randzone des Nationalen. Sortiert sich in dieser Zone etwas neu? *Muss sich etwas neu sortieren?*

Die Schweizer Volksabstimmung trifft die Europäische Union in einem peinlichen Moment: Sie will nämlich gerade demokratischer werden. In etwas mehr als zwei Monaten dürfen die Europäer [bei der Wahl zum Europaparlament](#) de facto erstmals den Kommissionspräsidenten bestimmen. Es ist auch eine vorsichtige, zaghafte Reaktion darauf, dass immer mehr Europäer sich von der Brüsseler Suprainstanz fremdbestimmt fühlen.

Wie viel weiter trauen sich dagegen die basisdemokratischen Schweizer: Sie stellen mit ihrem Votum ein Grundprinzip der europäischen Integration infrage – die unbegrenzte Personenfreizügigkeit – und zielen damit auf den Kern des europäischen Projekts. Die Botschaft, die nach außen schallt, lautet: Warum lasst ihr anderen euch diese seltsamen EU-Diktate eigentlich noch gefallen? Fehlt euch der Mut? – Schon freuen sich die Euroskeptiker in Großbritannien, Frankreich und Deutschland. Einwanderung ist seit je ihr Lieblingsthema.

Die Schweizer haben mit ihrer Dreistigkeit Europa vor eine Grundfrage gestellt: Wie viel Europa verträgt die Nation? Und wie viel Nation verträgt Europa? Diese Frage treibt Intellektuelle wie Alain Finkielkraut und Ulrich Beck um. Der Franzose glaubt nicht an die Möglichkeit einer "postnationalen Demokratie" in Europa, der Deutsche meint im Gegenteil, der Nationalstaat müsse im Zeitalter kosmopolitischer Vermischung wenn schon nicht ganz überwunden, so doch durch übernationale Institutionen ergänzt werden.

Auch der neueste Versuch des Bundesverfassungsgerichts, die Europäische Zentralbank mit ihrer Rettungspolitik in die Schranken zu weisen, gehört hierher. Versucht das Gericht zu Recht, den Stützmaßnahmen des Präsidenten [Mario Draghi](#) ("*whatever it takes*") Grenzen aufzuzeigen? Oder ist das die Amtsanmaßung einer nationalen Institution, die egoistisch gegen eine notwendige Europäisierung rebelliert.

All das läuft letztlich auf eine sehr grundsätzliche Frage zu. Ist die bisherige Form von europäischer Integration, die das Fernziel verfolgt, die Nation zu "überwinden", noch die richtige? Oder ist es an der Zeit, über eine neue, verträglichere Möglichkeit nachzudenken, Souveränität und Internationalismus zu versöhnen?

Die Europäische Einigung war stets von zwei Hauptgedanken befeuert. Der erste lautete: Nationalstaatliches Denken führt in Egoismus, Feindschaft und Katastrophen. Der zweite: Nationen gewinnen an Souveränität, wenn sie ihre Entscheidungsbefugnisse "poolen", also bestimmte Kompetenzen einer überstaatlichen Instanz überlassen. Sobald die Bürger Europas erst den Nutzen dieser Verlagerung spürten, glaubte einer der Gründungsväter der Union, der Franzose [Jean Monnet](#), seien sie bereit, immer mehr Macht zusammenzulegen. Ähnlich wie Bergsteiger es erleben, dass jeder Schritt nach oben die Perspektive auf die Landschaft ändert, sollte mit jeder neuen Integrationsphase der Blick der Europäer auf das Gemeinschaftswerk stolzer und kühner werden. Am Ende, so glaubten die Verfechter der *méthode Monnet*, werde die Vergemeinschaftung eine sich selbst verstärkende Dynamik entfalten – und die Loyalität der Bürger werde folgen.

Mit vielem haben die Monnisten recht behalten. Aber haben sie auch bedacht, dass jeder Berg einen Gipfel hat?

Es stimmt schon, Europas Integration folgte der Institution, und manche Skepsis hat sich im Nachhinein in Zustimmung verwandelt: Aus dem Zweckbündnis der Montanunion ging 1957 als logische Weiterung die Europäische Wirtschaftsgemeinschaft hervor, und ermutigt von deren Erfolgen, errichteten die Europäer mit dem Maastricht-Vertrag 1992 zwei zusätzliche politische Integrationsssäulen, die Innen- und Justizpolitik sowie

die Gemeinsame Außenpolitik. Allerdings wuchs die Gemeinschaft währenddessen auch von erst sechs, dann auf 15, nach der [Osterweiterung 2004 und 2007](#) gar auf 27 Mitgliedsstaaten an. Und damit begann es hakelig zu werden.

Die EU müsse effizienter und demokratischer werden! Mit diesem Argument versuchten Europas Staatschefs ihren Bevölkerungen den nächsten Integrationsschritt, den Lissabon-Vertrag, zu verkaufen. Diejenigen allerdings, die von 2005 an nach ihrer Zustimmung gefragt wurden, bemerkten den inneren Widerspruch dieses Versprechens. In Frankreich, Holland und Irland sagten die Bürger Nein zu einem Vertrag, der es ermöglichen sollte, dass nationale Regierungen in traditionell wichtigen Souveränitätsbereichen wie der Innen- und Rechtspolitik überstimmt werden.

In Deutschland durfte statt der Bevölkerung [das Bundesverfassungsgericht urteilen](#), und es herrschte die EU regelrecht an. Sie stehe "in einem Wertungswiderspruch zu der Grundlage ihres Selbstverständnisses als Bürgerunion", schrieben die Richter. Es fehle "an einem System der Herrschaftsorganisation, in dem ein europäischer Mehrheitswille die Regierungsbildung so trägt, dass (...) ein echter (...) Wettstreit zwischen Regierung und Opposition entstehen kann".

Europas Führer und die Brüsseler Elite hätten es verstehen sollen: Die Loyalität der Europäer mit der Europäischen Union war überstrapaziert, die *méthode Monnet* war tot. Doch sie verstanden es nicht. Dafür war auch gar keine Zeit. Der Lissabon-Vertrag trat in Kraft, während die einsetzende Euro-Krise die Ur-Triebfedern der EU neu spannte: Plötzlich war [die Angst vor einem Zusammenbruch](#) tatsächlich greifbar. Sie gipfelte nicht nur in Kanzlerinnen-Worten wie "Alternativlosigkeit" oder "Scheitert der Euro, dann scheitert Europa". Sie erlaubte es auch, die EU-Verträge, die Schuldenübernahmen zwischen Staaten ausdrücklich verbieten, zu biegen und der Europäischen Zentralbank eine Kreditgeberrolle zuzugestehen.

Aber wie steht es um Europas Integrationsbereitschaft, wenn dieser Ausnahmezustand endet?

Die gut 50 Prozent der Schweizer liefern ebenso eine erste Ahnung davon wie bereits 23 Prozent der Franzosen, knapp 30 Prozent der Holländer und ein Fünftel der Briten. So viele Unterstützer haben dort nach aktuellen Umfragen jeweils die Parteien, die ein stärkeres Hausrecht für ihre Länder reklamieren, egal, was Brüssel will. Es sind Leute, die wie die Front-National-Chefin [Marine Le Pen](#) sagen, dass man die Türen in seinen Grenzen "je nach seinen Interessen öffnen oder schließen" können müsse. Denn: "Das nennt man Souveränität!" Die Antwort, die eine Sprecherin der EU-Kommission darauf gibt, klingt genauso hilflos wie paternalistisch: Die Freizügigkeit sei in Europa ein "heiliger Grundsatz". Heiligkeit und Demokratie, noch so ein Widerspruch.

Womöglich muss sich die EU tatsächlich ein wenig mehr auf die neue Art von Integration einlassen: auf eine weniger von Institutionen, mehr von Interessen geleitete Kooperation. Auf ein Zusammenwachsen, das sich nicht mehr an einer abstrakten Finalität orientiert, sondern an konkreten Zwecken. Warum schließlich sollte es zwischen den Nationen und Europa nicht mehr offener, ja harten Wettbewerb darüber geben, wer was regeln darf? Die Europäischen Verträge sind keine Bibel, und Europa ist keine Religion.

Ein solches fluides Verständnis von Demokratie hätte historische Konsequenz. Schon immer haben europäische Bürger versucht, die Macht ihrer Staaten durch Verfassungen zu begrenzen. Die EU ist mittlerweile selbst so etwas wie ein Staat, mit einer Rechtfülle, die sich ihre Gründungsväter nie hätten träumen lassen. Warum sollten Europas Nationen und Brüssel heute nicht genauso um individuelle Rechte und kollektive Pflichten rangeln, wie es einst Bürger und Staat taten?

Dazu sollte gehören, dass ein Staat nicht vom Steuerrückhalt gegen andere profitiert. Aber das Geschäftsmodell Schweiz dürfte sich ohnehin bald in Integration auflösen. Alles nur eine Frage von Jahrzehnten.

Über Südeuropa lacht die Sonne 100,38

01.03.2014 · Warum laufen PIGS-Anleihen so gut?

Kolumne [Bilder](#) (1) [Lesermeinungen](#) (1)



© THILO ROTHACKER

Thomas Mayer ist Senior Fellow am Center for Financial Studies der Universität Frankfurt und Berater der Deutschen Bank.

Für Besitzer von Staatsanleihen der Schwellenländer hat dieses Jahr denkbar schlecht begonnen. Die Zinsen stiegen, während die Preise der Anleihen und die Währung fielen. Dagegen schien für Besitzer von Staatsanleihen der Euro-Krisenländer die Sonne. Seit Ende des letzten Jahres sind die Preise für Anleihen von Griechenland und Portugal an die 10 Prozent gestiegen. Sogar in Italien, wo immerhin die Regierung Letta stürzte, stiegen die Anleihepreise um rund 5 Prozent. Nicht einmal das negative Urteil des Bundesverfassungsgerichts zum Anleihen-Programm der EZB, das dieses als ausbrechenden Rechtsakt wertete, konnte der guten Stimmung auf den Märkten etwas anhaben. Wie ist dies zu erklären?

An den Wirtschaftsdaten der Krisenländer kann es nicht liegen. Zwar ist die Rezession zu Ende, aber der Aufschwung ist schwach, und es machen sich deflationäre Tendenzen bemerkbar. Die Aussichten für die Schuldentragfähigkeit dieser hochverschuldeten Länder sind alles andere als rosig. Die Wirtschaftsreformer sind müde geworden. In Griechenland lässt die Regierung wissen, dass sie nun genug von Reformen hat, Portugiesen und Spanier wursteln vor sich hin, und in Italien muss sich erst erweisen, ob der Reformtiger Renzi nicht wie sein Vor-Vorgänger Monti nach dem Absprung als Bettvorleger landet. Es muss also etwas anderes sein, das die Märkte inspiriert.

Tatsächlich erinnert die Stimmung auf den Märkten stark an die Anfangsjahre der Währungsunion, als die Anleger ohne Beachtung des Zustands der jeweiligen Länder auf die Konvergenz der Zinsen mit denen Deutschlands setzten. Inspiriert wurden die Investitionen in die Zinskonvergenz von dem festen Glauben, dass die „No Bail-out“ Klausel im Vertrag von Maastricht, die Ländern in Finanznöten Hilfe ihrer Partner oder von EU-Institutionen verwehren sollte, zahnlos war. Man war überzeugt, dass ein Land in Not trotz aller vertraglichen Verbote von seinen Partnern oder der EU herausgepaukt werden würde. Deshalb wurden Käufe von Anleihen von Ländern mit mehr als fraglichem finanziellen Gebaren für risikolos erachtet. Die Wette ging auf. Die Renditedifferenz zwischen griechischen und deutschen zehnjährigen Staatsanleihen erreichte im Januar 2005 einen Tiefstand von 9 Basispunkten (0,09 Prozentpunkte) und betrug noch im Dezember 2007 23 Basispunkte. Die Erkenntnis, dass der „Bail-out“ keineswegs sicher war, schlug dann wie eine Bombe ein. Zwischen August 2009 und Dezember 2011 stieg der Renditeabstand von 1,2 Prozentpunkten auf 32,7 Prozentpunkte.

Draghi brachte die Wende

Die Wende brachte der Merkel-Draghi-Pakt zur Rettung des Euro. Die Bundeskanzlerin entschied sich im Frühjahr 2012 gegen die Möglichkeit weiterer Umschuldungen oder eines Austritts eines Landes aus der Währungsunion. Im Juni 2012 sprach Draghi seine berühmten Worte, die EZB tue, „was immer notwendig“ sei,

um den Euro zu bewahren. Daraus zogen die Märkte nach und nach den Schluss, dass die „Bail-out“-Garantie wieder gelte. Wetten auf die Zinskonvergenz der Krisenländer mit Deutschland versprachen wieder hohen Gewinn. Die Finanzprobleme der Schwellenländer verstärkten sogar die Attraktivität der Krisenländer im Euroraum. Denn Fed-Chefin Yellen machte in ihren Auftritten klar, dass die Fed nicht mal daran denken würde, einen geldpolitischen „Bail-out“ für die Schwellenländer zu arrangieren. Da mochte sich Raghuram Rajan, der Chef der Reserve Bank of India, noch so ärgern. Im Gegensatz dazu bestätigten die EZB-Oberen, dass auch das Urteil des deutschen Verfassungsgerichts sie nicht von

ihrer Entschlossenheit abbringen konnte, zu tun, „was immer nötig ist“, um den Euro zu erhalten. Eine Umkehr der Zinskonvergenz ist nun so lange nicht zu erwarten, wie die Märkte fest in die „Bail-out“-Garantie vertrauen.

Da nicht anzunehmen ist, dass der EZB-Präsident seinen Entschluss zur Unterstützung des Euro revidieren wird, hängt das Versprechen des „Bail-outs“ an der Entschlossenheit der Kanzlerin, den Pakt mit Draghi einzuhalten. Diese dürfte so lange stark sein, wie es die politischen Umstände erlauben. Die größte Gefahr für die Wette der Märkte auf Zinskonvergenz droht daher von einem Umschlag der politischen Stimmung in Deutschland gegen den Kurs der Kanzlerin zur Stabilisierung des Euro. Möglicherweise bringt die Europawahl dafür einen ersten Test. Sollte ein unerwartet positives Abschneiden der Eurokritiker den Merkel-Draghi-Pakt in Frage stellen, könnten sich die Marktteilnehmer veranlasst sehen, ihre Gewinne aus der Wette auf Zinskonvergenz schnell einzustreichen.

Die Aufregung in Brüssel ist scheinheilig 100,40

Karlsruhe hat die Dreiprozenthürde für die Europawahl gekippt. Dass sich nun so viele Politiker und Medienarbeiter einig sind, dass dies Europa "zerstören" könne, ist vor allem eines: verdächtig.

Von Henryk M. Broder



Foto: dpa Das Bundesverfassungsgericht, hier Präsident Andreas Voßkuhle, hat mit seinem Urteil gegen die Sperrklausel Politiker in Brüssel erzürnt

Andreas Voßkuhle, Präsident des Bundesverfassungsgerichts, las das Urteil vom Blatt ab. Er wusste, dass es auf jedes Wort, auf jede Pause ankommt. "Unter den gegebenen rechtlichen und tatsächlichen Verhältnissen verstößt auch die Drei-Prozent-Sperrklausel im Europawahlrecht gegen die Grundsätze der Wahlrechtsgleichheit und die Chancengleichheit der politischen Parteien."

Kaum war die Sitzung des Verfassungsgerichts beendet, "schlug die Nachricht aus Karlsruhe wie eine Bombe im Straßburger Europaparlament ein", berichtete Udo van Kampen in den "Heute"-Nachrichten des ZDF. Dazu zeigte er Bilder aus dem Parlament – keine qualmenden Ruinen, sondern Abgeordnete, die in den Gängen stehen und entspannt miteinander parlieren. Allerdings sagte ZDF-Mann van Kampen auch, wie der Zuschauer diese Bilder verstehen müsse: "Unverständnis und Kritik über das Urteil des Bundesverfassungsgerichts von fast allen Abgeordneten. Die Sorge ist groß, dass die Handlungsfähigkeit des Parlaments durch viele kleine Splitterparteien eingeschränkt wird."

Hatte der rasende Reporter des ZDF es geschafft, innerhalb kürzester Zeit mit "fast allen Abgeordneten" des Hauses zu sprechen? Das wäre eine erstaunliche Leistung gewesen. Tatsächlich präsentierte er drei Zeugen für seine schräge Behauptung; als ersten den Präsidenten des Europaparlaments, den SPD-Politiker Martin Schulz, der ein Gesicht machte, als wäre eine Einheit der Waffen-SS über den Westwall geklettert und im Anmarsch auf seine Heimatgemeinde Würselen. "Mit dem Fortfall der Dreiprozenthürde besteht die Gefahr, dass rechts- oder extrem linke Parteien in dieses Parlament einziehen, Parteien, die teilweise Europa zerstören wollen."

Als zweiter kam Markus Ferber, Vorsitzender der CSU-Gruppe im Europaparlament, zu Wort: "Das Klima im Europäischen Parlament wird sich deutlich verschärfen, wir werden viele Schaufensterdebatten hören, die politisch nichts bewirken, die aber dafür sorgen werden, dass die politische Arbeitsfähigkeit des Europäischen Parlaments deutlich reduziert wird, das hat das Verfassungsgericht mit zu verantworten."

Europafeindliche Entscheidung?

Und schließlich Rebecca Harms, die Vorsitzende der Grünen-Fraktion im Europaparlament. Das Karlsruher Urteil sei "eine völlig absurde, meiner Meinung nach europafeindliche Entscheidung". Gegenüber einer Nachrichtenagentur ging die Ober-Grüne noch weiter. "Das Urteil des Bundesverfassungsgerichts zeugt von

Unkenntnis oder Respektlosigkeit gegenüber dem Europäischen Parlament und seiner Arbeit für die europäische Demokratie."

Vor allem Frau Harms war über die "europafeindliche Entscheidung" und die ihr innewohnende Respektlosigkeit gegenüber dem EU-Parlament dermaßen außer sich, dass sie sich nicht mehr erinnern konnte, was sie im November 2011, also vor etwas mehr als zwei Jahren, erklärt hatte, nachdem die Fünfprozentklausel für die Europawahlen vom selben Gericht außer Kraft gesetzt wurde: "Das Europäische Parlament schafft es gegenwärtig mit 162 Parteien, funktionsfähig zu sein und einen gemeinsamen Willen zu formulieren. Das wird auch mit ein oder zwei Parteien mehr möglich sein. Deswegen teilen wir nicht die Polemik gegen den Mehrheitsspruch aus Karlsruhe."

Kumpanei zwischen Politikern und Medien

Die Berichterstattung über das Urteil des Verfassungsgerichts zeugte von einer Kumpanei zwischen Politikern und Medien, wie sie inzwischen zur Regel geworden ist. Die Statements der Politiker werden nicht hinterfragt, geprüft und vor dem Hintergrund der politischen Interessen gewichtet, sie werden kritiklos bis zustimmend wiedergegeben.

Im vorliegenden Fall waren sich die Politiker mit den meisten Journalisten einig: Das höchste Gericht der Bundesrepublik hätte nicht nach rechtlichen Kriterien, sondern nach Opportunitätsüberlegungen entscheiden sollen; es wäre seine Aufgabe gewesen, das Europaparlament zu stärken, statt es mit der absolut zutreffenden Feststellung zu schwächen, es sei kein richtiges Parlament, weil es keine Regierung wählen und kontrollieren würde, sondern ein Organ der Meinungsbildung, eine Art Debattierklub.

Dabei sind die Tatsachen wohlbekannt: In 14 der 28 EU-Länder gibt es keine Sperrklausel – kommt darin eine Respektlosigkeit gegenüber dem Europaparlament zum Ausdruck? Von den 750 Abgeordneten werden 96 in der Bundesrepublik gewählt. Von diesen wiederum würden – im schlimmsten Falle – bei einem Fortfall der Sperrklausel acht bis neun Abgeordnete auf die sogenannten Splitterparteien entfallen, die, so Martin Schulz, "teilweise Europa zerstören" wollen.

Brüssel und die Pausenaufsicht in MeckPomm

Acht bis neun von 750! Statt 162 Parteien wären dann 170 im Europaparlament vertreten. Auf die Debattenkultur und den Ausgang der "Abstimmungen", von denen die meisten unverbindliche Empfehlungen sind, hätte das ebenso viel Einfluss wie die Neuregelung der Pausenaufsicht auf den Lehrplan der Gymnasien in Mecklenburg-Vorpommern.

Die relevanten Entscheidungen fallen im Ministerrat und in der Kommission – nicht im Parlament, das mit den "delegierten Rechtsakten", also der Übertragung gesetzgeberischer Kompetenzen an die Kommission, sich selbst entmündigt hat.

Dennoch konnte man in den letzten Tagen überall hören und lesen, die EU setze gerade zu einem "weiteren Qualitätssprung" an, die "demokratische Legitimation" der EU sei "sehr weit vorangeschritten".

Um Belege für diese kühne Behauptung zu finden, braucht man schon ein sehr starkes Vergrößerungsglas oder eine sehr feine Apothekerwaage. Warum also die ganze Aufregung? Weil es in der EU nicht darum geht, "mehr Demokratie" zu wagen, sondern den Zugang zu den Pfründen zu sichern.

Diejenigen, die an der Quelle sitzen, wehren sich gegen diejenigen, die zur Tränke drängen. So ist es im Reich der Tiere, am Strand von Antalya und auch in den Wandelhallen von Brüssel und Straßburg.

Keine Nachteile durch deutsches Schulsystem 100,42

04.03.2014 · Eine Studie des Bonner Instituts zur Zukunft der Arbeit hat die hohe Durchlässigkeit des deutschen Schulwesens belegt. Auch ohne den direkten Weg an ein Gymnasium ergeben sich für Schüler langfristig keine Nachteile.
Von HEIKE SCHMOLL, BERLIN

Schüler, die nach der Grundschule nicht gleich auf das Gymnasium gelangen, haben langfristig keine Nachteile bei Beschäftigung, Lohnniveau und Bildungsstand. Das belegt eine Studie des Bonner Instituts zur Zukunft der Arbeit (IZA), die dem deutschen Schulwesen eine im internationalen Vergleich besonders hohe Durchlässigkeit attestiert. Wer als Schüler den Weg zunächst nicht an das Gymnasium findet, hat mit dem Abschluss der Realschule über zweite Wege alle Möglichkeiten bis hin zu einem Studium. Die Sorgen vieler Eltern, deren Kinder nicht unmittelbar nach der Grundschule an ein Gymnasium gelangen, wären demnach unbegründet.



Autor: Heike Schmoll, Jahrgang 1962, politische Korrespondentin in Berlin, zuständig für die „Bildungswelten“.

Die Studie dreier Wirtschaftsprofessoren, „The Long-Term Effects of Early Track Choice“, widerspricht der verbreiteten Kritik, das mehrgliedrige deutsche Schulsystem verteile die Schüler zu früh auf unterschiedliche Schulformen und schränke auf diese Weise die Bildungschancen von Spätentwicklern ein. Analysiert wurden Zensus- und Sozialversicherungsdaten der Geburtsjahrgänge 1961 bis 1976. Langfristig fanden die Wissenschaftler bei guten Realschülern und Gymnasiasten keine Unterschiede bei den durchschnittlich erreichten Bildungsabschlüssen, der Beschäftigungsquote und dem erzielten Erwerbseinkommen. Als Grund für den Befund nennen sie die im internationalen Vergleich besonders hohe Durchlässigkeit des deutschen Schulsystems. Realschüler, deren Leistungen beim Wechsel von der Grundschule auf die weiterführende Schule unterschätzt wurden, konnten nach der neunten Klasse auf das Gymnasium wechseln. Die Möglichkeit des späten Schulwechsels werde häufig übersehen. Gymnasiasten hätten zwar zunächst die besseren Aussichten auf eine Stelle, niemand hindere aber leistungsstarke Real- und Hauptschüler am Aufstieg zu denselben Erwerbsmöglichkeiten, sagt einer der Autoren der Studie. Statt fortwährend das System umzubauen und neue Schulformen zu etablieren, sei es besser, die Durchlässigkeit zwischen den Schulformen weiter zu steigern.

„Damit ist abermals widerlegt, was sich aufgrund eigenwilliger Interpretationen etwa der OECD und der Bertelsmann-Stiftung seit Jahren in den Köpfen als angeblich mangelnde Durchlässigkeit des Schulwesens festgesetzt hat“, sagte der Präsident des Deutschen Lehrerverbandes, Josef Kraus, dieser Zeitung. Das Gegenteil sei der Fall. Es gebe in Deutschland keinen Bildungsabschluss ohne einen Bildungsanschluss und die vertikale Durchlässigkeit des deutschen Schulwesens sei sehr ausgeprägt. Das komme vor allem Kindern aus bildungsfernen Schichten zugute. „Widerlegt ist damit auch die Furcht vieler Eltern, die meinen, der Zug sei für ihr Kind abgefahren, wenn es im elften Lebensjahr nicht an ein Gymnasium habe gehen können oder wollen“, so Kraus. Zudem belege die Studie eindrucksvoll, dass eine Differenzierung der Schüler nach vier Grundschuljahren keinerlei Bildungschancen verbaue. Dies meinen vor allem jene Länder und Stadtstaaten, die auf eine sechsjährige Grundschulzeit setzen.

Dummer Exportmeister Deutschland 1000,43

05.03.2014 · Alle Welt will deutsche Waren kaufen. Die Kritik der EU daran wollen deutsche Sparer nun wirklich nicht hören. Denn leider haben sie ihr Geld im Ausland schlecht angelegt. Und einiges wurde in den Euro-Krisenländern verkonsumiert.

Von HOLGER STELTZNER

[Artikel](#) [Bilder](#) (1) [Lesermeinungen](#) (9)



© DPA  Schlecht angelegt: das Geld der Deutschen im Ausland

Warum [findet es der deutsche Wirtschaftsminister schlecht, wenn alle Welt deutsche Waren kaufen will](#)? Zyniker könnten sagen, mit Gabriel als Wirtschaftsminister löse sich das „Problem“ hoher Exportüberschüsse bald wie von selbst. Denn der SPD-Vorsitzende dürfte mit der Rente mit 63, dem Mindestlohn und anderen Fesseln das Jobwunder am Arbeitsmarkt zurückdrehen.

Außerdem will er höhere Löhne und wird nur von der Union (noch) daran gehindert, die Staatsverschuldung und die Steuern kräftig zu erhöhen, um den Sozialstaat noch stärker auszubauen. Natürlich kann man auch in einem Wettlauf nach unten die Länder der Eurozone angleichen. Fragt sich nur, welches Gewicht die EU in der Welt hätte, wenn auch noch Deutschland seine Wettbewerbsfähigkeit verlöre.

Gabriel sollte auf dem Weg in sein Büro vor der Büste Ludwig Erhards innehalten und fragen, was den Vater des deutschen Wirtschaftswunders so populär gemacht hat. Wohl kaum das Zutrauen in die planwirtschaftlichen Fähigkeiten von Beamten in Brüssel oder Berlin, sondern sein Glaube an den Markt. Die Überschüsse sind kein Ergebnis staatlicher Steuerung, sondern eine Folge marktwirtschaftlicher Entscheidungen von Konsumenten, Arbeitnehmern oder Unternehmen, die täglich überlegen, wofür sie ihr Geld ausgeben oder ob sie es lieber sparen wollen. Da keiner etwa einen Franzosen zwingt, ein deutsches Premiumauto zu kaufen, geht der Vorwurf von keynesianischen Kritikern fehl, Deutschland plündere mit seinen Überschüssen die Nachbarn aus.

In Euro-Krisenstaaten wurde viel deutsches Geld verkonsumiert

Wie abstrus die [saldenmechanische Kritik der EU-Kommission](#) ist, zeigt ein Blick auf die Kapitalbilanz. Weil Deutschland mehr ins Ausland verkauft, als es dort einkauft, sparen die Deutschen. Riesige Kapitalexporte sind die Gegenbuchung zu unseren Leistungsbilanzüberschüssen. Auch hierbei handelt es sich um die souveräne Entscheidung eines jeden Wirtschaftsakteurs, der seinen Teil des Volkseinkommens heute konsumieren oder für später zurücklegen kann. Die hohe Sparneigung ist keine Folge des vermeintlich typisch deutschen Geizes, wie manchmal unterstellt wird, sondern oft Ausdruck der berechtigten Sorge vor den finanziellen Lasten einer alternden Gesellschaft.

Leider haben die Deutschen ihr Geld im Ausland schlecht angelegt. Erst haben sich deutsche Banken mit amerikanischen Immobilien verspekuliert, dann wurde in Euro-Krisenstaaten viel deutsches Geld verkonsumiert. So wird der Sparer zum Dummen. Will man da auch noch Vorwürfe hören?

La Commission européenne reproche à notre pays son manque de compétitivité, un coût du travail trop élevé et une dette qui ne cesse d'enfler. 100,44



Le siège de la Commission européenne à Bruxelles © Revert Bernal / AFP

SOURCE AFP

La Commission européenne a décidé mercredi de placer la France sous surveillance renforcée, après avoir une nouvelle fois épinglé son manque de compétitivité et le niveau élevé de sa dette. Pour l'exécutif européen, la France souffre de nombreux déséquilibres macroéconomiques qui n'ont pas été suffisamment corrigés et nécessitent désormais ce type de surveillance qui sera également appliquée à l'Espagne et à l'Irlande, deux pays qui viennent tout juste de sortir de leur plan d'assistance financière. Deuxième économie de la zone euro, la France se retrouve donc au côté de pays qui ont été en grande difficulté au plus fort de la crise de la zone euro et ont eu besoin d'un plan d'aide.

L'annonce de Bruxelles vient s'ajouter à une longue liste de griefs à l'encontre de la France, à qui est reproché un manque de compétitivité, un coût du travail trop élevé et une dette publique qui ne cesse d'enfler. "Le déficit commercial qui ne cesse de se creuser reflète la perte continue des parts de marché à l'exportation", analyse la Commission. "Malgré les mesures prises pour favoriser la compétitivité, jusqu'à présent, le rééquilibrage est limité. (...) Le coût du travail reste élevé et pèse sur les marges des entreprises", souligne-t-elle dans son rapport. Concernant le niveau de la dette, le risque est que la France se retrouve "exposée à des turbulences sur les marchés financiers, qui auraient des retombées sur l'économie réelle". Des problèmes pour la santé de la France mais aussi pour celle de la zone euro dans son ensemble, "compte tenu du poids économique" du pays, souligne la Commission.

En réponse à cet avis sévère, les ministres français de l'Économie Pierre Moscovici et du Budget Bernard Cazeneuve ont promis mercredi de "poursuivre les efforts" de redressement des finances publiques. "Le gouvernement est engagé à poursuivre son effort de rétablissement des comptes publics jusqu'à la fin du quinquennat, en faisant porter l'intégralité des efforts sur la réduction de la dépense publique à partir de 2015, avec au moins 50 milliards d'euros d'économies prévues sur la période 2015-2017", écrivent les deux ministres dans un communiqué. Ils se disent par ailleurs "déterminés à poursuivre (leurs) efforts de soutien à l'offre productive".

L'Allemagne épinglée pour ses excédents

Lors de ses prévisions économiques publiées fin février, Bruxelles avait mis l'accent sur un autre problème de l'économie française : le risque de voir ses finances publiques déraiper. Pour Bruxelles, le déficit public français devrait rester largement au-dessus de 3 % en 2014 comme en 2015, si elle ne prend pas de nouvelles mesures. La France a "entrepris des réformes budgétaires et structurelles importantes. Elles ne sont pas faciles. Les résultats ne sont pas immédiats. Mais elles sont indispensables", avait alors affirmé le commissaire européen en charge des Affaires économiques, Olli Rehn.

Dans son rapport, la Commission a fait le point mercredi sur les déséquilibres économiques de dix-sept pays européens au total. Quatorze d'entre eux souffrent de déséquilibres. La Croatie, la Slovénie et l'Italie - qui conjugue elle aussi une dette conséquente à des problèmes de compétitivité - sont dans une situation pire que la France et font face à des déséquilibres jugés "excessifs" qui requièrent également une surveillance renforcée. De son côté, l'Allemagne est une nouvelle fois épinglée pour ses excédents, qui constituent des déséquilibres macroéconomiques. L'excédent commercial allemand, supérieur à 6 % du PIB depuis 2007, traduit la dépendance de Berlin envers les exportations et la faiblesse de sa demande intérieure. Aussi, "l'Allemagne doit mettre en place des mesures pour stimuler sa demande intérieure et son potentiel de croissance", indique le rapport.

Sovereignty vs. Self-Rule: Crimea Reignites Battle 100,46

By **PETER BAKER** MARCH 8, 2014



A rally backing Russia on Saturday in Sevastopol, in Crimea. Credit: Viktor Drachev/Agence France-Presse — Getty Images

WASHINGTON — They wanted to break away from a country they considered hostile. The central government cried foul, calling it a violation of international law. But with the help of a powerful foreign military, they succeeded in severing ties.

The Kosovars' secession from Serbia in 1999 drove a deep wedge between the United States and Russia that soured relations for years. Washington supported Kosovo's bid for independence, culminating in 2008, while Moscow saw it as an infringement of Serbia's sovereignty.

Now 15 years later, the former Cold War rivals again find themselves at odds, but this time they have effectively switched sides: Russia loudly proclaims Crimea's right to break off from [Ukraine](#) while the United States calls it illegitimate. The showdown in Ukraine has revived a centuries-old debate over the right of self-determination versus the territorial integrity of nation-states.

The clash in Crimea is hardly an exact parallel of the Kosovo episode, especially with Russian troops occupying the peninsula as it calls a March 16 referendum to dissolve ties with Ukraine and rejoin Russia. Though the United States intervened militarily in Kosovo, it did not do so to take the territory for itself. But the current case underscores once again that for all of the articulation of grand principles, the acceptability of regions breaking away often depends on the circumstances.



On Saturday, Tatar women in Crimea protested war as an army convoy passed. Credit: Sergey Ponomarev for The New York Times

Consider the different American views of recent bids for independence.

Chechnya? No.

East Timor? Yes.

Abkhazia? No.

South Sudan? Yes.

Palestine? It's complicated.

It is an acutely delicate subject in the West, where Britain wants to keep Scotland and Spain wants to keep Catalonia. The United States, after all, was born in revolution, breaking away from London without consent of the national government — something that the Obama administration insists Crimea must have. The young American union later fought a civil war to keep the South from breaking away. Even today, there is occasional fringe talk of secession in Texas.

“No state has been consistent in its application of this,” said Samuel Charap, a Russia specialist at the [International Institute for Strategic Studies](#). During a trip he took to Moscow last week, Mr. Charap said, Kosovo was the precedent cited repeatedly by Russians defending the Crimea intervention. “It’s like, ‘You guys do the same thing. You’re no better. You’re no different.’ ”

Russian officials have likewise cited Scotland, which will soon vote on whether to remain in the United Kingdom, as another example. But American officials note that no foreign power sent troops into Edinburgh to replace its local government and stage a vote days later under the barrel of a gun. The Kremlin, they argue, is trying to legitimize an invasion and a land grab with false comparisons to situations like Kosovo.

“It’s apples and oranges,” said Benjamin J. Rhodes, President Obama’s deputy national security adviser. “You can’t ignore the context that this is taking place days after the violation of Ukrainian sovereignty and territorial integrity. It’s not a permissive environment for people to make up their own minds.”

While the concept of state sovereignty can be traced to the [Treaty of Westphalia](#) in 1648, the issue has been especially tricky for American presidents in the quarter century since the end of the Cold War. Ukraine itself is the product of a breakup, that of the Soviet Union, when 15 separate nations emerged from the wreckage. Several of those new nations then confronted their own separatist movements, notably Chechnya in Russia; [Transnistria](#) in Moldova; Abkhazia and South Ossetia in Georgia; and [Nagorno-Karabakh](#) in Azerbaijan.

Although Woodrow Wilson championed self-determination after World War I, the United States like most powers generally prefers stability and the status quo, so it has largely supported preserving borders where they are. During the first Russian war in Chechnya, Bill Clinton even likened Boris N. Yeltsin to Abraham Lincoln, a comparison many in Washington came to regret amid the carpet bombing of Grozny, the Chechen capital.

“Self-determination has been a controversial doctrine since Wilson, and hell to apply,” said Stephen Sestanovich, a former ambassador at large to the Soviet states and the author of a new book, “Maximalist,” on American foreign policy. “One consistent point: It can’t be used as a cudgel by big states to break up their neighbors. Russia’s own record here does not entitle it to the benefit of the doubt.”

Russia’s two ferocious wars in Chechnya since the 1990s were fought to prevent the very strain of separatism it now encourages in Crimea. In backing President Bashar al-Assad of Syria in his civil war against rebels, Russia argues that state sovereignty should not be violated, an argument it has turned on its head in Ukraine.

Of course, the fractiousness that has chopped up the Soviet empire into increasingly smaller and often dysfunctional pieces is not relegated only to that part of the world, although in the West in recent years it has played through political and legal processes rather than military ones.

In September, for example, Scotland will hold a referendum on secession, a vote being held with the acquiescence of London. In November, Catalonia plans its own vote on independence from Spain, although in that case the Madrid government has called it illegal. Quebec held unsuccessful referendums on independence from Canada in 1980 and 1995 and as recently as last week its separatist government was discussing whether another should be held.

But Kosovo is the case that deeply divided Europe. After Yugoslavia fell apart, the Kosovo Liberation Army, a rebel group representing the Albanian minority, struggled against the Serbian government, which responded with punishing force until Mr. Clinton intervened in 1999 with a 78-day NATO bombing campaign.

Kosovo declared independence in 2008. The United States under George W. Bush recognized it, as did Britain, France and Germany, but Russia adamantly rejected it, as did Spain. The International Court of Justice later ruled that Kosovo's declaration was legal.

"We never saw it as setting a precedent, but there were some nations that saw it that way and still do," said James W. Pardew, who was Mr. Clinton's special representative for the Balkans.

John B. Bellinger III, who was the top lawyer at the State Department under Bush, said: "We were very careful to emphasize that Kosovo was a unique situation. We were fond of saying it was *sui generis* — and it did not create a precedent that would likely be replicable anywhere else."

That is not how the Kremlin sees it. Ever since, Russia has cited Kosovo to justify support for pro-Moscow separatist republics in places like Georgia, where it went to war in 2008 and recognized the independence of Abkhazia and South Ossetia over Western objections.

"Kosovo is very much a legitimate precedent," said Dimitri K. Simes, president of the Center for the National Interest, a Washington research organization, agreeing with Moscow's argument. "Independence was accomplished despite strong opposition by a legitimate, democratic and basically Western-oriented government of Serbia." By contrast, he said, the new pro-Western government in Kiev "lacks legitimacy," since it came to power by toppling a democratically elected president.

The Obama administration maintains that the cases cannot be compared. Serbia, White House officials said, lost its legitimacy and right to rule in Kosovo by its violent crackdown. Despite Russian claims, there has been little, if any, independent evidence of such a campaign against the Russian-speaking population in Crimea.

"There's no repression or crimes against humanity that the government in Kiev has committed against the people of Crimea," Mr. Rhodes said. "There's no loss of legitimacy."

La crise n'affecte pas l'extraordinaire natalité française 100,50

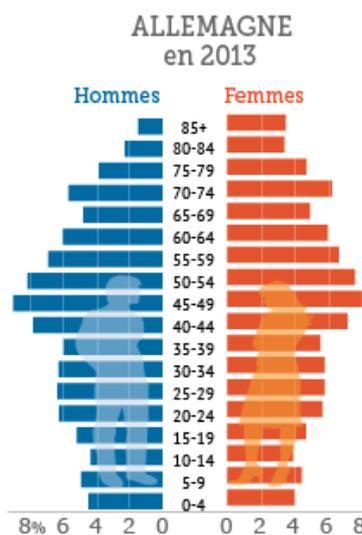
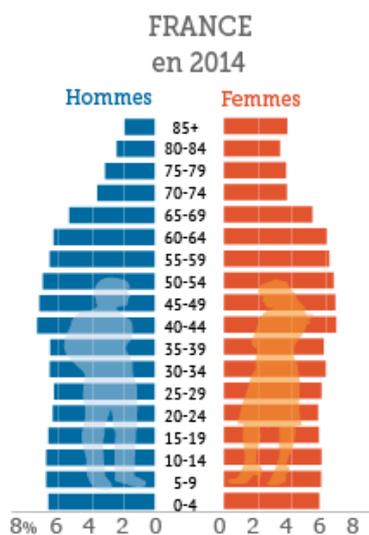
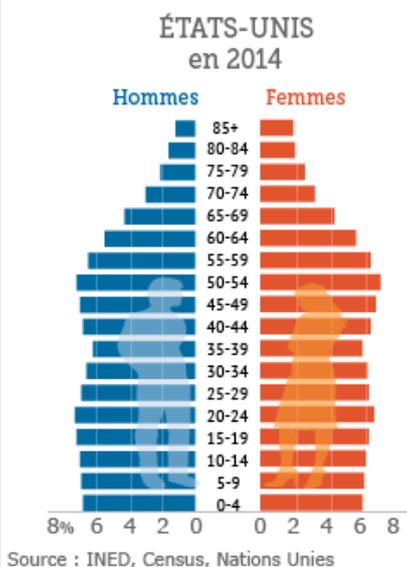
Publié le 12/03/2014 à 17:24



INFOGRAPHIE - La France est le seul pays au monde à avoir un taux de natalité constant depuis 40 ans, révèle une étude de l'Ined. Pour Gilles Pison, son auteur, une telle vitalité s'explique par notre ouverture d'esprit et nos politiques familiales.

Un siècle de naissances. L'Institut national d'études démographiques (Ined) a **passé au peigne fin la démographie des cent dernières années** et note que nous sommes le seul pays à afficher un taux de natalité aussi stable depuis 40 ans. Les explications de Gilles Pison, directeur de recherche à l'Ined et rédacteur en chef de *Population et société*.

Des structures de vieillissement différentes POURCENTAGE DE POPULATION PAR CLASSE D'ÂGE



12/03/2014

LE FIGARO.fr

LE FIGARO.- Comment expliquer que la natalité reste stable, autour de 2 enfants par femme, depuis 1973?

Gilles PISON.- Le nombre de naissances en France reste étonnamment constant depuis 1973, date à laquelle prend fin le baby-boom. Depuis, près de 800.000 enfants naissent chaque année. Parmi les facteurs explicatifs, la politique familiale mise en place par l'Etat, qui y consacre environ 5% de son PIB. La scolarisation très jeune des enfants, dès 3 ans, est également un facteur favorable. Ce n'est toutefois pas le seul facteur. L'Allemagne dépense presque autant que nous en politique familiale, certes depuis moins longtemps. Mais son taux de fécondité est seulement de 1,4 enfant par femme. Un manque d'enthousiasme à faire des enfants qui s'explique notamment car il est souvent mal vu pour une jeune maman allemande de retourner travailler quelques mois après avoir donné naissance. Faire garder son enfant y est encore mal vu.

Quand ces femmes doivent choisir entre travailler et faire des enfants, elles renoncent donc à fonder une famille?

En Europe, le taux de fécondité est élevé dans les pays où les taux d'activité féminine est lui-même élevé, comme en Europe du Nord. Les politiques familiales efficaces sont celles qui favorisent le travail des femmes, en leur permettant de concilier travail et maternité, en développant des systèmes de garde des enfants. Dans les pays d'Europe du Sud, les mères sont moins actives, et font moins d'enfants. En France, les mères actives, si

elles peuvent se sentir stigmatisées, le sont nettement moins qu'ailleurs. Déjà, il y a un siècle, des modes de garde avaient été imaginés pour permettre aux ouvrières de travailler.

Ce taux exceptionnel de fécondité est-il selon vous destiné à se maintenir?

Tout permet de croire qu'il n'y aura sans doute pas de changement notable dans les prochaines années. Même dans les périodes difficiles, comme en ce moment avec la crise, notre taux de fécondité bouge à peine. Le chômage n'a pas douché l'enthousiasme à fonder des familles, puisqu'en 2012, autant de petits Français sont venus au monde qu'en 2011 (792.000 contre 793.000 selon les chiffres de l'Insee, ndlr). Aux Etats-Unis, le nombre de naissance a baissé sensiblement, le taux de fécondité est passé de 2,12 en 2007 à 1,88 en 2012. Toutefois, si la fécondité reste stable en France, la tendance à avoir des enfants plus tard se poursuit. Dans les années 60, les femmes avaient leur premier enfant en moyenne à 24 ans, aujourd'hui, c'est autour de 28 ans.

Klagen in Karlsruhe

Verfassungsgericht urteilt über Euro-Rettung 100,52

17.03.2014 · Viele Klagen sind beim Bundesverfassungsgericht zu dem dauerhaften Rettungsfonds ESM und dem europäischen Fiskalpakt eingegangen.

An diesem Dienstag fällt das endgültige Urteil.

Von JOACHIM JAHN

[Artikel](#) [Bilder](#) (1) [Lesermeinungen](#) (6)



© REUTERS  Andreas Voßkuhle, Präsident des Bundesverfassungsgerichts

Kaum hat das Bundesverfassungsgericht [den Europäischen Gerichtshof \(EuGH\) eingeschaltet](#), weil es die Methoden der Europäischen Zentralbank (EZB) zur „Euro-Rettung“ für einen Verstoß gegen die europäischen Verträge hält, kündigt es für diesen Dienstag schon selbst ein Urteil an. Doch damit wollen die Karlsruher Verfassungshüter nicht den Spruch ihrer Luxemburger Kollegen vorwegnehmen. Vielmehr wollen sie dann endgültig über den Beitritt Deutschlands zum europäischen Fiskalpakt und zum dauerhaften Rettungsfonds ESM entscheiden. Große Überraschungen sind dabei nicht zu erwarten: Über diese Punkte hatte das deutsche Verfassungsgericht bereits im September 2012 [eine einstweilige Anordnung getroffen](#) - und hinzugefügt, dass es dabei (anders als sonst in Eilverfahren) den Rechtsstreit auch schon weitgehend inhaltlich geprüft hat. Aber in solch wichtigen Fragen sind Politik und Öffentlichkeit schon für jeden Fingerzeig dankbar.

Karlsruhe hat den ESM nur unter Auflagen genehmigt

Was Gerichtspräsident Andreas Voßkuhle vor eineinhalb Jahren verkündete, mag manchem nicht mehr recht in Erinnerung sein. Denn das Karlsruher Verdikt wurde überschattet von einer Ankündigung des EZB-Präsidenten Mario Draghi: [Notfalls unbegrenzt werde er Anleihen von Krisenstaaten aufkaufen](#), hatte er kurz zuvor angekündigt. Die rund 40.000 Kläger hatten daraufhin ihre Beschwerden und Organstreitverfahren noch schnell um diesen Punkt erweitert. Doch den klammerte Voßkühles Zweiter Senat damals aus, um dann im Juni 2013 öffentlich darüber zu verhandeln - und ihn nun Anfang dieses Jahres dem EuGH vorzulegen.

Der bürgerbewegte Vorstoß gegen Fiskalpakt und ESM hatte nur begrenzten Erfolg: Voßkuhle und seine sieben Richterkollegen weigerten sich, Bundespräsident Joachim Gauck die Unterzeichnung der Abkommen und Gesetze zu verbieten. Immerhin machten sie zwei gewichtige Einschränkungen: Deutschland musste demzufolge deutlich machen, dass es auf keinen Fall mit mehr als 190 Milliarden Euro (seinem Anteil am genehmigten Stammkapital des Fonds) haften - und dies völkerrechtlich verbindlich ausdrücken. Und die Richter griffen noch einen weiteren Punkt auf, der Kritiker damals beunruhigte - die Schweigepflicht der Fonds-Mitarbeiter und die Unantastbarkeit ihrer Akten dürfen einer umfassenden Unterrichtung von Bundestag und Bundesrat nicht entgegenstehen. Sonst, so das Gericht, dürfe sich Deutschland insgesamt nicht an den ESM-Vertrag gebunden fühlen.

Die Umsetzung dieser Maßgaben auf dem internationalen Parkett ging ohne viel Aufhebens vonstatten. Ansonsten erinnerten die Karlsruher Robenträger in jener Eilentscheidung noch einmal an all das, was sie einst schon zu den ersten Griechenland-Hilfen, dem ersten Rettungsfonds EFSF und dem Sonderausschuss des Bundestags für die Bewilligung von Notfallhilfen festgeklopft hatten. Das Parlament muss demnach bei jeder Finanzspritze für das Ausland umfassend beteiligt werden; die Volksvertreter dürfen sich keinem Automatismus unterwerfen, der unkalkulierbare Belastungen für den Staatshaushalt mit sich bringt. Die Abgeordneten dürfen ihre Budgethoheit auch nicht an Brüsseler Organe abtreten. Und das Verbot der Staatsfinanzierung durch die Notenbanken darf nicht dadurch umgangen werden, dass der Rettungsfonds sich dort Geld borgt und dafür als „Sicherheit“ etwa Anleihen von Krisenländern hinterlegt.

Wie auch immer das neue Urteil im sogenannten Hauptsacheverfahren ausfallen wird - es wird nicht das Letzte sein. Denn vermutlich im kommenden Jahr wird Karlsruhe darüber befinden müssen, ob es sich den Einschätzungen unterwirft, um die es die Europarichter in Luxemburg in Sachen EZB-Anleihekaufprogramm gebeten hat.

Pic de pollution en France : la responsabilité de l'Allemagne en question 100,53

Publiée le 17/03/2014 à 20:18

L'Allemagne connaît de nombreuses périodes de pollution de l'air depuis qu'elle compense son désengagement du nucléaire par le charbon. Cependant, outre-Rhin, les autorités ne croient pas au scénario d'une exportation de leur pollution vers la France.

Sur le papier, l'Allemagne fait figure de coupable idéal. Vendredi dernier, la carte des valeurs enregistrées des particules fines exhibe un rouge écarlate sur les trois quarts du pays. De Munich à Düsseldorf en passant par Berlin, le seuil des 50 microgrammes (μg) de particules fines par mètre cube d'air est dépassé. Le mobile est bien connu: la transition énergétique. *L'Allemagne compense son désengagement dans le nucléaire en carburant au charbon.* En 2013, avec une production totale de 162 milliards de kW/h (+0,8 %), les centrales à lignite ont fourni la majeure partie de l'électricité allemande, atteignant le record de 1990. Et le charbon dégage non seulement du CO₂ mais aussi des particules fines «made in Germany » que certains en France ont vues dans le ciel de Paris. *«C'est vrai que notre production au charbon augmente, mais les nouvelles centrales à charbon polluent moins, explique-t-on au ministère de l'Environnement à Berlin. Et le scénario d'une pollution massive d'origine allemande nous apparaît improbable.»*

«Nous subissons nous aussi des phénomènes de pollution de particules fines venus de Pologne... ou de France. Sur une année, nos systèmes de modélisation ont calculé que nos échanges de pollution sont égaux.»

Marion Wichmann-Fiebig, de l'Institut fédéral pour l'environnement

Pour les explications techniques, nous sommes renvoyés vers l'Institut fédéral pour l'environnement (UBA). Marion Wichmann-Fiebig dirige la section Air et commente: *«La pollution allemande a pu contribuer à ce smog parisien mais seulement de manière très marginale. D'après nos études, en cas de pollution, le trafic automobile local est responsable en premier lieu, environ pour les deux tiers. Environ un quart dépend de facteurs extérieurs comme l'industrie ou l'agriculture. Pour les centrales à charbon, on estime qu'elles sont responsables d'environ 10 % des émissions.»* Le chiffre avancé par Airparif de «68 % de particules fines importées d'autres régions, voire d'autres pays» laisse les Allemands très circonspects. Le responsable de cette situation exceptionnelle serait donc... l'anticyclone. Le vent de nord-est a pu charrier les particules allemandes vers la capitale et sa faiblesse les laisser stagner dans la cuvette parisienne. Une situation exceptionnelle comparée au régime habituel de vent venu de l'ouest.

«Nous subissons nous aussi des phénomènes de pollution de particules fines venus de Pologne... ou de France, souligne la scientifique, également météorologue. Sur une année, nos systèmes de modélisation ont calculé que nos échanges de pollution sont égaux.» Contrairement à la France, l'Allemagne ne déclenche pas de seuil d'alerte au-delà des 80 μg . *«Nous avons connu des phases de pollution importantes comme la semaine dernière sur deux ou trois jours mais jamais sur cinq jours comme à Paris. Plutôt que les mesures d'urgence en cas de pic de pollution, nous préférons travailler sur le long terme, avec par exemple les Umweltzonen, pour interdire l'accès des centres-villes aux véhicules les plus polluants dans la plupart des grandes villes.»* Des mesures contraignantes pour obliger les gens à rouler «propre ».

Mindestlohn

Rettet den Niedriglohnsektor 100,54

18.03.2014 · Fairness am Arbeitsmarkt bemisst sich auch an den Chancen für die Schwächsten. Um ihnen einen Berufseinstieg zu sichern, muss der Mindestlohn vom politischen Tagesgeschäft fernbleiben.
Von SVEN ASTHEIMER

Braucht Deutschland einen Niedriglohnsektor? Es ist gerade mal zehn Jahre her, da lautete die Antwort auf diese Frage in weiten Teilen der Politik: ja. Die deutsche Wirtschaft befand sich im Sinkflug nach der geplatzten Dotcom-Blase, viele Unternehmen mussten mit Entlassungen ihre verlorene Wettbewerbsfähigkeit zurückerlangen. Das Gespenst der Massenarbeitslosigkeit verbreitete bis in die Mittelschicht hinein Angst und Schrecken. Es setzte sich die Erkenntnis durch, dass die hohen Einstiegsgehälter der Flächentarifverträge gerade für Geringqualifizierte eine unüberwindbare Hürde darstellten. Offiziell 5 Millionen Arbeitslose machten die größte Volkswirtschaft Europas zu dessen „krankem Mann“. Der Weg für die Reformen der Agenda 2010 war frei.

Heute steht Deutschland auch wegen dieser teils schmerzhaften Reformen beispiellos gut da in Europa und muss sich wegen der großen Exporterfolge seiner (noch) konkurrenzfähigen Unternehmen Kritik aus den Nachbarländern anhören. Am Arbeitsmarkt werden wohl in diesem Jahr erstmals die Marken von 42 Millionen Erwerbstätigen und 30 Millionen Beschäftigten übersprungen, was die Steuereinnahmen sprudeln lässt. Gleichzeitig spart der Staat enorme Summen durch den Abbau der Arbeitslosigkeit auf rund 3 Millionen, auch wenn er einen Teil der Niedrigverdienste durch Zuschüsse aufstockt. Allerdings ist es ein Warnzeichen, dass die Arbeitslosigkeit zuletzt trotz des günstigen Umfeldes nicht weiter gesunken ist. Viele Geringqualifizierte und Langzeitarbeitslose haben selbst im Niedriglohnbereich enorme Schwierigkeiten, einen Arbeitgeber von ihren Qualitäten zu überzeugen.

Ein deutlicher Sieg

Und was tut die Politik? Sie riegelt den Arbeitsmarkt abermals nach unten ab. Mit dem allgemeinen Mindestlohn von 8,50 Euro, den die große Koalition 2015 einführen wird, haben die Agenda-Kritiker einen späten, dafür deutlichen Sieg davongetragen. Der alte Konsens „Sozial ist, was Arbeit schafft“ ist von den Regierungsparteien aufgekündigt worden. Welcher Politiker will schon nach Schmuddelfällen in Unternehmen aussichtslose Verteidigungsgefechte führen am unteren Rand des Arbeitsmarktes, wenn die Wirtschaft floriert und Manager hohe Boni einstreichen? Und haben ohnehin nicht diejenigen recht, die prophezeien, dass sich angesichts von Fachkräfteengpässen und demographischem Wandel die Arbeitslosigkeit bald von selbst erledigt, weshalb nun die „Qualität der Arbeit“ wieder in den Mittelpunkt des gesellschaftlichen Diskurses gehört, wozu auch „faire Löhne“ zählen?

Die Kampfbegriffe sind gut gewählt: Sie rufen spontan Zustimmung hervor, lassen aber Interpretationsspielraum. Wer zum Beispiel bislang 5 Euro in der Stunde verdient hat und bald 8,50 Euro erhält, wird das als „fair“ empfinden. Wer jedoch deshalb seine Arbeit verliert, wird das anders sehen. Warum soll der Mindestlohn überhaupt 8,50 Euro je Stunde betragen? Warum nicht 7,59 Euro oder 9,61 Euro? Es hat in den vergangenen Jahren genügend Diskussionsbeiträge gegeben für die Einführung einer allgemeinen Lohnuntergrenze nach Kriterien, die darauf zielten, Nachteile für die Beschäftigung möglichst gering zu halten. Zum Beispiel hätte man das durch Hartz IV garantierte Existenzminimum auf die Stunde umrechnen und einen Lohnabstand obendrauf packen können. Oder man hätte den Mindestlohn wie in Großbritannien von den Durchschnittslöhnen ableiten können. Dadurch wären sittenwidrige Löhne von 2 oder 3 Euro ausgeschlossen worden, für die niemand Verständnis hat. Gleichzeitig wären die beschäftigungsfeindlichen Nebenwirkungen für Geringqualifizierte im Niedriglohnsektor minimiert worden. Zudem hätte dem Lohngefälle in Deutschland durch regionale Anpassungen zwischen Ost und West Rechnung getragen werden können, wie es das Gros der Ökonomen geraten hat.

Die 8,50 Euro für alle entspringen jedoch einer Forderung der Gewerkschaften. Diese hat die SPD als Preis für die Wiederannäherung an die seit Hartz verprellte Stammwählerschaft zusammen mit der Frührente mit 63 bereitwillig in den Wahlkampf getragen. Anschließend wurden beide Versprechen von weiten Teilen der Union als „Opfer“ der Regierungsbildung augenzwinkernd akzeptiert.

Dass nun auf der Zielgeraden noch einmal aus der Wirtschaft die Forderung nach Ausnahmen laut geworden ist, muss wohl als „Scheindebatte“ verbucht werden, denn die Würfel sind gefallen. Umso wichtiger ist es jetzt, die Weichen richtig zu stellen und wenigstens die künftige Entwicklung des Mindestlohns vom politischen Tagesgeschäft fernzuhalten. Nur eine Koppelung an nachvollziehbare Kennzahlen in den Händen eines unabhängigen Gremiums wird den Verlockungen eines Überbietungswettbewerbs der Parteien in kommenden Wahlkämpfen entgegenwirken und den Anspruch von Geringqualifizierten und Arbeitslosen auf einen Einstieg in den Arbeitsmarkt sichern. Denn Fairness am Arbeitsmarkt bemisst sich auch danach, welche Aussicht auf Teilhabe am Erwerbsleben den schwächsten Marktteilnehmern gewährt wird. Dazu braucht Deutschland heute und in Zukunft einen Niedriglohnsektor.

<http://www.faz.net/aktuell/beruf-chance/recht-und-gehalt/gender-pay-gap-warum-frauen-weniger-verdienen-als-maenner-12852118.html>

Warum Frauen weniger verdienen

Zu lange raus, zu viel Teilzeit, der falsche Beruf 100,55

18.03.2014 · Frauen verdienen weniger. Das ist bekannt. Nun aber blickt eine Studie hinter den Durchschnittswert: Die Misere liegt vor allem darin, dass Frauen zu lange Auszeiten nehmen, zu oft in Teilzeit gehen und die falschen Berufe wählen.



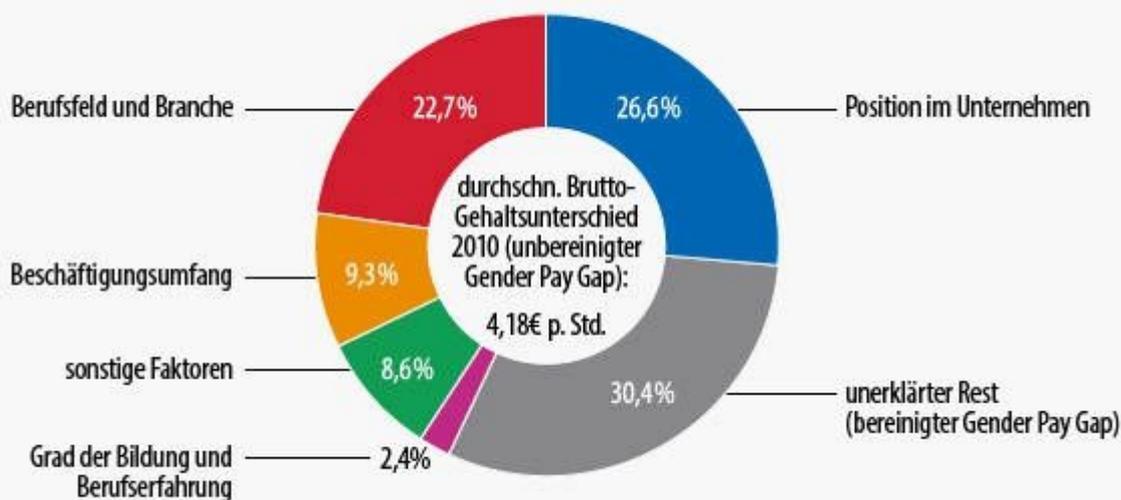
© DPA  Wer zu lange zu Hause die Wäsche macht, sieht allzu oft die Konsequenz auf dem Gehaltszettel.

Frauen haben in den vergangenen fünf Jahren im Durchschnitt rund 20 Prozent weniger verdient als Männer. Zu diesem Ergebnis kommt eine neue Analyse der gewerkschaftsnahen Hans-Böckler-Stiftung. Dafür wertete das Tarifarchiv der Stiftung gut 11.200 Online-Fragebögen von Arbeitnehmern aus, die Angaben zu ihrem Bruttomonatsverdienst machten. Allerdings: Nur rund 4600 Fragebögen von Frauen waren darunter. Trotzdem haben die Aussagen offenbar eine gute Grundlage: Eine fast gleichzeitig veröffentlichte [Analyse des Statistischen Bundesamtes](#) kommt zu ganz ähnlichen Ergebnissen.

Der Blick der Gewerkschafter hinter den großen Durchschnittswert ist besonders interessant: Denn auffallend groß ist der Unterschied in der Bezahlung von Männern und Frauen bei älteren Arbeitnehmern: Frauen zwischen 61 und 65 Jahren verdienen durchschnittlich 28 Prozent weniger als ihre männlichen Altersgenossen. Bei jüngeren Berufstätigen zwischen 25 und 30 Jahren ist die Lücke zwischen den Geschlechtern noch nicht ganz so groß: Hier verdienen die Männer nur gut 13 Prozent mehr als die Frauen. Mit dem Alter wird die Kluft zwischen den Geschlechtern dann zunehmend größer: bei Frauen zwischen 36 und 40 Jahren beträgt der Unterschied zu der Bezahlung der männlichen Altersgenossen 19 Prozent, zwischen 51 und 55 Jahren erreicht er gut 21 Prozent.

Weshalb Frauen weniger Geld bekommen

Anteil der Ursachen für den Verdienstunterschied zwischen Männern und Frauen in Deutschland 2010



Quelle: Statistisches Bundesamt

Frankfurter Allgemeine **statista**

Es gibt viele Gründe für die schlechtere Bezahlung von Frauen. Aber nicht der komplette Lohnunterschied lässt sich erklären.

Die Stiftung interpretiert die Ergebnisse vor allem so: Frauen stiegen oft schon mit einem Verdienstnachteil in den Beruf ein, unter anderem, weil sie sich oft Berufe aussuchten, die schlechter bezahlt würden. Später fielen sie noch weiter zurück, etwa weil sie wegen Elternzeiten länger aus dem Beruf ausstiegen oder nach einer Familiengründung nur noch in Teilzeit in den Beruf zurückkehrten. Auch würden Frauen bei der Bezahlung „gar nicht so selten“ schlicht diskriminiert, lässt sich der Vorsitzende des Tarifarchivs, Reinhard Bispinck zitieren.

Wie groß der Rückstand von Frauen beim Einkommen ist, hängt den Daten zufolge denn auch nicht nur mit dem Alter zusammen, sondern variiert stark, je nach Beruf. So ist etwa bei Technischen Zeichnern der Gehaltsabstand zwischen Männern und Frauen nur klein; Frauen verdienen gerade mal zwei Prozent weniger als Männer. Bei Bankkaufleuten liegt der Einkommensrückstand der weiblichen Arbeitnehmer dagegen schon bei 19 Prozent, bei Zahntechnikern sind es sogar 27 Prozent. Es gibt aber auch einige wenige Berufe, in denen die Frauen mehr verdienen als die Männer. Ein Beispiel dafür sind Informatikerinnen.

Frauen bekommen seltener Weihnachtsgeld

Nicht nur beim monatlichen Gehalt, sondern auch bei den Sonderzahlungen haben die Frauen das Nachsehen: Fast 57 Prozent der Männer haben nach eigenen Angaben eine Sonderzahlung in Form eines Weihnachtsgeldes erhalten, Frauen dagegen nur zu rund 51 Prozent. Männer bekamen zu gut 50 Prozent ein Urlaubsgeld, Frauen dagegen nur zu 38 Prozent. Männer erhielten zu 20 Prozent eine Gewinnbeteiligung, Frauen dagegen zu 10 Prozent.

Sei es nun wegen ihres höheren Engagements in der Familie oder aus anderen Gründen: Arbeitgeber investieren der Studie zufolge auch weniger in ihre weiblichen Beschäftigten als in die Männer. So gaben 48 Prozent der Männer an, ihr Chef habe ihnen eine Weiterbildung finanziert, bei den Frauen waren es nur 43 Prozent. Dagegen sagten mehr Frauen als Männer, dass sie Weiterbildungen aus eigener Tasche bezahlt haben. Männer werden auch deutlich häufiger befördert: 27 Prozent von ihnen gaben an, schon einmal in ihrem Unternehmen aufgestiegen zu sein. Nur 18 Prozent der Frauen behauptete dasselbe von sich.

Kein Wunder, dass sich auch unter Hochqualifizierten noch immer weniger Frauen in Führungspositionen wiederfinden. Frauen mit Hochschulabschluss haben den Daten zufolge mit 21 Prozent seltener eine Führungsposition als Männer (32 Prozent). Sie erhalten auch bei gleicher Hierarchiestufe ein deutlich geringeres Gehalt. Frauen mit Hochschulabschluss erhalten als (Haupt-)Abteilungsleiterinnen im Durchschnitt 3.700 Euro monatlich, Männer in derselben Position.

Auch das Statistische Bundesamt legte am Dienstag Zahlen zur Lohnkluft zwischen Männern und Frauen vor und zeigte, dass die Unterschiede 2013 nicht kleiner geworden sind. Nach diesen Daten ist der Gehaltsunterschied zwischen den Geschlechtern sogar noch größer als nach der Studie der Hans-Böckler-Stiftung. Demnach erhielten Frauen für ihre Arbeit insgesamt 22 Prozent weniger Geld. Der durchschnittliche Bruttolohn pro Stunde lag bei 15,56 Euro, während Männer auf 19,84 Euro kamen.

Die Differenz bleibt damit das vierte Jahr in Folge unverändert. Im Westen ist die Lücke allerdings dreimal so hoch wie im Osten, erklärten die Statistiker: Hier bekommen Frauen 23 Prozent weniger, in den neuen Bundesländern ist die Differenz mit acht Prozent deutlich geringer.

Bruttomonatsverdienste in ausgewählten Berufen in Euro

Beruf	Männer	Frauen	Differenz in %
Architekt/in	3 457	2 981	-14
Bankkauffrau/-mann	3 982	3 277	-19
Bauingenieur/in	3 817	3 282	-14
Bürokauffrau/-mann	2 619	2 279	-13
Dipl. Kaufmann/frau, Dipl. Betriebswirt/in	4 694	4 076	-13
Einkäufer/in	3 660	3 238	-12
Einzelhandelskauffrau/- mann	2 546	2 309	-9
Filialleiter/in	3 034	2 555	-16
Großhandelskaufmann/frau	3 031	2 422	-20
Industriekaufmann/-frau	3 252	2 852	-12
Informatiker/in	4 062	4 191	3
IT Berater/in	4 444	4 293	-3
Jurist/in	4 799	4 577	-5
Koch/Köchin	2 090	1 648	-21
Krankenschwester/-pfleger	2 621	2 393	-9
Maschinenbauingenieur/in	4 594	4 361	-5
Maschinenbautechniker/in	4 004	3 324	-17
Metallarbeiter/in	2 659	2 078	-22
Personalsachbearbeiter/in	3 024	2 674	-12
Physiotherapeut/in	2,259	1 976	-13
Sozialpädagoge/in	3 030	2 830	-7
Technische Zeichner/in	2 628	2 587	-2
Verwaltungsfachangestellte/r	3 309	2 724	-18
Wirtschaftsingenieur/in	4 422	4 086	-8
Zahntechniker/in	3 055	2 242	-27

Plötzlich arbeitslos

Ein vernichtendes Gefühl 100,58

17.03.2014 · Sie standen mitten im Beruf und waren gefragt. Von einem Tag auf den anderen war alles anders. Drei Gespräche darüber, wie die Arbeitslosigkeit Menschen verändert.
Von URSULA KALS



© ANDREAS MÜLLER / F.A.Z.  Jürgen Stock: „In der Wirtschaft wird betont, man brauche Erfahrung, ich glaube nicht, dass das ernst gemeint ist.“

Jürgen Stock hat immer viel gearbeitet. „Zu viel“, wie er kritisch in der Rückschau sagt. Der Mann in klassischem Hahnentrittblazer mit Brille und konzentriertem Blick ist Physiker. Nach seinem Studium in Freiburg fand er eine Stelle bei einem Flugzeughersteller in Süddeutschland. Dort hat er Karriere gemacht, eine Zeitlang in Madrid gearbeitet und später in einem internationalen Team das technische Controlling aufgebaut. 18 Jahre lang war er Projektmanager. Um sechs Uhr verließ er die Wohnung und kehrte gegen 20 Uhr zurück, so sah der typische Arbeitstag aus - „da ist man einfach gebügelt“. Zeit für seine Frau und seinen Sohn blieb kaum, geschweige für sein Hobby Fotografieren. Inzwischen ist Stock geschieden. Irgendwann war das einfach zu viel, und er fühlte sich als ein Getriebener im vielzitierten Hamsterrad. Hinzu kam, so sagt er, dass die Abteilung chronisch unterbesetzt war. Seine Bitten nach mehr Mitarbeitern wurden abgewiesen. „Ich bin ins Burn-out gefallen.“

Er wollte andere Konditionen, doch sein Vorschlag, künftig auf 30 Stunden in der Woche zu reduzieren, wurde abgelehnt. Stattdessen schlug ihm der Arbeitgeber eine Kur vor. Das aber würde nicht reichen, um in einen vernünftigen Rhythmus zu finden, davon war Stock überzeugt. „Ich hatte die Abfindung schon auf dem Konto und beschloss, auszusteigen.“ Im Nachhinein würde er das nicht mehr so machen. „Das war schlecht vorbereitet, ich bin mit dem Abfindungsvertrag falsch beraten worden und hätte auf jeden Fall eine Alternative haben müssen.“ Drei Monate ging er in eine psychotherapeutische Klinik in seiner Essener Heimat. Wieder genesen, wollte er zurück in den Raum München, vor allem wegen seines Sohnes. Die Stellensuche gestaltete sich schwierig. „Die meisten Unternehmen rekrutieren Projektmanagement von innen heraus.“

In der Therapie habe er gelernt, dass er sich „viel über den Job definiert und stabilisiert“ hatte und künftig Grenzen stärker erkennen und setzen sollte. „Die Bedingungen, unter denen ich arbeiten möchte, gucke ich mir genauer an.“ Zu sehr haben ihn „mangelnde Vorausschau und mangelnde Vorgaben“ seiner Vorgesetzten belastet. Der 54-Jährige ist skeptisch, was die Nachfrage nach älteren Arbeitnehmern anlangt: „In der Wirtschaft wird betont, man brauche Erfahrung, ich glaube nicht, dass das ernst gemeint ist.“ Damit meint er weniger die Frage des höheren Gehalts, sondern die Angepasstheit. „Menschen mit Erfahrung können sie schwerer führen, die müssen sie überzeugen.“ Er sei jemand, der kritisch nachfragt, wenn ihm Ungereimtheiten auffallen. „Ich lese die Papiere auch, die auf meinem Schreibtisch landen.“ Jürgen Stock engagiert sich bei den Piraten. „Ich spiele mit dem Gedanken, Politik nicht nur ehrenamtlich zu machen.“ Es klingt nüchtern, wenn er seine Freundin zitiert. „Sie sagt: ‚Du hast dich nie unterkriegen lassen.‘“



© ANDREAS MÜLLER / F.A.Z.

Melitta Sauer: „Man gehört plötzlich zu einer Randgruppe.“

Dass sie nach Studium und Zusatzausbildung einmal auf Hartz IV angewiesen sein würde, hätte sich auch Melitta Sauer nie vorstellen können. „Man gehört plötzlich zu einer Randgruppe, viele empfinden Scham“, sagt die Psychotherapeutin. Nach dem Studium in Konstanz ist sie durch ihren Freund nach Bayern gekommen. Zunächst arbeitete sie in einem Münchener Institut, haderte aber mit zu vielen unbezahlten Überstunden. Das änderte sich, als sie eine Anstellung in einer psychosomatischen Klinik am Starnberger See fand. Sieben Jahre lang erfüllte die sinnvolle Tätigkeit sie mit Freude. „Wir hatten einen sehr guten Patientenschlüssel und keine Massenabfertigung.“ Die Arbeitsbedingungen waren gut, die wirtschaftliche Situation war es nach einer Gesundheitsreform nicht mehr. Die kleine Klinik ging in Konkurs. „Ich wurde quasi unverschuldet arbeitslos.“

Das war bitter, die Krise hatte sich zwei Jahre lang abgezeichnet, die Angestellten hofften, bangten, „wir engagierten uns nach Kräften“. Geholfen hat das Melitta Sauer nicht. Übrig blieben drei Psychologen, sie als Jüngste und Kinderlose wurde als Erste entlassen - sie hatte zu wenig Sozialpunkte. Die Zeit hat die damals 41 Jahre alte Singlefrau in un guter Erinnerung. „Das war ein Oberstress und fast erleichternd, als endlich Klarheit herrschte.“ Unter dem Druck gab sie die Promotion auf, die sie in Psychoonkologie begonnen hatte. Plötzlich hatte sie finanzielle Probleme, verlor nicht nur an Selbstvertrauen, sondern auch an Status und bekam eine erste Ahnung davon, „dass der Kampf um die eigene Würde“ sie fortan begleiten würde. „Durch die Insolvenz des Arbeitgebers haben wir unsere Gehälter nicht mehr bekommen, das war schlimm.“ Sie fragte in ihrer Bank nach einem Kredit und musste sich dort anhören: Warum haben Sie keinen reichen Patienten geheiratet? Das Institut hat sie gewechselt, noch heute schüttelt sie den Kopf über den dummdreisten Kommentar.

In einer Klinik im Schwarzwald fand sie eine neue Stelle und arbeitete mit Traumapatienten. Der Besitzer verstand sich nicht mit dem Chefarzt, der Mediziner ging, der neue Chef brachte seine Psychologen mit. Abermals aus der Traum. Melitta Sauer glitt in eine Depression. „Das vernichtende Gefühl des Ausgeliefertseins an den Arbeitgeber, die Wirtschaft, das Schicksal wurde zentral. Obwohl ich mit Depressiven gearbeitet habe, hätte ich mir das nie so schlimm vorgestellt.“

Sie suchte medizinischen Rat und fand schließlich einen Weg aus der Krankheit. Geholfen habe ihr auch der Kontakt zum Pastoralreferenten Mike Galen. Der Neuseeländer ist Arbeitslosenseelsorger in München. Durch ihn entstand eine Selbsthilfegruppe arbeitsloser Akademiker. Melitta Sauer wurde Gründungsmitglied, bot psychologische Workshops an. Heute gibt es den Verein Nea, Netzwerk für Hochqualifizierte in prekärer Erwerbslage, der auf Hilfe zur Selbsthilfe setzt, um wieder an eine Festanstellung zu gelangen. „Dort habe ich die Chance bekommen, mich selbst handelnd auszuprobieren“, formuliert die Psychologin. Das fatale Ich-kann-nichts-mehr-Gefühl treibe sie nicht mehr um. „Ich konnte meine Kompetenzen wieder aufbauen, wieder in Bewerbungsgespräche gehen.“ Was sie dort erlebt hat, hört sich teils unterirdisch an. So wurde sie gefragt: Können Sie denn wirklich wieder arbeiten, wo Sie so lange arbeitslos waren? „Das war vielleicht fürsorglich gemeint, ist aber ambivalent“, sagt die 54-Jährige, die sich täglich ehrenamtlich für Nea engagiert. Sie ist auf Stellensuche. Dass das Jobcenter sie „bis in die Kontoauszüge hinein kontrolliert“, belastet sie. „Auf Dauer von Hartz IV zu leben, das kann ich schon wegen der Rente nicht machen“, sagt die freundliche, reflektiert wirkende Frau, die vielen anderen Patienten aus Krisen geholfen hat.



© ANDREAS MÜLLER / F.A.Z.

Erich Utz: „Der Erich ist gut, aber wir können ihn nicht weiterbeschäftigen, wir haben keinen Etat.“

Erfahrung ist etwas, woran es in der Berufsbiographie ihres Nea-Vereinskollegen Erich Utz ebenso wenig mangelt. Der Jurist hat zwar zwei Prädikatsexamen, aber keine Karriere gemacht. Seine Fächer Kriminologie und Rechtsgeschichte, die er in Hannover und Düsseldorf belegte, sind in Bayern für den Staatsdienst nicht gefragt. „Das wusste ich damals nicht“, sagt Utz, den es heimatverbunden wieder nach München zurückzog. „Ich bin nun mal bodenständig und habe hier soziale Bindungen, die meine Lebensqualität ausmachen.“ Er bewarb sich bei Kanzleien. Die zehn Bewerbungen waren ernüchternd: „Das erste Jahr sollte ich ehrenamtlich arbeiten, dann für ein geringes Gehalt, das wollte ich nicht.“ Er eröffnete eine Kanzlei, übernahm Fälle im Familien- und Wirtschaftsstrafrecht. „Ich hatte oft den Eindruck, ich habe die verkehrte Partei rausgeboxt. Dann waren die Klienten in Südamerika, ohne mich zu bezahlen.“ Nach fünf Jahren und 50.000 Mark Außenständen gab er auf. Über Wasser hielt er sich damals mit Taxifahren und seinem ersten Beruf. Denn nach dem Abitur hatte er eine Ausbildung zum Tanzlehrer gemacht, auch heute gibt er Kurse mit dem Schwerpunkt bayrischer Volkstanz.

Danach folgten Jahresverträge, einer nach dem anderen. Berufsbegleitend hatte er eine Ausbildung zum Immobilienfachwirt gemacht, bei einer Hausverwaltung „das Los eines Zeitarbeiters kennengelernt“, stemmte ein Betriebsratsprojekt für die evangelisch-lutherische Kirche, war Organisationssekretär für die Gewerkschaft Erziehung und Wissenschaft. All seine Stellen zu referieren ist ein Kapitel für sich. Am Ende des befristeten Beschäftigungsverhältnisses fiel meist der Satz: „Der Erich ist gut, aber wir können ihn nicht weiterbeschäftigen, wir haben keinen Etat.“ Der barocke Bayer berichtet das relativ gelassen. Wohl auch, weil seine Frau verdient und er als Freiberufler Kurse in Arbeits- und Sozialrecht und Verbraucherfragen gibt, für den Stadtrat kandidiert und sich in Vereinen engagiert. Aber das ewige Bewerben zehrt, „man wird es leid, die Chancen werden weniger“. Das Wort vom Fachkräftemangel fuchst ihn gewaltig: „Das heißt oft, dass man nicht 100, aber 30 Mitbewerber hat.“

Entlassungen sind zunächst einmal ein Schock. Wer in einer solcher Situation zu einer Unterschrift gedrängt wird - zum Beispiel unter einem „Auflösungsvertrag“ -, macht schnell Fehler. Deshalb sollte man sich in diesem Fall immer ein paar Tage Bedenkzeit erbitten. Diese Zeit kann man auch dazu nutzen, um von einem Anwalt oder der Rechtsberatung einer Gewerkschaft abschätzen zu lassen, ob man im Wege einer Kündigungsschutzklage dagegen vorgehen kann. Die Klage muss innerhalb von drei Wochen beim Arbeitsgericht eingereicht werden. Verliert man in der ersten Instanz, halten sich die Kosten noch im Rahmen: Vor den Arbeitsgerichten zahlt jede Partei ihre eigenen Rechtsvertreter selbst. Die Gerichtskosten orientieren sich am Streitwert des Verfahrens und müssen allerdings von der Seite übernommen werden, die das Verfahren verliert.

(cbu.)

[Zur Homepage FAZ.NET](#)

Quelle: F.A.Z.

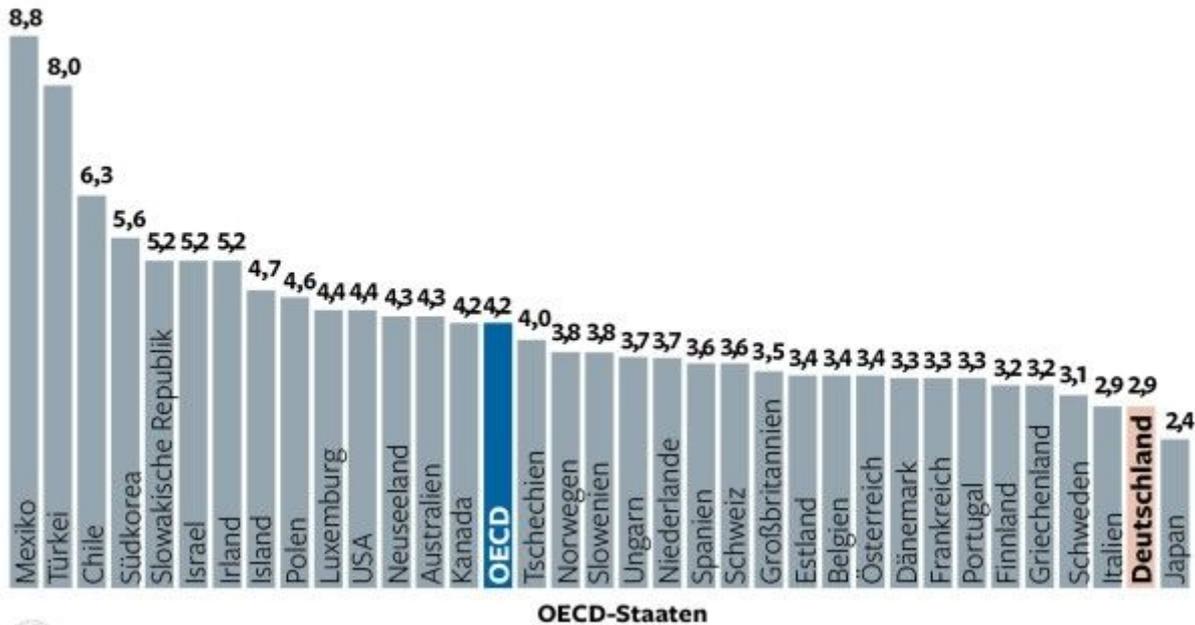
Rentner belasten Deutschland mehr als die Krise 100,61

Die Zeiten des Lobes für Deutschland sind vorbei. Die OECD glaubt, dass die Alterung schwerwiegendere Folgen als die Finanzkrise haben wird – und die Bundesregierung ihr vollkommen falsch begegnet.

Von [Dorothea Siems](#)

VERHÄLTNIS RENTNER ZU ERWERBSTÄTIGEN

Anzahl der Beschäftigten zwischen 20 und 64 Jahren pro Rentner/in (65+)



OECD-Staaten

QUELLE: OECD

Foto: Infografik Die Welt

Derzeit stehen in Deutschland jedem Ruheständler drei Erwerbsfähige im Alter zwischen 20 und 64 Jahren gegenüber – doch die Quote wird sich noch verschlechtern

Im Gegensatz zu den meisten anderen Industrieländern ist Deutschland nicht nur unbeschadet, sondern sogar gestärkt aus der Finanzkrise hervorgegangen.

Zu diesem Schluss kommt die Organisation für wirtschaftliche Entwicklung und Zusammenarbeit (OECD) in ihrer aktuellen Studie "Gesellschaft auf einen Blick". Die OECD widerlegt damit klar die hierzulande häufig gehörte Behauptung, dass die soziale Kluft infolge der Krise tiefer geworden sei.

Nach wie vor ist die Einkommensungleichheit deutlich geringer als im Durchschnitt der großen Industrie- und Schwellenländer. So sind in Deutschland die obersten zehn Prozent der Einkommen 6,7 mal höher als die niedrigsten zehn Prozent. Der OECD-Mittelwert liegt hier bei 9,5. Und während die Spreizung in den meisten Ländern seit Beginn der Finanzkrise zugenommen hat, gilt dies für die Bundesrepublik nicht.

Insgesamt legten hierzulande die verfügbaren Haushaltseinkommen sogar während der Krise stärker zu als die Inflation, waren somit 2010 real höher als noch 2007. Schließlich hat sich auch der hiesige Arbeitsmarkt als außerordentlich robust erwiesen. Die Erwerbslosenquote ist denn auch nur halb so hoch wie im OECD-Durchschnitt.

JUGENDARBEITSLOSENQUOTE* IN DER EUROPÄISCHEN UNION

Dezember 2013, Angaben in Prozent



Hohe Ausgaben für Alterssicherung

Insgesamt lassen sich die Deutschen ihren Sozialstaat vergleichsweise viel kosten. Vor allem die Rentenausgaben liegen im Verhältnis zur Wirtschaftskraft deutlich über dem Niveau der meisten anderen Staaten. Ein Viertel aller Sozialausgaben fließt hierzulande in die Alterssicherung.

In Zukunft droht hier dem Land allerdings Ungemach, wie die Studie belegt. Stehen derzeit jedem Ruheständler noch drei Erwerbsfähige im Alter zwischen 20 und 64 Jahren gegenüber, so verschlechtert sich diese Quote in den nächsten Jahrzehnten rasant. Weltweit altert nur Japan noch schneller. Im Jahre 2050 wird die Gruppe der Aktiven in Deutschland und Japan nur noch wenig größer sein als die der Senioren.

Die Alterung wird Deutschland somit weitaus nachhaltiger treffen, als es die Finanzkrise tat. Dass die Bundesregierung angesichts dieser Perspektive ein Rentenpaket auf den Weg bringt, dass die Ausgaben in den kommenden 40 Jahren noch deutlich erhöht, ist bemerkenswert.

Auch die geplante Rente mit 63 belastet den hiesigen Sozialstaat, da auf diese Weise aus etlichen Beitragszahlern vorzeitig Leistungsempfänger werden. Dagegen ist in vielen anderen OECD-Staaten mittlerweile nicht nur die Rente mit 67 beschlossen worden. Skandinavische Länder koppelten das Renteneintrittsalter sogar an die steigende Lebenserwartung.

Die Zeiten, in den die OECD den rentenpolitischen Reformeifer der Deutschen lobte, sind denn auch vorbei.

Soziale Folgen besonders in Europas Schuldenstaaten

Viele OECD-Länder sind dennoch weitaus stärker von der Weltfinanzkrise betroffen. Denn in den meisten Staaten lasten die Folgen besonders schwer auf den Schwächsten der Gesellschaft: den Geringverdienern, Familien mit Kindern und jungen Erwachsenen. Und während die Weltwirtschaft wieder Tritt gefasst hat,

drohen die sozialen Folgen vor allem in Europas Schuldenstaaten aufgrund des anhaltenden Sparzwangs in den nächsten Jahren sogar noch größer zu werden.

Danach leben heute doppelt so viele Griechen, Iren und Spanier in Haushalten ohne Arbeitseinkommen. In diesen Krisenländern, ebenso wie in Italien, mussten Geringverdiener zudem die größten Einkommenseinbußen hinnehmen.

Die Organisation warnt vor der Illusion, dass die sich abzeichnende konjunkturelle Erholung in Südeuropa die gesellschaftlichen Probleme entschärfen werde. "Der Wirtschaftsaufschwung reicht nicht, um die soziale Spaltung zu überwinden", mahnt OECD-Generalsekretär Angel Gurría. Zwar müssten die Krisenstaaten den eingeschlagenen Weg der Reformen und Haushaltskonsolidierung weitergehen.

Langfristig hohe Sozialkosten

Doch gleichzeitig sollten sie gezielte sozialpolitische Maßnahmen ergreifen, um den gesellschaftlichen Zusammenhalt zu stärken, so der OECD-Chef. Aufgrund des Sparzwangs sollten die sozialen Ausgaben stärker als bisher auf die besonders Schutzbedürftigen konzentriert werden.

Denn die dramatischsten negativen Folgen drohten vor allem die hohe Jugendarbeitslosigkeit sowie Einsparungen im Gesundheitswesen, bei Familienleistungen oder bei Bildungseinrichtungen nach sich zu ziehen, mahnen die Forscher. Einsparungen an den falschen Stellen hätten langfristig hohe soziale Kosten zur Folge, warnt die Studie.

Doch die Gesellschaftsstudie der Organisation zeigt auch, dass wirtschaftlicher Erfolg nicht alles ist. So gibt es derzeit kaum ein OECD-Mitglied, das die Schuldenkrise mehr belastet als Griechenland. Und nirgendwo in der Euro-Zone sind die sozialen Probleme größer.

Trotzdem gibt es dem Land die niedrigste Selbstmordrate aller OECD-Staaten. In Japan, Ungarn und Korea liegt die Quote bis zu zehnmal höher. Die Deutschen sind hier im Mittelfeld.

<http://www.nytimes.com/2014/03/19/business/international/german-court-validates-participation-in-euro-zone-bailout-fund.html?ref=europe&r=0>

German Court Validates Participation in Euro Zone Bailout Fund 100,64

By JACK EWING MARCH 18, 2014



Andreas Vosskuhle, president of Germany's Federal Constitutional Court, announces the ruling on Tuesday.

CreditUli Deck/European Pressphoto Agency

FRANKFURT — Germany's highest court ruled on Tuesday that the country's government may participate in a fund set up to help financially stricken countries in the euro zone.

The decision is a defeat for skeptics of the euro and removes lingering doubts about whether Germany will contribute resources to a rescue fund that has been crucial to the survival of the euro zone.

The decision by the court, the Federal Constitutional Court in Karlsruhe, to dismiss challenges to the country's participation in the fund was expected after the court issued a preliminary ruling in 2012. That ruling allowed Germany to contribute to the fund, called the European Stability Mechanism, provided that the German Parliament was consulted on any commitment above 190 billion euros, or \$264 billion.

The decision on Tuesday removes any uncertainty about whether Berlin will continue to contribute to the fund, which has a lending capacity of €500 billion and would not be credible without the support of Germany, the euro zone's largest and richest member.

In a unanimous decision, the eight judges who considered the case said that it was up to Parliament, which approved Germany's participation in the fund by a large majority, to decide about the risks and benefits of such commitments.

"No one can say with certainty what measures will be best for the Federal Republic of Germany and our united Europe during the current crisis," Andreas Vosskuhle, president of the court, said in an opening statement. Responsibility in such situations belongs to those "who are elected directly by the people," he said.

The court also endorsed Germany's participation in other European agreements, including the so-called fiscal pact, which is intended to impose more budget discipline on the 18 countries in the euro zone.

The European Stability Mechanism is part of a series of agreements and new institutions that European leaders created, often after tortuous negotiations, to shield the euro zone from crises like the one that nearly destroyed it in 2012. The staggering debts of some members at the time put them on the verge of needing bailouts that — after rescuing Ireland, Portugal and Greece — the currency union might have been unable to afford.

But a top official of the European Central Bank reminded leaders on Tuesday that more work needed to be done. In an appearance before the European Parliament, Danièle Nouy, who oversees the E.C.B.'s new duties as bank regulator for the euro zone, argued in favor of a speedy process for determining when a bank needed to be closed down.

German leaders, fearful that voters will be asked to rescue banks in other countries, have resisted efforts to set up a so-called resolution fund to close sick banks, which proponents say is needed to avoid a financial crisis. The Germans have also insisted on a lengthy approval process before a bank can be forced to shut down. That resolution fund, while similar in concept, would be a separate war chest from the one at issue in the German constitutional court case.

The European Central Bank needs to be able to shut down a bank in an orderly way, in the course of a weekend, Ms. Nouy said. Proponents of her argument say that such speed is required to avoid chaos in the financial markets.

“When a house is on fire, the fire brigade should not have to wait until the City Council has agreed on whether and how to intervene,” Ms. Nouy told a parliamentary committee. “It should be able to go out immediately when the fire has broken out.”

The European Stability Mechanism has provided emergency funding to countries including Greece, Spain, Ireland and Cyprus and can also be used to help recapitalize banks. Besides the lending capacity of €500 billion, the euro zone countries have pledged to make additional money available, raising the overall size of the war chest to €700 billion. Germany’s commitment of €190 billion accounts for 27 percent of that larger figure, making it the biggest contributor in the euro zone.

Without the money provided by the fund, it is questionable whether the euro zone would have survived the debt crisis that began in 2010.

A diverse group of Germans had challenged the legality of the country’s participation in the fund, including leftists in Parliament, dissident members of Chancellor Angela Merkel’s centrist Christian Democrats, and some 37,000 private citizens.

They argued that the government had ceded too much of its budgetary authority to the European Stability Mechanism, violating a constitutional requirement that Parliament retain control over taxpayer money.

Hans-Werner Sinn, a German economist who testified before the high court during oral arguments, said that the decision “sets the standard for unconstitutionality too high.” Under the decision, Parliament will not be able to reclaim its control over European Stability Mechanism expenditures until it is too late, Mr. Sinn said in a statement.

The same euroskeptic groups also challenged a program set up by the European Central Bank — one that has yet to be deployed — to buy bonds of countries in crisis to help keep their borrowing costs under control. The constitutional court separated that issue and, in a ruling last month, referred the case to the European Court of Justice.

The German court in that case expressed its opinion that the European Central Bank bond-buying program violated a ban on central bank financing of governments. The European Court of Justice has not yet issued a ruling.

Hartz IV für Ausländer würde Jobcenter überfordern 100,66

18.03.2014 · Nach deutschem Recht haben Ausländer auf Arbeitssuche kein Anspruch auf Hartz IV. Eine arbeitslose Rumänin klagt dagegen vor dem Europäischen Gerichtshof. Heute wurde erstmals mündlich verhandelt.
Von CORINNA BUDRAS, LUXEMBURG © EILMES, WOLFGANG

Selten hat ein Verfahren vor dem Europäischen Gerichtshof (EuGH) gleich zu Anfang für so viel Wirbel gesorgt wie der Fall „Dano“. Die Klage einer arbeitslosen Rumänin, die in Deutschland vor Gericht Hartz IV einfordert, ist zum Symbol für die kontroverse Debatte um die Gefahren einer Armutseinwanderung aus Osteuropa geworden. Schon die Stellungnahme der Europäischen Kommission in der Sache sorgte Ende vergangenen Jahres für Aufruhr, als sie darin Zweifel an der rechtlichen Lage in Deutschland äußerte. Nach den Vorgaben des Sozialgesetzbuches II ist der Anspruch auf Hartz IV (Arbeitslosengeld II), für Ausländer auf Arbeitssuche pauschal ausgeschlossen. Dies sei mit Europarecht nicht vereinbar, argumentierte die Kommission. Insbesondere die CSU zeigte sich empört über so viel Einmischung.

Am Dienstag beschäftigte sich der EuGH erstmals öffentlich mit der Frage, ob EU-Ausländer wie Bulgaren und Rumänen in Deutschland Hartz IV verlangen können. Dabei geht es nicht nur um viel Geld, sondern auch um viel zusätzliche Arbeit für die Jobcenter – und die könnten damit schlicht überfordert sein, argumentierte der Rechtsvertreter Deutschlands, Johannes Möller, in der mündlichen Verhandlung in Luxemburg.

Bringt der EuGH die deutsche Regelung zu Fall, müssen die Mitarbeiter in jedem einzelnen Fall prüfen, ob die Antragssteller eine „Verbindung zum deutschen Arbeitsmarkt“ aufweisen. Dies verletzte das Gebot der Rechtssicherheit und das Gebot der Gleichmäßigkeit und Transparenz des Verwaltungshandelns, sagte Möller. Dem widersprach der Rechtsvertreter der EU-Kommission, die in diesem emotional aufgeladenen Fall eher unfreiwillig die Rolle des Gegenspielers übernimmt. Formal gesehen gibt sie in dem Verfahren nur eine Stellungnahme ab.

Die Klägerin ist durch mehrere Eigentumsdelikte aufgefallen

Der Fall „Dano“ erfüllt praktisch alle Klischees, mit dem Kritiker die Gefahren eines „Sozialtourismus“ beschwören: Die Rumänin Dano, heute 24 Jahre alt, wohnt bei ihrer Schwester in Leipzig. In Rumänien hat sie insgesamt drei Jahre lang die Schule besucht, sie hat keinen Schulabschluss und keinen Beruf erlernt. Weder in Deutschland noch in Rumänien hat sie jemals gearbeitet, sie spricht nur gebrochen Deutsch. Auch durch kleinere Vermögens- und Eigentumsdelikte ist sie schon aufgefallen. Dafür wurde sie zu zwei Jahren Haft auf Bewährung verurteilt. Die Rechtsanwältin der Klägerin betonte dagegen vor Gericht die Verantwortung der Behörden: Ihre Mandantin habe dem Arbeitsmarkt zur Verfügung gestanden, die Jobcenter hätten ihr jedoch jegliche Unterstützung bei der Stellensuche verweigert.

Ganz mittellos ist die Frau in Deutschland allerdings nicht. Ihre Schwester sorgte für sie, außerdem überweist ihr die Familienkasse jeden Monat Kindergeld in Höhe von 184 Euro. Das Jugendamt Leipzig legte noch einmal einen Unterhaltsvorschuss von 133 Euro dazu. Diese Zahlungen sind nach deutscher Rechtslage unstrittig, zur Diskussion vor Gericht stehen ganz andere Summen: Der monatliche Hartz-IV-Regelsatz beträgt 391 Euro pro Monat, hinzu kommt ein Alleinerziehendenzuschlag von rund 36 Prozent sowie „angemessene Kosten für Unterkunft und Heizung“, monatlich etwa 315 Euro. In Rumänien verdienen Arbeitnehmer 476 Euro brutto.

In Sachen Sozialtourismus hat der EuGH schon Leitlinien eingezogen: Ausgerechnet im Fall eines deutschen Rentners in Österreich hat er den Mitgliedstaaten 2010 strenge Vorgaben gemacht. Die Richter stellten klar, dass ein automatischer Ausschluss der „wirtschaftlich nicht aktiven“ EU-Ausländer nicht mit europäischen Vorgaben zu vereinbaren ist. Jeder Fall muss einzeln entschieden werden.

École : l'offensive des mères voilées 100,67

Publié le 18/03/2014 à 18:58



Partout en France, des collectifs demandent l'abrogation de la circulaire Chatel de 2012 sur les sorties scolaires.

Les mères voilées repartent à l'offensive. Estimant que la circulaire Chatel de 2012 interdisant les sorties scolaires aux accompagnatrices voilées les «exclut de la vie scolaire de (leurs) enfants», que la [charte de la laïcité](#) de la rentrée 2013 n'a fait «qu'ajouter à la confusion» et que l'avis du [Conseil d'État](#), rendu en décembre dernier, n'a rien réglé, ces mamans musulmanes, soutenues par le Collectif contre l'islamophobie en France ([CCIF](#)), se mobilisent contre une réglementation générale qu'elles considèrent comme «discriminatoire». Regroupées en collectifs, elles «marquent des points», disent-elles, et font peu à peu «plier» les chefs d'établissement.

Au Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis), les mamans du collectif «Sorties scolaires: avec nous!» viennent d'envoyer une lettre au ministre de l'Éducation lui demandant un rendez-vous. «Depuis octobre 2012, la quasi-totalité des écoles du Blanc-Mesnil n'autorise plus les mamans portant un foulard à accompagner les sorties scolaires, écrivent-elles à [Vincent Peillon](#). Pourtant, la circulaire interministérielle "Renforcer la coopération entre les parents et l'école dans les territoires" d'octobre 2013 identifie la coopération parents-[Éducation nationale](#) comme un axe important favorisant la [réussite scolaire](#) des enfants. Aujourd'hui, cette coopération est fragilisée par l'application de la circulaire de 2012.»

Contacté par *Le Figaro*, le ministère de l'Éducation n'a pas indiqué quelle suite il comptait donner à cette demande. «S'agissant des parents d'élèves qui participent à des activités scolaires, ils doivent faire preuve de neutralité dans l'expression de leurs convictions, notamment religieuses, rappelle-t-il simplement. C'est ce qu'indique la circulaire du 27 mars 2012 dont l'application est mise en œuvre sur le terrain avec intelligence, en privilégiant toujours d'abord la voie du dialogue. Cette circulaire reste donc valable.»

Les mamans voilées du Blanc-Mesnil, elles, sont très remontées: «Nous aspirons, comme tous les autres parents, à retrouver une place légitime dans le parcours scolaire de nos enfants!, s'exclame Mouna Lamzaouek. Pendant des années, ça s'est bien passé et, du jour au lendemain, on décrète qu'on représente un danger?» Malgré plusieurs rencontres avec des responsables locaux et départementaux de l'Éducation nationale, «la situation reste invivable», déplore le collectif.

«Clarification»

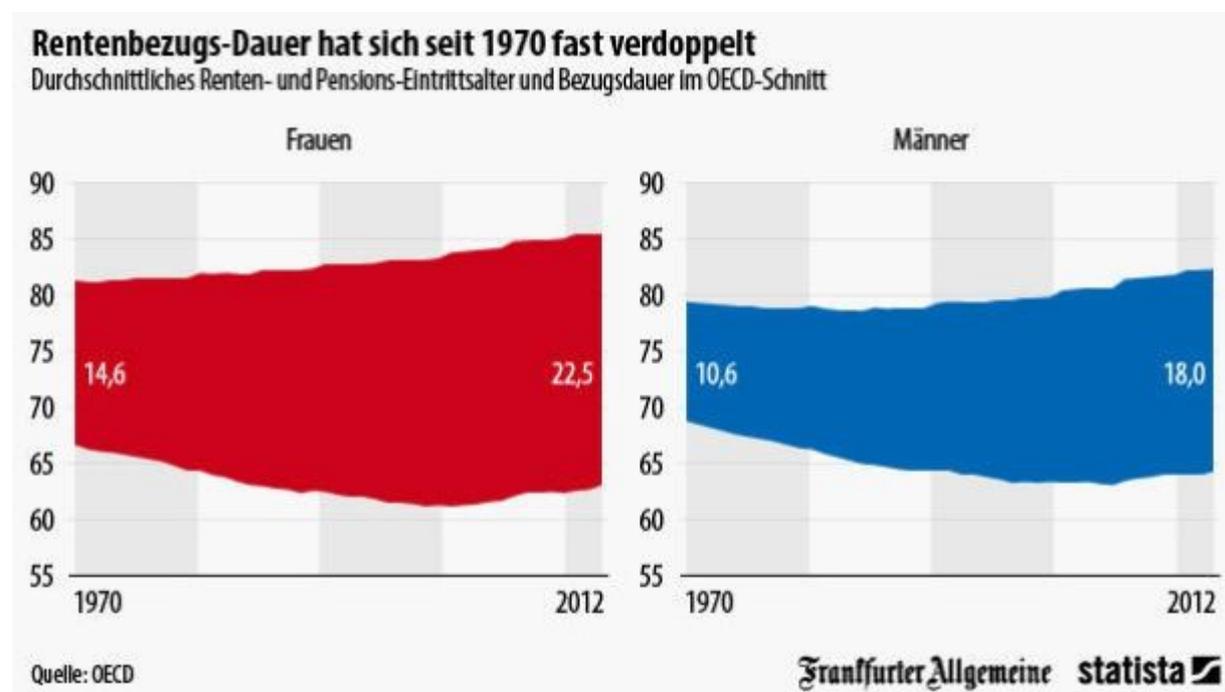
«Quatre ou cinq écoles» sur la trentaine que compte la commune ont bien fini par céder aux revendications des [mères voilées](#), «mais ce sont juste celles où sont scolarisés nos enfants, précisent les mamans du collectif. Du coup, pour faire pression sur d'autres établissements, une quinzaine d'autres mamans nous ont rejointes».

Au CCIF, on affirme avoir reçu, «depuis la rentrée 2013, des centaines de demandes de mamans voilées exclues de sorties scolaires». «Des dizaines de cas se sont réglés après un travail de médiation, ajoute-t-on. Et, pour d'autres, on met en place une stratégie juridique.» Les mamans de «Sorties scolaires: avec nous!» ont, elles aussi, été contactées par d'autres mères de famille. «On leur explique qu'il faut se regrouper et réclamer un écrit des inspecteurs d'académie, raconte Ferouz Benamar, l'une des signataires de la lettre à Vincent Peillon. À Lyon et à Bordeaux, elles ont réussi.» Dans la banlieue de Lyon, Ayche acquiesce: «Après une réunion avec l'inspecteur, il a accepté de faire passer un mot à toutes les écoles», précise cette mère voilée. Même succès dans le Nord, à Noyelles-sous-Lens. Sauf que les «ateliers lecture», qui ont lieu à l'intérieur des établissements, sont toujours interdits aux porteuses de foulard. «On a juste droit aux sorties et on ne peut pas rentrer dans les classes!, s'énerve Naima Maalou. Moi, j'en resterai pas là!»

À Nice, une mère voilée vient de saisir la justice administrative, bien décidée à «se battre pour obtenir une clarification» de la loi. «Ma cliente souhaite obtenir une jurisprudence sur le statut de parent accompagnateur, indique Me Sefen Guez Guez. Pourquoi tant de résistance? Ces mamans n'ont aucune fonction éducative ou d'encadrement!» Selon l'avocat, il s'agit de la première action en justice d'une mère privée de sorties. «En fait, ça se débloque là où on bouge, mais si personne ne dit rien, la circulaire Chatel ne sera jamais abrogée!, s'insurge Ferouz Benamar. Pour l'instant, on ne demande que l'abrogation de cette circulaire et pas de la loi de 2004 sur l'interdiction du voile à l'école. Après? On verra.»

Immer länger in der Rente 100,69

19.03.2014 · Rente mit 63? Egal: Auch bevor die Große Koalition ihr Vorhaben durchsetzt, verbringen die Menschen immer mehr Jahre im Ruhestand.



Jung in Rente gehen - das mag fast jeder. Weil die Rente mit 67 vielen Arbeitnehmern nicht gefällt, will die große Koalition manchen Arbeitnehmern schon mit 63 Jahren den Ruhestand ermöglichen. Details haben die Spitzen der Parteien vielleicht [auf ihrem Treffen am Dienstagabend](#) besprochen - genaueres ist noch nicht hinausgedrungen.

Doch die Grafik von [Statista](#) zeigt: Dank steigender Lebenserwartung verbringen die Menschen ohnehin immer mehr Zeit in der Rente. Über alle Industrieländer in der OECD gerechnet, erleben Männer heute durchschnittlich 18 Jahre im Ruhestand. 1970 waren es noch nicht mal 11 Jahre. Für die Frauen ist der Trend sogar noch stärker: Sie haben seit 1970 acht Rentenjahre gewonnen und verbringen durchschnittlich mehr als 22 Jahre im Ruhestand.

Italie: **Renzi qualifie le pacte de stabilité de «pacte de stupidité»** 100,70

AFP 13 MARS 2014 À 23:50



Le chef du gouvernement italien Matteo Renzi a qualifié jeudi le pacte de stabilité des pays membres de la zone euro de «pacte de stupidité», réaffirmant son engagement à relancer la consommation dans son pays.

«On ne peut pas dépenser d'argent en raison du pacte de stabilité, qui est un pacte de stupidité», a-t-il affirmé lors de l'émission «Porta a Porta» sur la chaîne publique Rai Uno.

Le pacte de stabilité conclu entre les pays membres de la zone euro vise à empêcher les dérapages budgétaires, avec des déficits publics qui ne doivent pas excéder 3% du PIB.

«Je suis le Premier ministre d'un pays qui respecte les engagements pris avec l'Europe mais il y a un engagement encore plus grand: la vocation de l'Europe, qui ne doit pas être un ensemble de techniciens sans âme», a ajouté M. Renzi qui doit rencontrer prochainement le président français François Hollande et la chancelière allemande Angela Merkel.

Le président du conseil italien avait annoncé mercredi une série de mesures pour relancer la croissance dans son pays, notamment une baisse de l'impôt sur le revenu pour 10 millions de personnes, qui représentera un coût de 10 milliards d'euros pour l'Etat.

Jeudi, il a assuré que pour tenir sa promesse «6,6 milliards d'euros suffisent». Il a exclu à la fois l'instauration d'un impôt sur la fortune et des ponctions sur les retraites inférieures à 3.000 euros. Il a également écarté la piste de la baisse des salaires des parlementaires, bien qu'ils figurent parmi les mieux payés d'Europe.

Parmi les économies que le jeune chef du gouvernement entend réaliser pour couvrir les dépenses, figurent la réduction du nombre de parlementaires, l'abolition des provinces, l'abolition de certains émoluments et des remboursements de frais pour les conseillers régionaux. «Nous prendrons 500 millions d'euros sur les salaires des dirigeants d'entreprises publiques», qui «gagnent beaucoup plus que la moyenne des dirigeants anglais ou allemands», a-t-il ajouté jugeant également que ces dirigeants devaient cesser de l'être «à durée indéterminée».

«Depuis des années, les citoyens ont vu leurs factures et les tarifs augmenter alors que les salaires étaient bloqués. Pour la première fois, le gouvernement, au lieu d'augmenter les indemnités des élus régionaux les rend aux personnes, à la vie réelle», a-t-il résumé.

Renzi et Hollande pour une «autre Europe» 100,71

Publié le 16/03/2014 à 18:53



Le nouveau chef du gouvernement italien a entamé samedi à Paris une tournée européenne. Avec le **président français**, il entend **réorienter la politique communautaire sur la lutte contre le chômage, notamment des jeunes.**

Rome et Paris affichent leur convergence face à l'orthodoxie de Bruxelles et Berlin. Le nouveau chef du gouvernement italien, **Matteo Renzi**, a choisi, pour entamer sa première tournée européenne, la France, où il s'est entretenu samedi avec **François Hollande**. Avant de rencontrer, ce lundi, la chancelière allemande, **Angela Merkel**, et, en fin de semaine, le premier ministre britannique, **David Cameron**.

Du même bord politique, tendance sociale-démocrate, **Renzi et Hollande ont milité pour une Europe de la croissance et de l'emploi lors d'une conférence de presse commune.** «Les relations entre l'Italie et la France sont vraiment excellentes et nous allons travailler ensemble, de façon très efficace, pour l'intérêt de nos pays mais aussi de l'Europe **parce que nous devons changer l'Europe ensemble**», a déclaré le jeune dirigeant italien de 39 ans dans la langue de Molière. **Faisant écho à ces propos, le président français a prôné une «autre Europe», axée sur la lutte contre le chômage, surtout celui des jeunes qui dépasse 40 % dans la péninsule italienne. La France et l'Italie partagent «une même volonté» mais aussi «une même responsabilité», a insisté le chef de l'État.**

François Hollande a également souligné «les points communs» entre son pacte de responsabilité et les réformes économiques que vient d'annoncer Matteo Renzi, notamment sur le front de la compétitivité, de l'emploi et du dialogue social.

«Pacte de stupidité»

Ce plan de redressement italien - qui prévoit 10 milliards d'allègements fiscaux pour les ménages les moins aisés et les entreprises, et le remboursement de 68 milliards d'arriérés aux sociétés - **suscite des inquiétudes à Bruxelles sur les possibles dérapages budgétaires. Car l'Italie vient d'être reléguée par la Commission européenne dans la catégorie des pays présentant des «déséquilibres économiques excessifs», aux côtés de la Croatie et la Slovénie, avec risque de sanctions à la clé. L'alerte vient surtout du niveau de dette publique, qui a atteint 132,6 % du PIB en 2013 avec une croissance qui va rester faible, à 0,6 % cette année, après un recul du PIB de 1,8 % l'an dernier.** Comme tous les pays membres, Rome devra soumettre son programme de réformes en avril à la Commission et surtout détailler son plan de financement. **Renzi table sur une baisse des dépenses et sur une augmentation des emprunts publics grâce à la détente des taux d'intérêt sur les marchés obligataires.**

Laisserait-il aussi filer son déficit public? Le bouillonnant chef du gouvernement, qui détonne par son style décontracté, **s'en était pris jeudi aux technocrates bruxellois, critiquant le pacte de stabilité européen requalifié par ses soins de «pacte de stupidité» antirelance.** Un emprunt à son mentor politique, l'ancien premier ministre et ex-président de la Commission européenne, **Romano Prodi**, qui avait déjà utilisé cette formule en 2002.

À Paris, **le premier ministre italien s'est toutefois engagé à respecter ce pacte qui impose aux États membres un déficit inférieur à 3 % du PIB. «Il n'y aura aucun dépassement du plafond de 3 %, aucun,** a affirmé le dirigeant. On respectera toutes nos contraintes mais nous devons réfléchir avec la nouvelle Commission européenne afin de voir **comment nous pouvons stimuler la croissance.»**

<http://www.faz.net/aktuell/politik/ausland/europa/geert-wilders-hetzt-anhaenger-gegen-marokkaner-auf-12855232.html>

Niederlande

Wilders hetzt Anhänger gegen Marokkaner auf 100,73

20.03.2014 · Mit Äußerungen gegen Marokkaner hat der Rechtspopulist Geert Wilders in den Niederlanden für Empörung gesorgt. Nun wollen Einwandererorganisationen Strafanzeige gegen ihn erstatten.

Der niederländische Rechtspopulist Geert Wilders hat seine Anhänger gegen marokkanische Einwanderer aufgehetzt und damit im ganzen Land für große Empörung gesorgt. Wilders hatte auf einer Wahlveranstaltung in Den Haag seinen Zuhörern zugerufen: „Wollt ihr in dieser Stadt und in den Niederlanden mehr oder weniger Marokkaner?“ Daraufhin riefen seine Anhänger mehrfach laut: „Weniger, weniger“ – „Das werden wir dann regeln“, sagte Wilders unter lautem Applaus.

Wilders Aussagen haben aus Sicht von Kritikern eine neue Qualität, weil er in der Vergangenheit nur die Ausweisung krimineller Ausländer verlangt hatte. Die Fragestellung erinnert zudem an die berühmte Sportpalastrede des NS-Propagandaministers Joseph Goebbels, in der er 1943 mit einer ähnlichen Formel zum „Totalen Krieg“ aufgerufen hatte.

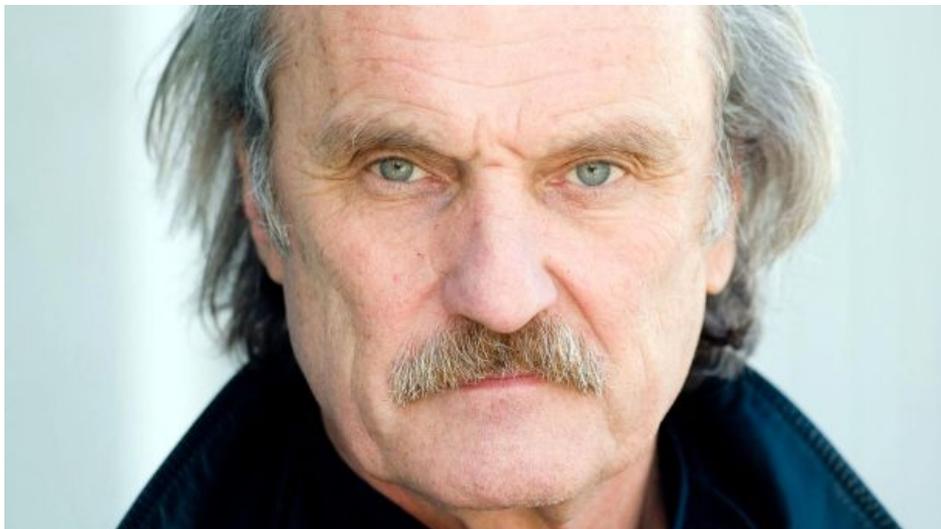
Marrokanische Organisationen kündigten am Donnerstag an, Anzeige gegen den Politiker zu erstatten. In der Kommunalwahl war die Wilders-Partei nur in Den Haag und Almere angetreten. In Den Haag blieb sie zweite Kraft hinter der linksliberalen D66. In Almere verbuchte sie wie schon 2010 einen Sieg.

Christoph Ransmayr wird 60

Die Wirklichkeit kann doch nicht alles sein 100,74

20.03.2014 · Kümmerst es den Himmel, wer ihn durchfliegt? Oder den Berg, wer ihn besteigt? In seinen Romanen stellt der österreichische Schriftsteller Christoph Ransmayr die Welt auf die Vergänglichkeitsprobe.
Von HUBERT SPIEGEL

[Artikel](#) [Bilder](#) (1) [Lesermeinungen](#) (0)



© WOHLFAHRT, RAINER  Seine Figuren schickt er mit Vorliebe auf hohe Berge und in Eiswüsten: Christoph Ransmayr ist ein Meister der Reiseliteratur

Christoph Ransmayr ist kein Dichter, der sich ein Denkmal wünschen würde. Aber wenn er sich eines wünschen müsste, dann wäre es zweifellos ein bewegliches, kein Standbild, sondern eines, das umhergeht, das unterwegs ist. Viele Schriftsteller unserer Tage sind weit herumgekommen, zumeist als Handlungsreisende in eigener Sache, aber mit der Art und Weise, wie Ransmayr seiner Wege geht, hat das nicht das Geringste zu tun. Geboren und aufgewachsen ist er als Sohn eines Volksschullehrers in einem kleinen Dorf in Oberösterreich. Die Familie hatte weder Fernseher noch Auto. Reisen wurden zu Fuß unternommen - oder in der Imagination. Das hat ihn geprägt.



Autor: Hubert Spiegel, Jahrgang 1962, Redakteur im Feuilleton.

Als Ransmayr 1984 „Die Schrecken des Eises und der Finsternis“ veröffentlichte, seinen ersten Roman, schickte er seiner abenteuerlichen, auf drei Erzählebenen angesiedelten Erzählung von der historischen Payer-Weyprecht-Expedition in die Arktis eine Vorbemerkung voraus, mit der er sich der schon damals gängigen Rede von der kleiner gewordenen Welt entgegenstemmte: „Aber das ist ein Irrtum! Unsere Fluglinien haben uns schließlich nur die Reisezeiten in einem geradezu absurden Ausmaß verkürzt, nicht aber die Entfernungen, die nach wie vor ungeheuerlich sind. Vergessen wir nicht, dass eine Luftlinie eben nur eine Linie und kein Weg ist und: dass wir, physiognomisch gesehen, Fußgänger und Läufer sind.“

Seine Bücher atmen die Sehnsucht nach Meer und Bergen

Knapp drei Jahrzehnte später beschreibt Ransmayr in seinem jüngsten Buch, dem siebzig Episoden versammelnden „Atlas eines ängstlichen Mannes“, wie der Fußgänger, mit Schnorchel und Taucherbrille im Atlantik treibend, in dem ihm fremden Element einer riesigen Walkuh begegnet, in deren Blick er eine Gleichgültigkeit zu erkennen glaubt, die so abgrundtief ist, „vergleichbar der eines Berges gegenüber dem, der ihn besteigt, der des Himmels gegenüber dem, der ihn durchfliegt -, dass mich das Gefühl überkam, als müsste

ich mich unter diesen Augen ohne den geringsten Rest auflösen, müsste unter diesen Augen verschwinden, als hätte ich nie gelebt“.

Ransmayr erzählt von Expeditionen, Abenteuern, Reisen und unerhörten Begebenheiten, um darin nicht das Einzigartige, sondern das Allgmeinste zu entdecken: dass nichts von Dauer und schon gar nichts ewig ist. Bereits in „Die letzte Welt“, seinem 1988 erschienenen Roman über den antiken Dichter Ovid, den aus Rom ans Schwarze Meer verbannten Verfasser der „Metamorphosen“, spielte das Motiv der „alles vernichtenden, alles verwandelnden Vergänglichkeit“ eine zentrale Rolle. Die Wandelbarkeit, die es beschwört, führt das Buch während der Lektüre vor: Es ist historischer Roman und Detektivgeschichte, Utopie und Apokalypse, ein postmodernes Erzählexperiment, in dem römische Antike und moderne Gegenwart sich mischen.

Versepos über Reinhold Messner

Die Märchenformel des „Es war einmal“, den trügerischen Inbegriff erzählerischer Behaglichkeit, versteht Ransmayr als Hinweis darauf, dass wohl keine andere Spielform des Erzählens mehr von der Vergänglichkeit weiß als die Überlieferung. Gleichzeitig ist das Märchen eine der langlebigsten literarischen Künste überhaupt, nicht zuletzt deshalb, so Ransmayr, weil es seine Leser ermutigt, ihr Denken „auf das ganz andere, auf die komplementären Regionen unseres Bewusstseins und Daseins zu richten“.

Damit dürfte die Stoßrichtung der meisten Werke dieses in alle Weltssprachen übersetzten und vielfach ausgezeichneten Autors benannt sein. Wie das Märchen, wenngleich mit anderen Mitteln, will Ransmayr davon erzählen, „dass, was ist, nicht alles ist, nicht alles sein kann“. Deshalb entwirft er seinen 1995 erschienenen Roman „Morbus Kitahara“ als Alternativweltgeschichte, die nach einem Krieg in einem deindustrialisierten Land angesiedelt ist, und deshalb lässt er seinen Roman „Der fliegende Berg“ mit einer Auferstehungsszene beginnen: „Ich starb / 6840 Meter über dem Meeresspiegel / am vierten Mai im Jahr des Pferdes.“

In dem 2009 erschienenen Roman verarbeitet Ransmayr das Schicksal seines engen Freundes Reinhold Messner, dessen Bruder 1970 bei der gemeinsamen Besteigung des Nanga Parbat unter nie ganz geklärten Umständen ums Leben kam. Ransmayr, der zunächst an eine historische, an den bloßen Fakten orientierte Darstellung des Vorfalls gedacht hatte, wählte einen anderen Weg und schrieb ein Versepos, er wählte also eine der heute weniger gebräuchlichen „Spielformen des Erzählens“, denen er seit 1997 nachspürt. Zehn Bände umfasst das viel zu wenig beachtete Projekt dieses Autors bis heute, der jüngste ist soeben erschienen und enthält elf Ansprachen, öffentlich vorgetragene Texte, Dankesreden etwa, die der Autor jetzt unter dem Titel „Gerede“ versammelt hat.

Erstaunlicherweise fehlt in diesem Band Ransmayrs Dankesrede zum Büchnerpreis. Noch erstaunlicher: Er hat diese Auszeichnung bis heute nicht bekommen. Dabei halten sein enormes Formbewusstsein und die Makellosigkeit seiner Prosa jeden Vergleich aus. Aber vielleicht liegt hier das Problem der Darmstädter Akademie: Womit eigentlich sollte sie dieses Werk vergleichen? Es steht für sich. An diesem Donnerstag wird Christoph Ransmayr sechzig Jahre alt.

Ausstellung „Farbe für die Republik“

So schön war die DDR 100,76

20.03.2014 · Effektive Fabriken, zufriedene Menschen: Die Propagandafotos, die die DDR-Fotografen Martin Schmidt und Kurt Schwarzer im offiziellen Auftrag schossen, sollten den erfüllten sozialistischen Alltag zeigen. Jetzt sind die Aufnahmen im Deutschen Historischen Museum zu sehen.

1/12



Être républicain, qu'est-ce que ça veut dire ? 100,77

Publié le 20/03/2014 à 12:26



FIGAROVOX - HISTOIRE - Notre chroniqueur Franck Ferrand éclaire l'actualité. Cette semaine, il s'interroge sur l'omniprésence du mot « républicain » dans le discours politique.

Journaliste, écrivain et conférencier, Franck Ferrand consacre sa vie à l'Histoire. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont Le dictionnaire amoureux de Versailles (Plon, 2013). Ce surdoué anime Au coeur de l'Histoire chaque jour sur Europe 1 et L'Ombre d'un doute chaque mois sur France 3 en première partie de soirée.

C'est le mot à la mode: dans les médias, ces temps-ci, les bonnes choses sont qualifiées de «républicaines», les mauvaises, d'«antirépublicaines». «C'était un grand républicain», proclame ainsi - parmi cent exemples - un communiqué de l'Elysée, publié à l'occasion de la mort de Maurice Faure.

Mais de quoi parle-t-on, au juste?

« Quelqu'un pourrait-il m'expliquer en quoi le fait d'être « républicain » ou « républicaine » constituerait, en soi, un brevet de vertu ? ».

Quelqu'un pourrait-il m'expliquer en quoi le fait d'être «républicain» ou «républicaine» constituerait, en soi, un brevet de vertu?

Déjà, cela supposerait qu'on définisse clairement la notion, d'autant plus répandue qu'elle est complexe à cerner. Aux Etats-Unis, être Républicain traduit une appartenance politique. En Espagne, dans les années 1930, cela relevait d'un engagement fort. Mais en France, de nos jours, que signifie ce terme, si crânement revendiqué par le premier venu? Rien, ou pas grand-chose - n'en déplaise aux tribuns, aux éditorialistes, aux analystes qui, à tous vents, en usent et en abusent.

Qu'on permette à l'historien de souligner, pour commencer, que la forme républicaine d'un gouvernement n'a jamais garanti son caractère démocratique.

Même de nos jours, une république n'est pas forcément une démocratie: la dictature en vigueur à Pékin porte le nom de «République populaire de Chine» ; or, l'idée ne viendrait à personne de louer ses mœurs politiques! Le chef de l'Etat y est désigné à huis clos par le Parti, et s'il existe bien un parlement élu, celui-ci ne se réunit qu'une fois l'an et ne dispose d'aucun pouvoir concret... A l'inverse, une démocratie n'est pas obligatoirement une

république: le Royaume-Uni sans doute est la plus emblématique des vieilles démocraties ; or son régime est bel et bien monarchique, même si la reine n'y détient de pouvoir qu'honorifique, et si son premier ministre est issu d'un parlement élu au suffrage universel direct.

J'irais jusqu'à rappeler que, selon un classement international établi en décembre 2013 par l'association autrichienne The Democracy Ranking en fonction du plus ou moins grand respect des droits humains au sein de 115 Etats souverains, les deux premiers (la Norvège et la Suède) sont des ^{monarchies}, et les deux derniers (le Yémen et la Syrie), des républiques! Que, dans les vingt «meilleurs élèves», onze relèvent d'un roi, d'une reine ou d'un empereur, alors que dix-huit des vingt plus mauvais affichent hautement leur dénomination républicaine - la France elle-même ne venant du reste qu'à la seizième place...

« Allons-nous cesser d'entendre notre personnel politique employer, à l'envi, le terme « républicain » en lieu et place de « démocrate », « pluraliste » ou « équitable » ? »

Allons-nous cesser pour autant d'entendre notre personnel politique employer, à l'envi, le terme «républicain» en lieu et place de «démocrate», «pluraliste», «équitable» ou simplement «respectueux des institutions»? Je crains que non, hélas, tant le suivisme et la facilité se sont depuis longtemps imposés dans ses rangs.

Armutseinwanderung

Arbeitslose EU-Bürger sollen nach drei Monaten gehen 100,79

22.03.2014 · Die Bundesregierung möchte das Problem der Armutseinwanderung nach Informationen der F.A.Z. durch eine stärkere Begrenzung des Aufenthaltsrechts in Deutschland lösen.
Von CORINNA BUDRAS

Die Bundesregierung will durch eine Begrenzung des Aufenthaltsrechts vermeiden, dass arbeitslose EU-Bürger nur deshalb nach Deutschland kommen, um Hartz-IV-Sozialleistungen zu beziehen. Zu diesem Ergebnis ist der zuständige Ausschuss der Staatssekretäre nach Informationen der F.A.Z. in einem Zwischenbericht gekommen, der am nächsten Mittwoch vorgestellt werden soll.

Danach sollen arbeitslose EU-Bürger künftig nur drei Monate Zeit bekommen, um sich hier in Deutschland eine Arbeit zu suchen, erläuterte der innenpolitische Sprecher der Union, Stephan Mayer, am Freitag auf einer Veranstaltung der Bundesrechtsanwaltskammer (BRAK). Werden sie in diesem Zeitraum nicht fündig, müssen sie Deutschland verlassen. Nach den Vorstellungen des Ausschusses müsse es Mitgliedstaaten künftig zudem erleichtert werden, Unionsbürger an der Wiedereinreise in ihr Land zu hindern. Bisher können solche befristeten Wiedereinreisesperren nur dann verhängt werden, wenn der betreffende EU-Ausländer „eine Gefahr für die öffentliche Ordnung, Sicherheit oder Gesundheit darstellt“. Dazu müsste allerdings eine schwere Straftat vorliegen. Zudem muss jeder Einzelfall gesondert betrachtet werden. Massenausweisungen wie in Frankreich 2010 sind danach europarechtswidrig.

Der Unionspolitiker hält das Problem zudem für wesentlich größer als bisher diskutiert. Derzeit beschränkt sich die Debatte auf erwerbsfähige Bürger: „Wir befürchten, dass künftig auch Rentner aus Rumänien und Bulgarien nach Deutschland ziehen“, sagte Mayer. Diese könnten dann hier die Aufstockung ihrer Renten fordern. Nach der derzeitigen Planung soll der Ausschuss im Juni seinen endgültigen Bericht vorlegen.

Mit diesen Schlussfolgerungen könnte sich die Debatte um Hartz IV für EU-Ausländer weiter verschärfen. Schon im Januar hat eine zugespitzte Forderung der CSU - „Wer betrügt, der fliegt“ - für Aufregung gesorgt. Die CSU will künftig Ausländer, die in Deutschland Sozialleistungen erschleichen, konsequent ausweisen. Bisher scheut die Verwaltung häufig noch davor zurück - obwohl auch das Europarecht die Möglichkeit zur Ausweisung vorsieht. Derzeit genießen nämlich lediglich Arbeitnehmer, Selbständige und Studenten eine nahezu grenzenlose Freizügigkeit. Alle „wirtschaftlich inaktiven“ EU-Bürger, die in einem anderen Mitgliedstaat leben wollen, müssen über ausreichend finanzielle Mittel und einen Krankenversicherungsschutz verfügen.

Wie vertrackt die rechtliche Lage ist, zeigt sich exemplarisch an dem Fall einer 24 Jahre alten Rumänin, der am Dienstag vor dem Europäischen Gerichtshof (EuGH) verhandelt wurde. Die Frau hat keinen Schulabschluss und hat weder in Deutschland noch in Rumänien jemals gearbeitet. In Deutschland ist sie wegen kleinerer Eigentumsdelikte zu zwei Jahren Haft auf Bewährung verurteilt worden. Seit 2010 wohnt sie in Leipzig und hat dort Arbeitslosengeld II, also Hartz IV, beantragt. Das zuständige Jobcenter verweigerte ihr jedoch die Zahlung der 391 Euro im Monat plus Kosten für Unterkunft und Heizung. Denn nach dem Wortlaut des Sozialgesetzbuches II haben EU-Ausländer gar keinen Anspruch auf die staatliche Leistung der Grundsicherung, wenn sie sich nur zum Zweck der Arbeitssuche in Deutschland aufhalten.

Obwohl die Rumänin die Kriterien für einen unbegrenzten Aufenthalt gar nicht erfüllte, stellten ihr die Behörden eine „Freizügigkeitsbescheinigung“ aus. Das sorgte auch in der mündlichen Verhandlung vor dem EuGH für erhebliche Irritationen unter den 15 Richtern. Der Rechtsvertreter Deutschlands, Johannes Möller, begründete dies damit, dass wegen der vielen offenen europarechtlichen Fragen derzeit bei der Verwaltung ein regelrechter „Stillstand“ herrsche. Außerdem verwies er auf ein praktisches Problem: Die Ausländerbehörden wiesen solche Unionsbürger nicht aus, weil es derzeit keine Möglichkeit gebe, die sofortige Wiedereinreise zu verhindern, berichtete er.

Die drängenden Fragen des international besetzten Richtergremiums über die deutsche Verwaltungspraxis könnten deshalb als ein Zeichen gedeutet werden, dass Deutschland die Klage nach dem folgenden Argumentationsmuster verliert: Wer mittellose Unionsbürger in seinem Land duldet, muss ihnen auch Hartz IV zahlen. In diese Richtung argumentierte Jörg Tagger, bei der EU-Kommission als stellvertretender Referatsleiter zuständig für dieses Thema: „Nach einem bestimmten Zeitraum der Duldung muss gefragt werden, ob die Gleichbehandlung noch herausgezögert werden kann.“ Das EuGH-Urteil wird für Herbst erwartet.

[Zur Homepage FAZ.NET](#)

Quelle: F.A.Z.

Euroskeptiker

Hunger auf Zerstörung 100,81

22.03.2014 · Die Euroskeptiker würden im Europaparlament am liebsten alles verhindern. Bei der Europawahl im Mai könnte die kleine destruktive Truppe noch deutlich wachsen.
Von NIKOLAS BUSSE, BRÜSSEL

Wo die Euroskeptiker sitzen, sieht man sofort, wenn man in Straßburg den Plenarsaal des Europaparlaments betritt. Ganz rechts haben die Abgeordneten der Fraktion „Europa der Freiheit und Demokratie“ ihre Sitze. Auf ihren Tischen haben sie kleine nationale Flaggen aufgestellt, meist sind es britische. Das ist hier natürlich eine Provokation, denn alle anderen Fraktionen verstehen sich als gute Europäer, die den Nationalstaat überwinden wollen.

Auch auf Platz 20, gleich in der ersten Reihe, weht der Union Jack. Hier sitzt der Abgeordnete Nigel Farage. Er blättert aufmerksam in einem Papierstapel. Das tut er oft, wenn er im Plenum ist. So kann er Kommissionspräsident José Manuel Barroso und Währungskommissar Olli Rehn ignorieren, die direkt neben ihm miteinander plaudern. Eine Laune der Sitzordnung, man kann es auch eine Hinterhältigkeit nennen, hat die Euroskeptiker neben ihrem Hassobjekt plazierte: Die Bank der EU-Kommission schließt das Halbrund des Plenarsaals ab, nur ein schmaler Gang trennt sie von ihren größten Gegnern.

Das künstliche Licht, das den blau-weißen Saal stets grau aussehen lässt, fällt an diesem frühen Mittwochmorgen auf eine müde Versammlung. Die Legislatur geht zu Ende, die Europawahlen stehen vor der Tür. Barroso redet mit zerzaustem Haar, er liest alte Phrasen vor. Guy Verhofstadt, der Fraktionsvorsitzende der Liberalen, spricht mit offenem Hosenstall. Bis die Euroskeptiker dran sind, kommen erst acht andere Redner, jeder erhält eine strenge Zeitvorgabe. Die Kommission hat zehn Minuten, die großen Fraktionen haben fünf, die Euroskeptiker bekommen zwei. Sie dürfen nach der Linksfraktion reden und vor den Rechtsradikalen.

Farage wartet geduldig auf seinen Moment. Die monatlichen Generalaussprachen in Straßburg haben ihn bekannt gemacht, weit über seine britische Heimat hinaus. Mit scharfen Reden hat er sich zum unumstrittenen Anführer seiner Fraktion und zu Hause zum gefährlichsten Rivalen von Premierminister David Cameron gemacht. Kurz bevor er aufgerufen wird, lehnt er sich im Stuhl weit zurück, faltet die Hände und blickt lange nach oben. Er sammelt sich zum Generalangriff.

„Der europäische Traum bröseln“

„Selbst für die Maßstäbe dieses Hauses ist das heute eine bleierne Atmosphäre“, poltert er los. Da komme ein „großer globaler politischer Führer wie Herr Barroso“ vorbei, und von 750 Abgeordneten seien gerade einmal 44 anwesend. „Ich bin jetzt seit fünfzehn Jahren hier, aber in den vergangenen fünf Jahren hat sich etwas wirklich Großes verändert: Der europäische Traum zerbröseln, und zwar vollständig.“ Nur in der ersten Reihe des Parlaments und in der Kommission gebe es noch ein paar „Wahnsinnige“, die für die Vereinigten Staaten von Europa seien. In den Mitgliedstaaten sei die Stimmung ganz anders. „Die Begeisterung für dieses Projekt stirbt.“

Vor ein paar Jahren haben solche Reden noch große Empörung in den Reihen der etablierten Parteien hervorgerufen. Diesmal protestieren nicht einmal mehr diejenigen, die er als verrückt bezeichnet. Nur eine konservative irische Abgeordnete meldet sich, um zu sagen, dass nach ihrer Einschätzung nicht die Begeisterung für die EU zurückgehe, sondern die Begeisterung für Farages Unabhängigkeitspartei. Dafür bekommt sie Beifall. Farage will jetzt den Saal verlassen, da herrscht ihn die Rednerin an: „Würden Sie bitte bleiben und sich respektvoll anhören, was man Ihnen antwortet. Schon in der Vergangenheit sind Sie einfach rausgelaufen.“ Er bleibt und erwidert, selbst die „Wahnsinnigen“ stellten doch nicht in Frage, dass die Euroskeptik in der gesamten EU zunehme – rechts, in der Mitte und links. Farage sagt das mit der Selbstgewissheit eines kommenden Wahlsiegers.

Dann bittet Nicole Sinclaire ums Wort, eine ehemalige Parteifreundin. Sie kam als Mann auf die Welt, lebt jetzt als Lesbe, und verließ die Fraktion vor Jahren, weil sie ihr zu schwulenfeindlich war. Ob es denn im Interesse des Steuerzahlers sei, dass er sowohl seine Ehefrau als auch seine frühere Geliebte mit Mitteln aus der Sekretariatszulage des Parlaments beschäftige, will sie von Farage wissen. „Wollen Sie darauf antworten?“, fragt Parlamentspräsident Martin

Schulz in gelangweiltem Ton. Farage will nicht und kann nun endlich aus dem Saal. Sein wichtigster Termin im Parlament ist für diesen Monat geschafft.

Im nächsten Parlament wird es mehr Euroskeptiker geben

Die euroskeptische Fraktion zählt 31 Abgeordnete, was sie zur kleinsten in Straßburg macht. Weil zur Fraktionsbildung Parlamentarier aus mindestens sieben Ländern nötig sind, hat sich eine bunte Truppe von Leuten zusammengefunden: Neben Farages Leuten gehören dazu die Lega Nord aus Italien, eine Abspaltung der Kaczynski-Partei aus Polen, flämische Nationalisten, die Wahren Finnen, ein früherer Präsident Litauens und eine calvinistische Partei aus den Niederlanden. Nur Deutsche fehlen, denn bisher gibt es keine deutschen Euroskeptiker im Parlament. Wie stark die Fraktion nach der Europawahl am 25. Mai sein wird, ist schwer zu sagen, weil man nicht weiß, welche Parteien sich ihr anschließen werden. So ist nicht klar, ob die deutsche AfD bei Farage anheuern oder es mit der gemäßigeren Fraktion der Tories versuchen wird. Aber so viel scheint nach den Umfragen festzustehen: Im nächsten Parlament wird es deutlich mehr Euroskeptiker geben als im bisherigen.

Vielleicht hat das mit Leuten wie Roger Helmer zu tun. Wenn man sein Büro im elften Stock des Straßburger Parlamentsgebäudes betritt, dann fällt einem zuerst Rachel auf, seine Assistentin. Sie ist Schwarze. Auf die Frage nach ihrer Herkunft sagt sie, sie sei Britin. Ihre Familie stammt aus Mauritius, den Vereinigten Staaten und Brasilien, was nicht gerade dem verbreiteten Vorurteil entspricht, alle Euroskeptiker seien fremdenfeindlich. „Bin ich ein Rassist?“, fragt Helmer. „Nein“, sagt Rachel fröhlich, und es klingt so, als sei das die absurdeste Idee der Welt. Schlecht ausgebildete Rumänen will ihr Chef aber nicht in Großbritannien sehen, daran lässt er keinen Zweifel.

Helmer ist eloquent und wirkt schon wegen seines guten Anzugs nicht wie ein Bürgerschreck. Er hat in Cambridge Mathematik studiert und dann als Manager in großen und kleinen Firmen gearbeitet, viele Jahre davon in Asien. Er lebt mit Frau, einem Hund, zwei Pferden und zwei Katzen in der Grafschaft Leicestershire auf dem Land, was ebenfalls nicht für ausgeprägte revolutionäre Umtriebe spricht. Dass er heute, im Alter von 70 Jahren, trotzdem in Straßburg gegen die EU kämpft, hat etwas mit einer Radiosendung zu tun, die er im Jahr 1997 hörte.

Das Auto fast in den Graben gefahren

Helmer ist einer der vielen Briten, die sich die EU nur als Freihandelszone vorstellen können. Im Jahre 1975, als sein Land eine Volksabstimmung über den Beitritt zur damaligen „Europäischen Wirtschaftsgemeinschaft“ abhielt, stimmte er mit Ja. „Ich dachte, es geht um Jobs und Handel, nicht um die Aufgabe von Souveränität.“ Zweiundzwanzig Jahre später diskutierte Großbritannien dann aber ernsthaft über einen Beitritt zur Gemeinschaftswährung, die damals gerade im Entstehen war. „Ich war unterwegs zu einem Parteitag der Konservativen, als ich im Radio hörte, dass deren Europaabgeordnete Sympathien für den Euro äußerten. Ich hätte das Auto fast in den Graben gefahren.“ Auf dem Parteitag meldete sich Helmer zu Wort, stellte viele kritische Fragen zum Euro und erhielt so viel Applaus, dass man ihm eine Kandidatur für Straßburg antrug. Er wurde gewählt, schrieb Bücher mit Titeln wie „Eine Unabhängigkeitserklärung“, und blieb bis 2012 in Camerons Partei. Erst als er den Eindruck hatte, dass der Premierminister nicht genug für Britannien heraushole, wechselte er zu Farage.

Auf Helmers Schreibtisch liegt ein Artikel aus der britischen Presse, die den Euroskeptikern verlässlich jeden Tag neue Munition liefert. Es geht um eine geplante Verordnung zum Schutz Europas vor „invasiven gebietsfremden Arten“, wie es im Kommissionsdeutsch heißt, die angeblich dazu führen könnte, dass der Anbau von Rhododendron in privaten Gärten verboten wird. Mit der Wahrheit hat das nicht viel zu tun, weil die Kommission vor allem Wildpflanzen im Visier hat, die große Schäden an der Infrastruktur anrichten; auch ist noch nichts verabschiedet. In einer Heimgärtnernation wie Großbritannien lassen sich mit solchen Geschichten aber gut Schlagzeilen und Politik machen.

„Die EU ist unreformierbar“, sagt Helmer, auch wenn sogar in seiner Fraktion noch manche daran glaubten. Er will nur noch austreten. „Ich will meinen Job hier abschaffen, nichts würde mir größere Freude bereiten.“ Die Gegenargumente kennt er natürlich, und er hat sich Antworten zurechtgelegt. Nein, die Resteuropäer würden den Briten ein Freihandelsabkommen sicher nicht verweigern, davor müsse man keine Angst haben. Und selbst wenn es so wäre: Nach den heutigen Zollregeln der EU käme auf die britische Exportwirtschaft eine Mehrbelastung von 3,5 Milliarden Pfund im Jahr zu. „Die Nettokosten unserer Mitgliedschaft sind derzeit elf Milliarden Pfund“, rechnet er dagegen. So klingt der „Brexit“ wie ein gutes Geschäft. Den deutschen Gast verabschiedet er mit der Bitte, am 25. Mai die AfD zu wählen.

Wie stets füllt sich das Plenum erst gegen Mittag. Denn nun stehen die Abstimmungen an, im Dutzend werden Gesetze und Erklärungen verabschiedet. „Wer ist dafür? Wer ist dagegen? Enthaltungen?“, ruft der Sitzungsleiter im Sekundentakt. Mal reicht ein Handzeichen, mal ist ein Knopf zu drücken. Jede Fraktion hat einen Einpeitscher („whip“), der den Daumen hoch oder runter hält. So wissen die Abgeordneten, wie sie stimmen müssen, denn niemand hat einen Überblick über die unzähligen Anträge, die in hohem Tempo aufgerufen werden. Nur die Euroskeptiker haben keinen Einpeitscher. Manche verfolgen das Schauspiel reglos, als gehörten sie nicht dazu. Ein Italiener, der ein knallrotes T-Shirt mit dem Schweizerkreuz trägt, stimmt dauernd mit Ja. Farage studiert wieder Akten.

Nur die Euroskeptiker haben keinen Einpeitscher

„Plenargehabe“ nennt der Grünen-Abgeordnete Jan Philipp Albrecht diese Auftritte. In den etablierten Parteien ärgern sich viele darüber, dass die Euroskeptiker, die immerhin eine Diät von 8020,52 Euro im Monat kassieren, nur Reden halten. An der entscheidenden Arbeit in Straßburg nehmen sie nicht teil: Sie beteiligen sich nicht am kleinteiligen Ausformulieren der Gesetzestexte, nicht an den langwierigen Verhandlungen mit Rat und Kommission, nicht an der Detailarbeit in den Ausschüssen. An ihren Tätigkeitsregistern kann man das gut ablesen. Sie enthalten meist nur Wortmeldungen, aber kaum Berichte zu aktuellen Gesetzesinitiativen. Helmer sagt es ganz offen: „Die anderen sind hier, um EU-Recht zu machen. Wir sind hier, um es zu verhindern.“

In diesem destruktiven Geschäft dürfte seiner Fraktion in der nächsten Legislaturperiode sogar noch Konkurrenz erwachsen. Hinter den Euroskeptikern, auf den allerhintersten Bänken, sitzen die „NI“, die „Non-Inscrits“, wie die Fraktionslosen und Einzelkämpfer in Straßburg heißen. Viele davon gehören zum äußersten rechten Rand des politischen Spektrums in Europa. Hier mischt sich Eurogegnerschaft mit Fremdenhass, Antisemitismus und Antiislamismus. Während selbst der Grüne Albrecht sagt, dass er mit einigen Kollegen in der Farage-Fraktion „viel gemeinsam“ habe, will mit diesen Leuten niemand im Parlament zu tun haben.

Platz 616 von Marine Le Pen ist an diesem Morgen verwaist, weil die Chefin des Front National zwei Stockwerke tiefer eine Pressekonferenz gibt – gemeinsam mit Franz Obermayr von der österreichischen FPÖ und Philip Claeys vom belgischen Vlaams Belang. Die drei haben eine neue nationalistische Allianz gegründet, zu der auch der niederländische Islamfeind Geert Wilders gehört. Man werde nach der Wahl locker eine Fraktion bilden können, „machen Sie sich mal keine Sorgen“, sagt Le Pen den Journalisten. Sie ist gut gelaunt. „Allein der Front National wird mindestens 20 Abgeordnete beitragen.“ Bei der letzten Wahl vor fünf Jahren errang ihre Partei noch drei Mandate.

Eine solche Fraktion gab es in Straßburg vor ein paar Jahren schon einmal. Sie wurde von Alessandra Mussolini geführt, der Enkelin des Diktators. Am Ende zerbrach sie daran, dass die einen Nationalisten die anderen Nationalisten beleidigten: Mussolini beschwerte sich über rumänische Diebe in Italien, was die rumänischen Abgeordneten zum Austritt veranlasste. Es kamen nie mehr genug Leute für den Fraktionsstatus zusammen.

Bernard Henri-Lévy compare les écoutes de Nicolas Sarkozy au Watergate 100,84

Publié le 18/03/2014 à 08:04



LE SCAN - Le philosophe est «choqué» par les écoutes de l'ancien président par la justice. Il l'assure dans un texte publié par *Le Point*, où il compare cette affaire à l'un des plus grands scandales politiques américains.

«Un Watergate sans plombiers et avec juges, mais un Watergate quand même». Voilà le jugement porté par Bernard Henri-Lévy sur les écoutes de Nicolas Sarkozy par la justice. Le philosophe l'affirme dans une tribune à paraître dans *Le Point*, publiée également sur le site de sa revue *La Règle du jeu*.

«Ayant voté à gauche en 2007 puis, encore, en 2012», dit-il, BHL s'affirme «choqué» que les autorités écoutent «un ancien président qui était aussi, de fait, le chef de l'opposition républicaine.»

BHL estime que le motif des écoutes est «honteux» car il repose sur «les dires d'une Amazone de Tripoli ; un document dénoncé comme faux tant par son supposé signataire (Moussa Koussa) que par son supposé destinataire (Bachir Saleh) ; et les aveux de ce grand témoin de moralité devant l'Éternel qu'est M. Ziad Takieddine.» Pour lui, la méthode relève plus de l'écoute «de prévention» plutôt que d'écouter suite à des soupçons graves.

Les téléphones de l'ancien chef de l'Etat ont été écoutés dans le cadre d'une enquête ouverte en avril 2013 sur des soupçons de financement illégal de sa campagne de 2007, avec l'argent de Mouammar Kadhafi. Des écoutes qui ont conduit à l'ouverture d'une autre enquête, pour trafic d'influence.

Au passage le philosophe charge le ministre Benoît Hamon. Le socialiste **avait estimé** que «lorsqu'on a rien à se reprocher, ce n'est pas grave d'être sur écoute». «Non seulement inepte, mais ignoble», rétorque Bernard Henri-Lévy. Une affaire qui illustre selon lui le sacrifice «de ce fondement des droits de l'homme qu'est le droit, pour le sujet, à l'opacité et au mutisme», au nom de la transparence.

Europe, Stuck in a Rut 100,85

MARCH 21, 2014

Steven Rattner

The European financial crisis may have disappeared from the front pages of American newspapers, but the Continent's economic challenges remain worrisome.

Most fundamentally, Europe is mired in a slow-growth rut with little sign of either sensible policy initiatives or the energy to implement them.

Ironically, countries like Spain and Ireland that precipitated the crisis have made the most progress, albeit painfully. Wrenching recession, some labor market reforms and widespread unemployment have pushed wages down, allowing these countries to regain a competitive position in world markets. But two of the largest countries that sit squarely at the heart of Europe — France and Italy — have dauntingly long economic “to do” lists.

For all practical purposes, Italy's economic health hasn't improved a whit since the euro crisis hit. Unemployment rose to a record high of 12.9 percent in January. Its economy is smaller than before the 2008 recession and expands only fitfully. Instead of improving its labor productivity, it's creating an ever larger public sector debt burden. None of that should be surprising, as the country has continued to lurch from prime minister to prime minister, with a 39-year-old local politician, Matteo Renzi, now in charge. His 100-day plan is bold, but in Italy, change historically occurs, if ever, in years or decades.

France's president, François Hollande, succeeded in achieving change — but initially in utterly the wrong direction. Hefty tax increases terrified business and the wealthy French, a few of whom decamped to more hospitable tax climes. Foreign direct investment in France plunged 77 percent in 2012.

Amid the furor, Mr. Hollande tried to tack toward the center, but the course correction has so far seemed more theoretical than real. For example, the French government recently skirted European Union regulations, injecting more capital into Peugeot only on the condition that the struggling automaker not close plants or eliminate jobs. That's exactly the opposite of how we brought the American auto industry back to health. In a global world, a manufacturer must be cost-competitive.

Nor is Peugeot a unique example. On a recent swing through Europe, I heard a similar story from an investment manager trying to restructure a company, as Peugeot was trying to restructure its operations. The manager was also met with a demand from the government that jobs not be cut.

Now Mr. Hollande is pledging to roll back oppressive tax increases, cut government spending and ease suffocating regulations. Little of that has yet happened, and Mr. Hollande suffers with a record-low approval rating.

The contrast with France's archrival, Germany, which is expected to grow at nearly 2 percent in 2014, about double the rate in France, could not be more striking. Germany has done well at making itself competitive, although it's not perfect. I met with German businessmen who complained that Germany had strayed from rational policy making in the critical area of energy. Two misguided decisions — to try to make the renewable energy business grow faster than makes economic sense and to accelerate the closing of its nuclear facilities following the Fukushima disaster — have left Germany with unnecessarily high energy costs and more pollution from burning dirty coal. German businessmen gaze wistfully at the United States with its free-flowing and cheap natural gas.

All told, to a visiting American investor trying to assess Europe's prospects, most of the Continent just doesn't feel as if it's on the economic move. What ails its economies is a lack of what keeps the United States — for all of our problems — so high on the world's leader board: flexible labor markets, the culture of innovation, immigration and a relatively light regulatory touch.

Meanwhile, of the 34 members of the Organization for Economic Cooperation and Development, the 10 with the highest tax rates on earned income are in Europe. A promised Europe-wide banking supervision plan inches forward. More thorough fiscal integration remains a dream.

Implementing the necessary structural reforms is a messy, slow, politically contentious step-by-step process, perversely made more difficult by unperturbed capital markets.

Thanks to Mario Draghi's dramatic statement in July 2012 that the European Central Bank would “do whatever it takes” to prevent a collapse of the euro, bond yields in countries like Italy have been hitting post-crisis lows, thereby removing the most extreme source of pressure for reforms.

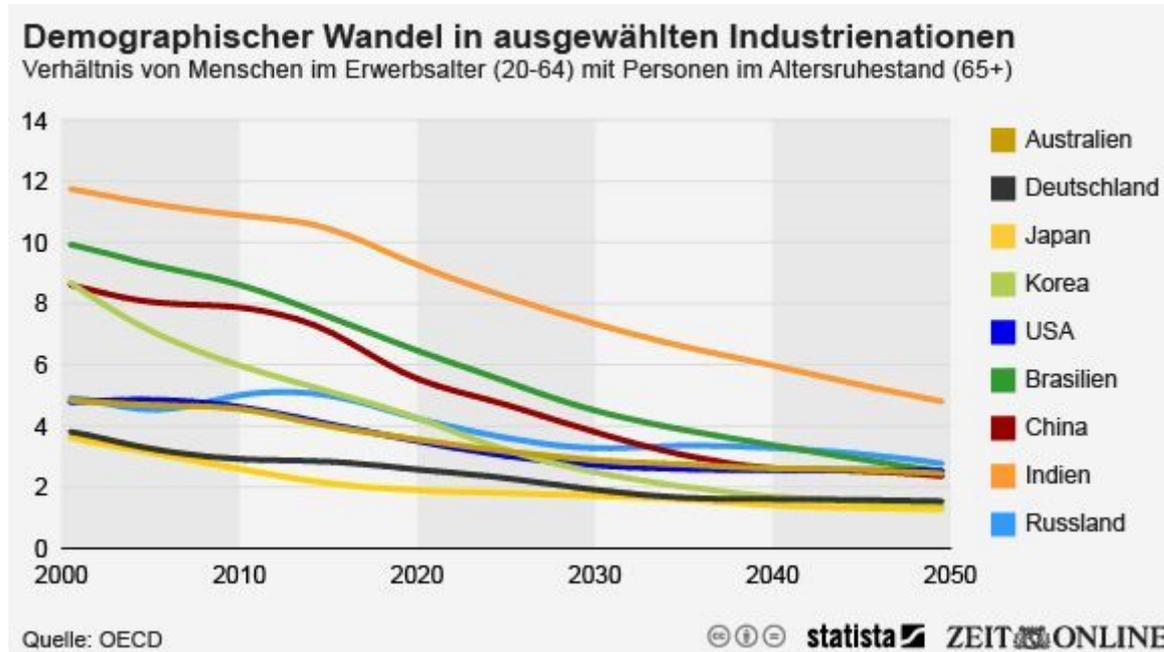
Some see salvation in more aggressive moves by the E.C.B. Fine — avoiding deflation is a worthy goal. But recognize that the Federal Reserve's bond-buying program reduced unemployment by only a smidgen. Europe still must face the need for more fundamental change and not be distracted by those who see a central bank's printing press as a painless way out.

Steven Rattner is a longtime Wall Street executive.

Die Rentner-Republik 100,86

Auf einen Rentner kommen in Deutschland derzeit nicht einmal drei Menschen im arbeitsfähigen Alter. Nur in Japan ist die Situation noch schwieriger, wie unsere Grafik zeigt.

25. März 2014 17:10 Uhr [11 Kommentare](#)



© Statista

Die Deutschen werden immer älter. Das ist vor allem für das umlagefinanzierte Rentensystem ein Problem: Immer mehr Menschen gehen in den Ruhestand, gleichzeitig sinkt jedoch die Zahl der Jungen, die für die aktuellen Renten aufkommen. Derzeit kommen in Deutschland laut [der Industrieländerorganisation OECD](#) auf einen Rentner 2,85 Menschen im Erwerbsfähigen-Alter (zwischen 20 und 64 Jahren). Damit verfügt die Bundesrepublik heute im internationalen Vergleich über einen sehr großen Rentner-Anteil, [wie unsere Infografik vom Datenportal Statista zeigt](#).

Demnach ist das Verhältnis von jungen Menschen zu Rentnern nur in Japan noch geringer, dort liegt der Wert bei 2,19. Spitzenreiter, was die verhältnismäßige Ausstattung mit Personen im Erwerbssalter angeht, ist Indien. Dort stehen jedem Rentner beinahe elf Menschen zwischen 20 und 64 gegenüber.

ANZEIGE

Die Statistik unterscheidet dabei nicht, ob die Menschen, die im arbeitsfähigen Alter sind, auch tatsächlich einem Beruf nachgehen; sie stellt lediglich die verschiedenen Altersgruppen gegenüber. Der demografische Wandel ist auf der ganzen Welt sichtbar: Überall schrumpft die Zahl der potenziell Erwerbstätigen im Verhältnis zu den Rentnern. Am stärksten ist der Rückgang in den ärmeren Staaten, die heute noch über eine sehr junge Bevölkerung verfügen, wie beispielsweise China und Brasilien. In dem südamerikanischen Land wird das Verhältnis von heute 7,75 auf 2,52 im Jahre 2050 zurückgehen.

Auch in Deutschland werden die Rentner einen immer größeren Anteil an der Bevölkerung ausmachen – der Trend ist jedoch verhältnismäßig schwächer als in den Schwellenländern. Dennoch kommen im Jahr 2050 auf einen Rentner nur noch 1,54 Personen im erwerbsfähigen Alter. Die Schwelle von zwei jüngeren Menschen pro Rentner wird sogar schon im Jahr 2029 durchbrochen. Zu diesem Zeitpunkt werden vor allem viele sogenannter Babyboomer, die um 1960 geboren wurden, in den Ruhestand gehen.

Sozialleistungen für Zuwanderer

Hartz IV für EU-Bürger wäre erst der Anfang 100,87

10.01.2014 · Die Macht der Europarichter ist groß – und betrifft bei weitem nicht nur die Grundsicherung in Deutschland. Auch Österreichs Rentensystem muss sich öffnen.
Von CORINNA BUDRAS

Der Europäische Gerichtshof (EuGH) hat schon so manches Mal für Aufregung, gar Empörung gesorgt, weil er mit dem Hinweis auf höherrangiges Europarecht deutsche Vorschriften kippte. In der anhaltenden Diskussion, ob EU-Bürger Anspruch auf Arbeitslosengeld II (HartzIV) haben, sorgt schon die Möglichkeit für Aufregung, dass er dies irgendwann einmal tun könnte. Da geraten selbst Stellungnahmen wie die der EU-Kommission zum Politikum.

Die Macht der Europarichter reicht weit in das deutsche Recht hinein. Schon so manches Mal haben sie deutsche Regeln kurzerhand für unanwendbar erklärt. Selbst wenn die Vorschriften noch im Gesetz stehen – Behörden, Richter und Anwälte müssen sie dann ignorieren. Das könnte auch in den beiden Verfahren passieren, die derzeit vor dem EuGH anhängig sind. Dies würde sich zunächst an die Jobcenter richten: Sie dürften dann nicht mehr auf Basis der deutschen Regelung die Zahlung von Arbeitslosengeld II (HartzIV) verweigern. EU-Ausländer hätten damit sofort Anspruch auf die staatlichen Leistungen.

Damit ist allerdings noch gar nicht ausgemacht, dass dies auch immer so bleiben muss. Denn der EuGH monierte bisher vor allem, dass die Verweigerung von Hartz IV nicht automatisch erfolgen könne. Vielmehr müssten die zuständigen nationalen Behörden die individuelle Situation des Antragstellers berücksichtigen und die möglichen Belastungen für das Sozialsystem, wenn plötzlich eine ganze Gruppe von Anspruchstellern hinzukommt. Ohnehin ist nach EU-Recht ein Ausschluss für die ersten drei Monate nach der Einreise ausdrücklich erlaubt. Der Gesetzgeber müsste die bestehenden Regeln dann allerdings nach diesen Vorgaben anpassen.

Die Besonderheiten des deutschen Hartz-IV-Systems

Derzeit sind mindestens zwei Verfahren vor dem EuGH anhängig, die die deutschen Ausnahmen für EU-Bürger auf den Prüfstand stellen. Das Sozialgericht Leipzig hat schon vor einem halben Jahr den Luxemburger Richtern ein Verfahren vorgelegt, in dem es um eine arbeitslose Rumänin geht, die mit ihrem Sohn seit 2010 in Deutschland lebt. Zu diesem Fall erging auch die Stellungnahme der Europäischen Kommission, die [am Freitag für Aufregung sorgte](#). Das Bundessozialgericht hat dem EuGH im Dezember dagegen den Fall einer schwedischen Staatsangehörigen vorgelegt, die in Deutschland zusammen mit ihren drei Kindern lebt. Vor dem Luxemburger Gericht dürften auch die Besonderheiten des deutschen Hartz-IV-Systems eine Rolle spielen, das sei der Reform im Jahr 2005 mit der Zusammenführung von Arbeitslosen- und Sozialhilfe komplizierter geworden ist.

Die aktuelle Diskussion dreht sich derzeit fast ausschließlich um HartzIV in Deutschland, dabei geht es um wesentlich mehr. Eine Ausweitung von Sozialleistungen würde auch alle anderen EU-Staaten treffen. Für Diskussionsstoff sorgte das Urteil des Europäischen Gerichtshof vom 19.September 2013, in dem ausgerechnet ein deutscher Rentner in Österreich den Stein für die mögliche Ausweitung von Sozialleistungen ins Rollen brachte (Az.: C-140/12). Er hatte dagegen geklagt, dass er anders als österreichische Pensionäre keinen Anspruch auf eine Solidarrente hat, mit der dort kümmerliche Altersbezüge aufgestockt werden. In diesem Fall sah der EuGH ein Problem darin, dass diese Sozialleistung automatisch für alle „wirtschaftlich nicht aktiven“ Staatsangehörigen anderer Mitgliedstaaten ausgeschlossen ist. Für mittellose Rentner könnte die Alpenrepublik also durchaus ein interessantes Auswanderungsland werden. Umgekehrt könnte allerdings auch die von der großen Koalition geplante „Lebensleistungsrente“ eine völlig neue Dimension bekommen, wie der Europarechtler Daniel Thym von der Universität Konstanz betont. Nach dem derzeitigen Stand soll sie 850Euro im Monat betragen – und setzt damit durchaus Anreize.

«Deutschland kann keine grosse Schweiz sein» 100,88

07.02.2014

In vielen Weltgegenden brennt es und Deutschland schaut zu? Aussenpolitik-Experte Josef Janning glaubt, in Berlin finde ein Wandel statt.

Josef Janning ist Experte für deutsche Aussen-, Sicherheits- und Europapolitik arbeitet bei der Deutschen Gesellschaft für Auswärtige Politik (DGAP).



Absicherung gegen Pannen: Verteidigungsministerin Ursula von der Leyen beim Truppenbesuch in Dakar.

Deutschland will sich in der Welt wieder mehr einmischen. Warum?

Wir haben in Deutschland seit Jahren die Debatte darüber, wie schön es doch wäre, wenn wir so etwas wie eine «grosse Schweiz» wären. Viele Menschen wollen vor allem eins: in Ruhe gelassen werden von den Dingen, die auf der Welt passieren. Aber Deutschland kann keine «grosse Schweiz» sein.

Sie meinen: neutral und introvertiert.

Genau. Die neue Regierung hat erkannt, dass riesige Herausforderungen auf die Weltgemeinschaft warten – und Deutschland als grösstes europäisches Land nicht weiter abseitsstehen kann. Auch unsere Verbündeten haben zunehmende Forderungen an uns.

Bisher hat sich Berlin auf dem internationalen Parkett eine «Kultur der Zurückhaltung» auferlegt. Dieses Konzept scheint gescheitert.

In der letzten Legislaturperiode hat die Kanzlerin sich auf das Management der Eurokrise konzentriert, und Aussenminister Guido Westerwelle (FDP) brauchte mindestens die Hälfte der Legislaturperiode, um die Aufgabe, die er im Amt hatte, zu erkennen und anzunehmen. Das war eigentlich keine Kultur der Zurückhaltung. Eine Kultur würde ja voraussetzen, dass dahinter eine reflektierte Überlegung, eine Strategie steht.

Sprechen Sie auf die deutsche Enthaltung im Libyenkrieg an?

Das ist so ein Beispiel. Diese Entscheidung hat der Aussenminister gegen die Präferenz der Kanzlerin gefällt. Er hat aber diese Position nicht offensiv verteidigt – wie etwa Kanzler Schröder sein Nein zum Irakkrieg. Deutschland stand einfach abseits. Westerwelle hat wohl gehofft, dass eine Mehrheit der Deutschen gegen militärisches Engagement ist und er so einen Bonuspunkt in der öffentlichen Wahrnehmung einstreicht.

Ist die Neujustierung der deutschen Aussenpolitik auch eine Folge des neuen Personals an der Spitze wichtiger Ministerien?

Oh ja. Es hat mit dem Personalwechsel zu tun, und damit, dass die neuen Akteure politische Ambitionen verfolgen. Frank-Walter Steinmeier (SPD) hat in seiner ersten Amtszeit als Aussenminister (2005–2009) die

Kanzlerin kaum aussenpolitisch herausgefordert. Ihm ist klar, dass er das jetzt nicht wiederholen kann. Er ist Teil des Anspruchs der SPD, aus dieser Grossen Koalition mit einem klareren und aktiveren Profil herauszugehen als aus dem letzten Bündnis mit Merkel.

Und CDU-Verteidigungsministerin Ursula von der Leyen?

Für sie gilt eine vergleichbare Überlegung. Die Verteidigung ist ein schwieriges Ressort, weil viele Dinge geschehen können, die die Ministerin nicht kontrollieren kann. Von der Leyen will über ihr Amt hinaus wirken. Sie muss deshalb einen weiteren sicherheitspolitischen Kontext formulieren, um ihren Führungsanspruch gegen allfällige Pannen abzusichern.

Unterstützt Merkel diesen Aufbruch der deutschen Aussenpolitik? Das ist schwer zu beurteilen, weil die Bundeskanzlerin einen eher abwartenden Regierungsstil hat. Ihr kann die Erwartungshaltung der ausländischen Partner nicht verborgen sein. Und Angela Merkel teilt die Enttäuschung über die Vereinigten Staaten als Führungsmacht. Aber aus der Deckung hat sie sich noch nicht gewagt.

Welche Rolle spielt das zuletzt zunehmend schwierige Verhältnis zu den USA?

Für viele Jahre war die transatlantische Beziehung für Deutschland wichtig, weil die USA zuverlässig wichtige deutsche Interessen in ihr eigenes Kalkül integriert haben. Dieser Mechanismus ist heute nicht mehr vorhanden. Auch die EU kann diese Rolle nicht einnehmen, weil sie zu heterogen und schwerfällig ist. Berlin schaut also auf die Welt und stellt fest: Wir müssen unsere Anliegen und Interessen selbst aktiv vertreten, sonst macht das niemand.

Ist der NSA-Skandal ein Katalysator, der die Entwicklung beschleunigt?

Das kann man so sehen. Die USA sind der Auffassung, dass die Europäer die Grundparameter ihrer Sicherheit selber gewährleisten sollen. Vom Balkan bis nach Nordafrika, in der Ukraine, im Kaukasus, im Verhältnis zur Türkei: Überall da sind die Amerikaner sehr viel zurückhaltender geworden. Und wenn sie doch handeln, dann orientieren sie sich dabei ziemlich nüchtern an ihrer eigenen Interessenlage.

Washington hat zurückhaltend auf die neue deutsche Rolle reagiert. Aussenminister John Kerry erklärte, überspitzt gesagt: Reden kann jeder, was es braucht, sind Taten. Ist er zu Recht skeptisch?

Ja, zu Recht. Es ist nicht zu erwarten, dass Deutschland künftig die Bundeswehr häufiger einsetzt. Das ist innenpolitisch weiterhin kaum durchsetzbar.

Was wird denn neu in der Aussenpolitik Berlins?

Die Akzente könnten in einem verstärkten politischen Engagement liegen. Steinmeiers Anspruch ist es, dass Deutschland einen erkennbaren Beitrag leisten soll zur Lösung von Konflikten auf der Welt. Dazu gehört eine aktivere Vermittlerrolle und mehr humanitäre Hilfe.

Wie könnte das in der Ukraine aussehen?

Aussenminister Steinmeier hat ja bereits mögliche Sanktionen gegen die ukrainische Führung ins Spiel gebracht. Das war ein klares Signal, um deutlich zu machen, dass man Wiktor Janukowitsch nicht einfach weiter lavieren lässt zwischen Europa und Moskau.

Was kann Berlin in Syrien tun?

Deutschland wird klarer als bisher darauf hinwirken, dass es zu einem Waffenstillstand kommt. Zudem dürfte die stark fragmentierte syrische Opposition stärker unterstützt werden. Ein wichtiger Punkt auch: Die vorherige Regierung hat ihre generelle Unterstützung bei der Vernichtung der Chemiewaffen signalisiert, dem aber keine konkrete Entscheidung folgen lassen. Steinmeier und von der Leyen haben das nachgeholt. Eine bundeseigene Spezial-Firma in Munster (Niedersachsen) wird einen grösseren Teil dieser Chemiewaffen unschädlich machen. (Tages-Anzeiger)

Gauck: Einmischen statt Wegducken 100,90



Bundespräsident Joachim Gauck bei der 50. Münchener Sicherheitskonferenz (dpa / Tobias Hase)

Bundespräsident Gauck hat einen Mentalitätswandel in der deutschen Außenpolitik gefordert. Deutschland dürfe sich nicht hinter seiner historischen Schuld verstecken und müsse auch militärisch mehr tun. Verteidigungsministerin von der Leyen bekräftigte Gaucks Anregungen.

"Die Bundesrepublik sollte sich als guter Partner früher, entschiedener und substantieller einbringen", sagte Gauck bei der Eröffnung der **50. Münchner Sicherheitskonferenz**. "Auch wer nicht handelt, übernimmt doch Verantwortung." Der Bundespräsident sagte, es sollte "heute für Deutschland und seine Verbündeten selbstverständlich sein, Hilfe anderen nicht einfach zu versagen, wenn Menschenrechtsverletzungen in Völkermord, Kriegsverbrechen, ethnischen Säuberungen oder Verbrechen gegen die Menschlichkeit münden". Das Prinzip der staatlichen Souveränität und der Grundsatz der Nichteinmischung dürften gewalttätige Regime nicht unantastbar machen.

Gauck sprach von "guten Zeiten für Deutschland" für eine Neuausrichtung der Außenpolitik. "Ihre wichtigste Errungenschaft ist, dass Deutschland mit Hilfe seiner Partner auf eine Vergangenheit aus Krieg und Dominanz eine Gegenwart, geprägt von Frieden und Kooperation, gebaut hat." Berlin werde als verlässlicher Partner wahrgenommen, aber auch als "Drückeberger in der Weltgemeinschaft". In diesem Kontext kritisierte die seit 24 Jahren andauernde Suche der Bundesregierung nach einer Rolle in der Welt. "Wer aber die kleinsten Schritte für die besten hält, wird kaum mithalten können mit dem rasanten Wandel der Bedrohungen und den Umwälzungen im strategischen Umfeld." Wohl ein Seitenhieb: Bundeskanzlerin Angela Merkel (CDU) bezeichnete ihr Handeln etwa in punkto Europas Zukunft als "Politik der kleinen Schritte".

Der Bundespräsident fragte: "Wird Deutschland also mehr Ärger bekommen, wenn es sich einmischt? (...) Als global vernetzte Volkswirtschaft kann Deutschland gar nicht anders, als Partner zu finden, Rücksicht zu nehmen und Kompromisse zu schließen." Kern der internationalen Politik sei künftig die Fähigkeit und die Bereitschaft zur Zusammenarbeit.

Auch militärisches Engagement

In seinem Plädoyer für eine stärkere Rolle Deutschlands auf der Weltbühne bezog Gauck ein militärisches Engagement ausdrücklich ein. "Deutschland wird nie rein militärische Lösungen unterstützen, wird politisch besonnen vorgehen und alle diplomatischen Möglichkeiten ausschöpfen", sagte er. "Aber wenn schließlich der äußerste Fall diskutiert wird - der Einsatz der Bundeswehr -, dann gilt: Deutschland darf weder aus Prinzip 'nein' noch reflexhaft 'ja' sagen."

Deutschland dürfe nicht Weltabgewandtheit und Bequemlichkeit hinter seiner historischen Schuld verstecken. "In den Worten des Historikers Heinrich August Winkler ist das eine Haltung, die Deutschland ein fragwürdiges "Recht auf Wegsehen" bescheinigt, "das andere westliche Demokratien nicht für sich in Anspruch nehmen" können", sagte Gauck. "So kann aus Zurückhaltung so etwas wie Selbstprivilegierung entstehen, und wenn das so ist, werde ich es immer kritisieren."

Fehlende Debatte in der Gesellschaft

Der Bundestag habe seit 1994 etwa 240 Mal über Auslandseinsätze der Bundeswehr beraten, aber "weniger als zehn Mal grundsätzlich über deutsche Außen- und Sicherheitspolitik diskutiert". Dieses Thema müsse in der Mitte der Gesellschaft diskutiert werden, nicht nur in elitären Zirkeln. "Dabei brauchen wir solche Debatten - im Bundestag und überall: in Kirchen und Gewerkschaften, bei der Bundeswehr, in den Parteien und Verbänden", sagte Gauck. An den Universitäten gebe es lediglich "eine Handvoll Lehrstühle für die Analyse deutscher Außenpolitik". Gauck regte an, die Sicherheitsforschung zu stärken.

Von der Leyen regt Kooperationen an

Die Argumente des Präsidenten griff Verteidigungsministerin Ursula von der Leyen (CDU) auf. "Gleichgültigkeit ist für ein Land wie Deutschland keine Option, weder aus sicherheitspolitischer noch aus humanitärer Sicht." Denjenigen, die in Konflikten am meisten litten, müsse geholfen werden. Dazu regte die Ministerin eine verstärkte militärische Kooperation zwischen einzelnen Staaten der Europäischen Union an. Ziel seien auf der Grundlage eines sogenannten Rahmennationenkonzepts "Gruppen von Staaten, größere und kleinere, die sich freiwillig zusammenschließen", sagte von der Leyen. Unter der Koordination einer Rahmennation sollten diese dann etwa "an gemeinsamer Ausbildung und Übungen" arbeiten.

Auf der Sicherheitskonferenz beraten bis Sonntag mehr als 400 internationale Gäste, darunter 20 Staats- und Regierungschefs sowie 50 Außen- und Verteidigungsminister. Auf der Agenda für die Gespräche stehen auch die aktuellen Konflikte in Syrien und der Ukraine.

[Die Rede des Bundespräsidenten im Wortlaut.](#)

Joachim Gauck: Eröffnung der 50. Münchner Sicherheitskonferenz

VIDEO: <http://www.youtube.com/watch?v=iubxMGK3x50> (Gauck ab 8:28)

München, 31. Januar 2014



Joachim Gauck

"Deutschlands Rolle in der Welt: Anmerkungen zu Verantwortung, Normen und Bündnissen"

Fünf Jahrzehnte Münchner Sicherheitskonferenz spiegeln ein gutes Stück Geschichte der Bundesrepublik Deutschland: von der Verteidigung des Westens hin zur globalen Ordnungspolitik und von der Wehrkunde zu einem umfassenden Sicherheitsbegriff. Was für ein Bogen! Als die Tagung erstmals hier in München stattfand, waren Deutschland und seine Hauptstadt geteilt und sie standen unter atomarer Bedrohung. Heute treiben uns neue Spannungen und neue Kriege um: zwischen Staaten und innerhalb von Staaten, in der Nähe und in der Ferne.

Deshalb ändert sich das Grundmotiv der Münchner Tagung nicht. Sicherheit bleibt eine Existenzfrage, für Menschen und für Nationen. Es gehört zu den Stärken offener Gesellschaften, schwierige und komplexe Themen auch öffentlich zu debattieren – so wie es traditionell auf der Münchner Sicherheitskonferenz geschieht. Denn mit allen ihren Kontroversen trägt sie dazu bei, Sicherheit und Frieden durch Dialog zu festigen.

Sehr geehrter Herr Ischinger,

Sie haben – gemeinsam mit Ihrem Vorgänger Horst Teltschik und dem Gründer Ewald von Kleist – die Sicherheitskonferenz zu einem herausragenden Forum gemacht, das wir nicht mehr wegdenken mögen aus dem Jahresplan der Außen- und Sicherheitspolitiker. Deshalb bin ich gern gekommen, um diese 50. Konferenz zu eröffnen.

Der runde Geburtstag gibt Anlass zur Rückschau, aber natürlich vor allem zum Blick nach vorn. Deshalb möchte ich heute über den Weg der Bundesrepublik sprechen – und darüber, wo er in Zukunft hinführen kann. Denn wir Deutschen sind auf dem Weg zu einer Form von Verantwortung, die wir noch wenig eingeübt haben. Kurzum: Ich möchte sprechen über die Rolle Deutschlands in der Welt.

Eines gleich vorweg: Dies ist ein gutes Deutschland, das beste, das wir jemals hatten. Das auszusprechen, ist keine Schönfärberei. Als ich geboren wurde, herrschten die Nationalsozialisten, die die Welt mit Leid und

Krieg überzogen haben. Als der Zweite Weltkrieg endete, war ich fünf Jahre alt. Unser Land war zerstört, materiell und moralisch. Schauen wir uns an, wo Deutschland heute steht: Es ist eine stabile Demokratie, frei und friedliebend, wohlhabend und offen. Es tritt ein für Menschenrechte. Es ist ein verlässlicher Partner in Europa und in der Welt, gleich berechtigt und gleich verpflichtet. Das alles erfüllt mich mit tiefer Dankbarkeit und Freude.

Aber gerade weil dies gute Zeiten für Deutschland sind, müssen wir überlegen, was wir heute zu verändern haben, damit morgen bleibt, was uns wesentlich ist. Manche in Deutschland fragen, was es denn da eigentlich zu ändern gebe. Unser Land sei von Freunden umgeben, und weit und breit schicke sich kein Staat an, sich mit uns zu verfeinden. Sie glauben, dass die deutsche Außenpolitik ihre bekömmliche Rezeptur längst gefunden habe. Da gebe es wenig zu justieren, schon gar nichts zu ändern. Warum reparieren, was nicht kaputt ist? Ohne Zweifel stimmt an diesem Argument, dass die deutsche Außenpolitik solide verwurzelt ist. Ihre wichtigste Errungenschaft ist, dass Deutschland mit Hilfe seiner Partner auf eine Vergangenheit aus Krieg und Dominanz eine Gegenwart von Frieden und Kooperation gebaut hat. Dazu zählen die Aussöhnung mit unseren Nachbarn, das Staatsziel der europäischen Einigung sowie das Bündnis mit den Vereinigten Staaten als Grundpfeiler der Nordatlantischen Verteidigungsallianz. Deutschland tritt ein für einen Sicherheitsbegriff, der wertebasiert ist und die Achtung der Menschenrechte umfasst. Im außenpolitischen Vokabular reimt sich Freihandel auf Frieden und Warenaustausch auf Wohlstand.

Deutschland ist überdurchschnittlich globalisiert und es profitiert deshalb überdurchschnittlich von einer offenen Weltordnung – einer Weltordnung, die Deutschland erlaubt, Interessen mit grundlegenden Werten zu verbinden. Aus all dem leitet sich Deutschlands wichtigstes außenpolitisches Interesse im 21. Jahrhundert ab: dieses Ordnungsgefüge, dieses System zu erhalten und zukunftsfähig zu machen.

Deutschlands so definiertes Kerninteresse zu verfolgen, während sich die Welt rundherum tiefgreifend verändert, das ist die große Herausforderung unserer Zeit. Wenn es in den vergangenen Jahren eine Konstante gab, so ist es die Beobachtung, dass die Geschwindigkeit des Wandels permanent unterschätzt wurde. Regelmäßig wundern sich Zukunftsforscher, dass Veränderungen in der Welt deutlich schneller Wirklichkeit werden als von ihnen prognostiziert. Dies hat auch Konsequenzen für unsere Sicherheit: Unvermutet schnell geraten wir hinein in eine Welt, in der sich Einzelne so viel Vernichtungskraft kaufen können wie früher nur Staaten. Eine Welt, in der ökonomische und politische Macht wandert oder ganze Regionen aufrüstet. Im Nahen Osten drohen sich einzelne Feuer zu einem Flächenbrand zu verbinden. Just in dem Moment überdenkt die einzige Supermacht Ausmaß und Form ihres globalen Engagements. Ihr Partner Europa ist mit sich selbst beschäftigt. Im Zuge dieser Entwicklung zu glauben, man könne in Deutschland einfach so weitermachen wie bisher – das überzeugt mich nicht.

Wie der Wandel allmählich an bundesdeutschen Gewissheiten nagt, ist seit einiger Zeit nicht mehr zu übersehen. An der europäischen Idee halten wir fest. Aber Europas Krise verunsichert uns. Auch an der Nato halten wir fest. Aber über die Ausrichtung der Allianz debattieren wir seit Jahren, und ihrer finanziellen Auszehrung werfen wir uns nicht entgegen. Das Bündnis mit den Vereinigten Staaten stellen wir nicht in Frage. Aber Stresssymptome und Zukunftsungewissheit beobachten wir durchaus. Die regelbasierte Welt der Vereinten Nationen halten wir in hohen Ehren. Aber die Krise des Multilateralismus können wir nicht ignorieren. Die neuen Weltmächte, wir sähen sie gerne als Teilhaber einer Weltordnung. Aber einige suchen ihren Platz nicht in der Mitte des Systems, sondern eher am Rande. Wir fühlen uns von Freunden umgeben, wissen aber kaum, wie wir umgehen sollen mit diffusen Sicherheitsrisiken wie der Privatisierung von Macht durch Terroristen oder Cyberkriminelle. Wir beschweren uns, zu Recht, wenn Verbündete bei der

elektronischen Gefahrenabwehr über das Ziel hinausschießen. Und doch ziehen wir es vor, auf sie angewiesen zu bleiben, und zögern, eigene Fähigkeiten zur Gefahrenabwehr zu verbessern.

Aus all dem folgt: Die Beschwörung des Altbekanntes wird künftig nicht ausreichen! Die Kernfrage lautet doch: Hat Deutschland die neuen Gefahren und die Veränderung im Gefüge der internationalen Ordnung schon angemessen wahrgenommen? Reagiert es seinem Gewicht entsprechend? Ergreift die Bundesrepublik genügend Initiative, um jenes Geflecht aus Normen, Freunden und Allianzen zukunftsfähig zu machen, das uns doch Frieden in Freiheit und Wohlstand in Demokratie gebracht hat?

Manche im Inland und Ausland haben eine schnelle und etwas grobschlächtige Antwort parat: Sie sehen Deutschland schlicht als Drückeberger in der Weltgemeinschaft. Bei schwierigen Fragen duckt sich Deutschland allzu oft weg. Dieser Kritik sind zunächst Fakten und dann ein wenig historische Perspektive entgegenzustellen.

Nach dem Zweiten Weltkrieg hatte zunächst niemand, nicht im Ausland und nicht im Inland, Interesse an einer starken internationalen Rolle Deutschlands. Es gab zudem zwei deutsche Staaten, beide in unterschiedlichem Maße teilsouverän. Seit der Wiedervereinigung hat sich Deutschland auf den Weg gemacht. Schritt um Schritt wird die Bundesrepublik von einem Nutznießer zu einem Garanten internationaler Ordnung und Sicherheit: Ich nenne erstens die Entwicklungszusammenarbeit. Deutschland investiert hier auch deshalb große Summen, weil es helfen möchte, stabile und eben sichere Gesellschaften aufzubauen. Deutschland tut zweitens viel dafür, die Welt in eine ressourcenschonende Zukunft zu bringen. Und drittens fördert kaum ein Land die internationalen Institutionen engagierter. Viertens hat sich Deutschland auch an Militäreinsätzen so manches Mal beteiligt. Was die Bundesrepublik fünftens für das Zusammenwachsen Europas und die Überwindung der jüngsten Krise getan hat, das kann sich durchaus sehen lassen.

Soweit die Fakten. Und doch sind nicht alle Kritiker der deutschen Politik einfach nur ungerecht. Einige differenzieren und nuancieren, und in solcher Kritik steckt wohl oft ein wahrer Kern. Auf dem Weg zu einem Garanten internationaler Ordnung und Sicherheit bewegt sich Deutschland nun schon im 24. Jahr. Es ist eine mühsame Wanderung auf gewundenem Pfad. Wer aber die kleinsten Schritte für die besten hält, wird kaum mithalten können mit dem rasanten Wandel der Bedrohungen, und wird auch den Umwälzungen im strategischen Umfeld nicht gerecht werden können.

Lassen sie mich ein paar Beispiele in Fragen kleiden: Tun wir, was wir tun könnten, um unsere Nachbarschaft zu stabilisieren, im Osten wie in Afrika? Tun wir, was wir tun müssten, um den Gefahren des Terrorismus zu begegnen? Und wenn wir überzeugende Gründe dafür gefunden haben, uns zusammen mit unseren Verbündeten auch militärisch zu engagieren, sind wir dann bereit, die Risiken fair mit ihnen zu teilen? Tun wir, was wir sollten, um neue oder wiedererstarbte Großmächte für die gerechte Fortentwicklung der internationalen Ordnung zu gewinnen? Ja, interessieren wir uns überhaupt für manche Weltgegenden so, wie es die Bedeutung dieser Länder verlangt? Welche Rolle wollen wir in den Krisen ferner Weltregionen spielen? Engagieren wir uns schon ausreichend dort, wo die Bundesrepublik eigene und eigene Kompetenz entwickelt hat – nämlich bei der Prävention von Konflikten? Ich meine: Die Bundesrepublik sollte sich als guter Partner früher, entschiedener und substantieller einbringen.

Deutschland zeigt zwar seit langem, dass es international verantwortlich handelt. Aber es könnte – gestützt auf seine Erfahrungen bei der Sicherung von Menschenrechten und Rechtsstaatlichkeit – entschlossener weitergehen, um den Ordnungsrahmen aus Europäischer Union, Nato und den Vereinten Nationen aufrechtzuerhalten und zu formen. Die Bundesrepublik muss dabei auch bereit sein, mehr zu tun für jene Sicherheit, die ihr von anderen seit Jahrzehnten gewährt wurde.

Nun vermuten manche in meinem Land im Begriff der "internationalen Verantwortung" ein Codewort. Es verschleierte, worum es in Wahrheit gehe. Deutschland solle mehr zahlen, so meinen die einen, Deutschland solle mehr schießen, so sagen die anderen. Und die einen wie die anderen sind davon überzeugt, dass "mehr Verantwortung" vor allem mehr Ärger bedeute. Es wird Sie nicht überraschen: Ich sehe das anders.

Politiker müssen immer verantworten, was sie tun. Sie müssen aber auch die Folgen dessen tragen, was sie unterlassen. Auch wer nicht handelt, übernimmt doch Verantwortung. Es ist trügerisch sich vorzustellen, Deutschland sei geschützt vor den Verwerfungen unserer Zeit – wie eine Insel. Denn Deutschland ist so tief verwoben mit der Welt wie wenige andere Staaten. Somit profitiert Deutschland von der offenen Ordnung der Welt. Und es ist anfällig für Störungen im System. Eben deshalb können die Folgen des Unterlassens ebenso gravierend wie die Folgen des Eingreifens sein – manchmal sogar gravierender.

So möchte ich erinnern an das, was ich an unserem Nationalfeiertag am 3. Oktober gesagt habe: Wir können nicht hoffen, verschont zu bleiben von den Konflikten der Welt. Aber wenn wir uns an deren Lösung beteiligen, können wir die Zukunft zumindest mitgestalten. Deshalb lohnt es sich für die Bundesrepublik, in die europäische Zusammenarbeit und in die internationale Ordnung angemessen zu investieren.

Es ist schon richtig: Probleme zu lösen, kann Geld kosten, manchmal viel Geld. Aber nicht nur in der europäischen Krise haben wir bewiesen, dass wir bereit sind, weit zu gehen, Bündnisverpflichtungen einzuhalten und Unterstützung zu leisten, weil dies letztlich auch in unserem eigenen Interesse liegt.

Manchmal kann auch der Einsatz von Soldaten erforderlich sein. Eines haben wir gerade in Afghanistan gelernt: Der Einsatz der Bundeswehr war notwendig, konnte aber nur ein Element einer Gesamtstrategie sein. Deutschland wird nie rein militärische Lösungen unterstützen, es wird politisch besonnen vorgehen und alle diplomatischen Möglichkeiten ausschöpfen. Aber wenn schließlich der äußerste Fall diskutiert wird – der Einsatz der Bundeswehr –, dann gilt: Deutschland darf weder aus Prinzip "nein" noch reflexhaft "ja" sagen. Ich muss wohl sehen, dass es bei uns – neben aufrichtigen Pazifisten – jene gibt, die Deutschlands historische Schuld benutzen, um dahinter Weltabgewandtheit oder Bequemlichkeit zu verstecken. In den Worten des deutschen Historikers Heinrich August Winkler ist das eine Haltung, die Deutschland ein fragwürdiges "Recht auf Wegsehen" bescheinigt, "das andere westliche Demokratien nicht für sich in Anspruch nehmen" können. So kann dann aus Zurückhaltung so etwas wie Selbstprivilegierung entstehen, und wenn das so ist, werde ich es immer kritisieren. Denn für mich ist ganz klar: Wir brauchen das Nato-Bündnis. Und gerade wenn die Vereinigten Staaten nicht ständig mehr leisten können, müssen Deutschland und seine europäischen Partner für ihre Sicherheit zunehmend selbst verantwortlich sein.

Zudem sollte es heute für Deutschland und seine Verbündeten selbstverständlich sein, Hilfe anderen nicht einfach zu versagen, wenn Menschenrechtsverletzungen in Völkermord, Kriegsverbrechen, ethnischen Säuberungen oder Verbrechen gegen die Menschlichkeit münden. Die Achtung der Menschenrechte ist nicht nur der Kern des Selbstverständnisses westlicher Demokratien. Sie ist eine ganz grundsätzliche Bedingung für die Garantie von Sicherheit, ja, für eine friedliche und kooperative Weltordnung.

Das Prinzip der staatlichen Souveränität und der Grundsatz der Nichteinmischung dürfen gewalttätige Regime nicht unantastbar machen. Hier setzt das "Konzept der Schutzverantwortung" an: Es überträgt der internationalen Gemeinschaft den Schutz der Bevölkerung vor Massenverbrechen, wenn der eigene Staat diese Verantwortung nicht übernimmt. Als äußerstes Mittel ist dann der Einsatz von Militär möglich, und zwar nach sorgfältiger Prüfung und nach Folgenabwägung sowie Ermächtigung durch den Sicherheitsrat der Vereinten Nationen.

Ich weiß, und ich leide wie viele Menschenrechtsverteidiger in der ganzen Welt daran, dass nicht überall dort eingegriffen wird, wo es ethisch, zum Schutz von Leib und Leben bedrohter Menschen, geboten wäre. Im Fall

Syrien hat sich dieses Dilemma jüngst wieder gezeigt. Und ich weiß auch um das Spannungsverhältnis zwischen Legalität und Legitimität, das fortbestehen wird, solange der Sicherheitsrat in diesen Fragen so oft gespalten ist.

Es wird viele Gründe geben, warum das Konzept der Schutzverantwortung selten in eine Intervention münden wird. Oft sind die Folgen schwer zu kalkulieren, vielleicht auch gar nicht. Vielleicht ist nicht exakt genug zu klären, ob nach dem Militäreinsatz die Verhältnisse in einem Krisengebiet besser sein werden. Manchmal mögen auch innenpolitische Erwägungen dem Handeln entgegenstehen. In jedem Fall aber stellt die Entscheidung zwischen Eingriff und dem Verzicht darauf eine große moralische Herausforderung dar.

Die Generalversammlung der Vereinten Nationen hat das Konzept der Schutzverantwortung im Grundsatz anerkannt. Trotzdem bleibt es umstritten, und, wir wissen es alle, die internationale Diskussion darüber geht weiter. Das ist gut so, denn es gilt, den potentiellen Missbrauch des Schutzkonzepts zu expansionistischen oder gar imperialen Zwecken auszuschließen. Ich begrüße deshalb, dass die Bundesregierung an der Fortentwicklung des Konzepts beteiligt ist und dabei besonders auf Prävention, auf internationale Zusammenarbeit sowie auf die Entwicklung von Frühwarnsystemen gegen Massenverbrechen setzt.

Wird Deutschland also "mehr Ärger bekommen", wenn es sich einmischt? Es gibt ja durchaus manche, die meinen, deutsche Initiativkraft erzeuge notwendigerweise Friktionen mit Freunden und Nachbarn. Aber ich glaube: Hier liegt ein Missverständnis vor. "Mehr Verantwortung" bedeutet eben nicht: "mehr Kraftmeierei"!

Und auch nicht: "mehr Alleingänge"! Ganz im Gegenteil: Durch die Zusammenarbeit mit anderen Staaten, besonders in der Europäischen Union, gewinnt die Bundesrepublik Deutschland Gestaltungskraft hinzu.

Deutschland tut sogar noch mehr Zusammenarbeit gut. In Zukunft kann daraus sogar eine gemeinsame europäische Verteidigung wachsen. In unserer vernetzten Welt gibt es Probleme, die kein Staat alleine lösen kann, und sei er noch so mächtig. Die Fähigkeit also und die Bereitschaft zur Zusammenarbeit werden zum entscheidenden Signum internationaler Politik. In diesem Sinne ist Verantwortung stets Mitverantwortung.

Als global vernetzte Volkswirtschaft kann Deutschland gar nicht anders, als Partner zu finden, Rücksicht zu nehmen und Kompromisse zu schließen. Vor Sonderpfaden – das weiß Deutschland seit langem – sollte es sich hüten. Ein demokratisches Gemeinwesen muss zwar sehr wohl das Recht haben, einmal abseits zu stehen. Aber dieser Schritt sollte gut überlegt sein und nicht zur Regel werden. Alleingänge haben ihren Preis.

Natürlich gilt: Wer handelt, erntet Kritik. Wir haben das während der europäischen Krise erlebt. Da hat Deutschland die Initiative ergriffen. Und schnell wurden hie und da alte Ressentiments wach, außerhalb wie innerhalb Deutschlands. Aber ich mag mir andererseits den Sturm der Entrüstung gar nicht vorstellen, wäre Deutschland im Augenblick der europäischen Not nicht aktiv geworden.

Ich bin zutiefst davon überzeugt: Deutschland, der Welt stärker zugewandt, wird ein noch besserer Freund und ein noch besserer Alliiertes sein – und übrigens ganz besonders in Europa.

Um seinen Weg in schwierigen Zeiten zu finden, braucht Deutschland Ressourcen, vor allem geistige Ressourcen – Köpfe, Institutionen, Foren. Jedes Jahr eine Sicherheitskonferenz in München – das ist gut, aber nicht genug. Ich frage mich: Ist es nicht an der Zeit, dass die Universitäten mehr anbieten als nur eine Handvoll Lehrstühle für die Analyse deutscher Außenpolitik? Muss nicht auch die Sicherheitsforschung gestärkt werden, einschließlich der Abwehr von Cyberangriffen durch Kriminelle oder durch Nachrichtendienste?

Es ist auch kein gutes Zeichen, wenn jüngere Mitglieder des Bundestages das Gefühl haben, die Beschäftigung mit Außen- und Sicherheitspolitik sei für ihre Karriere nicht förderlich. Übrigens hat der Deutsche Bundestag seit 1994 ungefähr 240 Mal über Mandate für Auslandseinsätze der Bundeswehr beraten, und zwar in einer Weise, die durchaus Respekt gebietet. Allerdings hat das Parlament im selben Zeitraum weniger als zehn Mal grundsätzlich über deutsche Außen- und Sicherheitspolitik debattiert. Dabei brauchen wir solche Debatten – im

Bundestag wie übrigens überall: in Kirchen und Gewerkschaften, bei der Bundeswehr, in den Parteien, in den Verbänden.

Denn Außenpolitik soll doch nicht eine Sache von Experten oder Eliten sein – und Sicherheitspolitik schon gar nicht. Das Nachdenken über Existenzfragen gehört in die Mitte der Gesellschaft. Was alle angeht, das soll von allen beraten werden. Dazu drängt uns immer wieder die Weltlage – in diesen Tagen die Ereignisse in Mali und in der Zentralafrikanischen Republik. Zum Anspruch, die Debatte zu öffnen, passt gut, wie Deutschlands neuer Außenminister die Politik seines Ministeriums auf den Prüfstand – und zur Diskussion – stellen möchte. Frank-Walter Steinmeier will den Dialog mit Wissenschaft und Zivilgesellschaft suchen. Das wäre ein Schritt auf dem Weg zu einer neuen gesellschaftlichen Selbstverständigung. Das Gespräch darüber, wo, wie und wann wir unsere Werte und unsere Sicherheit verteidigen wollen, führt uns zu mehr Klarheit über Maß und Ziel von Deutschlands internationalem Engagement.

An dieser Stelle möchte ich den ausländischen Gästen der Münchner Sicherheitskonferenz dafür danken, dass ihre Staaten dem westlichen Deutschland schon Vertrauen entgegengebracht haben, als das vielen Zeitgenossen noch als Wagnis galt.

Ganz zum Schluss aber, da möchte ich eine Bitte an uns Deutsche richten: dass auch wir diesem grundsätzlich gebesserten Land zuallererst in der Erhaltung des Vertrauens begegnen. Es gab für die Nachkriegsgenerationen gute Gründe, misstrauisch zu sein – gegenüber der deutschen Staatlichkeit wie gegenüber der deutschen Gesellschaft. Aber die Zeit dieses ganz grundsätzlichen Misstrauens, sie ist vorüber. Lassen Sie mich zurückkommen auf den Anfang, auf meinen Ausgangspunkt: Seit mehr als sechs Jahrzehnten lebt die Bundesrepublik mit allen Nachbarn im Frieden. Seit sechs Jahrzehnten gelten Bürger- und Menschenrechte. Seit sechs Jahrzehnten existiert die Herrschaft des Rechts. Auch Wohlstand und Sicherheit prägen dieses Land. Es ist eine lebendige Zivilgesellschaft, die Fehler erkennt und helfen kann, sie zu korrigieren.

Niemals in der Geschichte unserer Nation gab es eine solche Zeit, niemals. Das ist auch der Grund, warum wir Zutrauen und Vertrauen zu uns selber haben dürfen. Denn wir wissen doch: Nur wer sich selbst vertraut, gewinnt die Kraft, sich der Welt zuzuwenden. Wer sich selbst vertraut, ist verlässlich für die Partner.

Als Deutsche einst ihr Land "über alles" stellten, da entwickelte sich ein Nationalismus, der von forciertem Selbstbewusstsein über Selbstblendung bis zur Hybris alle Stadien eines unaufgeklärten Nationalbewusstseins durchlief. Unser heutiges "ja" zur eigenen Nation gründet in dem, was dieses Land glaubwürdig und vertrauenswürdig macht – einschließlich des Bekenntnisses zur Zusammenarbeit mit unseren europäischen und nordatlantischen Freunden. Nicht weil wir die deutsche Nation sind, dürfen wir vertrauen, sondern weil wir diese deutsche Nation sind.

Lassen Sie uns also nicht die Augen verschließen, vor Bedrohungen nicht fliehen, sondern standhalten, universelle Werte weder vergessen noch verlassen oder gar verraten, sondern gemeinsam mit Freunden und Partnern zu ihnen stehen, sie glaubwürdig vorleben und sie verteidigen.

Deutsche gegen Ausweitung von Militäreinsätzen 100,98

31.01.2014 · Die meisten Deutschen wollen kein größeres militärisches Engagement der Bundeswehr im Ausland. In einer Umfrage sagten 45 Prozent der Befragten, Deutschland tue bereits zu viel. Verteidigungsministerin von der Leyen will die Auslandseinsätze ausweiten.

Die Deutschen sind gegen eine Ausweitung der Auslandseinsätze der Bundeswehr. In einer Umfrage des Meinungsforschungsinstituts YouGov im Auftrag der Deutschen Presse-Agentur dpa sagten 45 Prozent der Befragten, Deutschland tue hier bereits zu viel. 30 Prozent halten das derzeitige Engagement für genau richtig. Die Bundeswehr hat derzeit fast 5000 Soldaten im Ausland.

Zu Deutschlands Rolle in der Welt gefragt, sagten in der Umfrage 58 Prozent, das Land solle Konflikte lieber mit Diplomatie und Geld lösen als mit Waffen. Nur 20 Prozent sagten: Ja, Deutschland soll sich auch als Nato-Partner stärker engagieren. Ein stärkeres Engagement der Bundeswehr in Afrika lehnt die Hälfte der Befragten ab; 35 Prozent sind dafür, der Rest hat dazu keine Meinung. Kritik, dass Deutschland trotz wirtschaftlicher und politischer Macht seine Rolle in der Welt noch nicht gefunden habe, können nur 13 Prozent voll und ganz nachvollziehen. 36 Prozent können mit solcher Kritik gar nichts anfangen und 42 Prozent verstehen sie „einigermaßen“.

„Das ist alles lang genug her“

Wie finden die Deutschen, dass das Land wegen seiner Geschichte ein zurückhaltendes Verhältnis zu Militäreinsätzen hat? Die Antworten fallen sehr differenziert aus: Nicht einmal ein Drittel (32%) hält das für richtig, ein Drittel (33%) sagt teils/teils und immerhin 29% antworten: „Falsch, das ist alles lang genug her.“

In Deutschland gibt es derzeit eine Debatte über das Engagement der Bundeswehr in Auslandseinsätzen. Die neue Verteidigungsministerin Ursula von der Leyen (CDU) hatte sie vor kurzem angestoßen. Zuletzt hatten sich dazu am Mittwoch im Bundestag ausführlich auch Außenminister Frank-Walter Steinmeier (SPD) und am Rande Bundeskanzlerin Angela Merkel geäußert. Das Thema wird auch die 50. Münchner Sicherheitskonferenz beschäftigen, die am heutigen Freitag beginnt.

Top-Thema vom Montag, 3. Februar 2014

Gauck will neue deutsche Außenpolitik 100,99



"Früher, entschiedener und substanzieller" müsse sich Deutschland künftig einbringen, sagte Gauck. (© picture-alliance/dpa)

Bundespräsident Joachim Gauck hat in seiner Eröffnungsrede auf der Münchner Sicherheitskonferenz am Freitag mehr Entschlossenheit in der deutschen Außen- und Sicherheitspolitik gefordert. Kommentatoren rechnen mit einer Kurskorrektur, die zum Ende der traditionellen militärischen Zurückhaltung Deutschlands führen könnte.

Lidové noviny - Tschechien

Gauck redet Deutschland behutsam stark

Die Überlegungen Gaucks auf der Münchner Sicherheitskonferenz zu einer neuen deutschen Außenpolitik kommen nach Meinung der konservativen Tageszeitung Lidové noviny einem grundsätzlichen Wandel gleich: "Deutschland eilt der Ruf des größten Profiteurs nach dem Ende des Kalten Kriegs voraus. Es wurde zum Exportweltmeister und zur reichsten Region Europas. Militärstrategisch aber blieb das Land ein Zwerg. ... Dass gerade Gauck das Thema ansprach, hat Logik. Jeder andere Politiker, der eine größere Rolle Deutschlands in der Welt annehmen würde, würde die Frage provozieren, ob hier der imperiale Geist der Vergangenheit neu auferstehe. Gauck weckt solchen Verdacht nicht. Er ist moralisch integer. Seine Argumente und Fragen regen zum Nachdenken an: Tun wir alles, was wir können, um die Welt zu stabilisieren? Tun wir alles, was wir müssen, um uns dem Terrorismus entgegenzustellen? Sind wir bereit, fair die Risiken zu teilen? Gauck hat sich damit von der kulturellen Zurückhaltung und der selbst auferlegten Zwergenhaftigkeit Deutschlands verabschiedet." (03.02.2014)

Les réflexions tenues par le président allemand, Joachim Gauck, lors du Forum de Munich sur les politiques de défense, constituent un tournant fondamental dans la politique étrangère allemande, estime le quotidien conservateur Lidové noviny : "L'Allemagne a la réputation d'être le pays qui a profité le plus de la fin de la guerre froide. Elle est devenue championne du monde des exportations et la région la plus riche d'Europe. Sur le plan militaro-stratégique en revanche, elle est restée une naine. ... Il est logique que Joachim Gauck aborde cette question. Tout autre politique qui réclamerait un rôle plus important de l'Allemagne dans le monde serait suspecté de vouloir ressusciter l'esprit impérial du passé. Gauck n'éveille pas de tels soupçons. Il est intègre moralement. Ses arguments et ses questions appellent à la réflexion : faisons-nous notre possible pour contribuer à stabiliser la planète? Faisons-nous le nécessaire pour nous opposer au terrorisme ? Sommes-nous prêts à partager équitablement les risques? Gauck a ainsi pris ses distances de la traditionnelle retenue et des limites que l'Allemagne s'impose à elle-même." (03.02.2014)

Die Presse - Österreich

Neuer sicherheitspolitischer Kurs

Die deutschen Spitzenpolitiker haben auf der Münchner Sicherheitskonferenz einen Kurswechsel in der Außenpolitik eingeläutet, meint die liberal-konservative Tageszeitung Die Presse: "Den Takt gab das Staatsoberhaupt vor. Deutschland müsse eine aktivere Rolle in der Welt einnehmen, forderte Joachim Gauck in einer bemerkenswerten Rede. Wenig später legte Ursula von der Leyen, die neue CDU-Verteidigungsministerin, nach. Gleichgültigkeit sei keine Option, sagte sie und plädierte für ein verstärktes

sicherheitspolitisches Engagement. Und dann trat SPD-Außenminister Frank-Walter Steinmeier aufs Podium, um zu bekräftigen, dass Deutschland zu groß sei, um Weltpolitik nur von der Außenlinie zu kommentieren. Das war kein Zufall, das war orchestriert. Es kündigt sich ... eine Neuorientierung der deutschen Außenpolitik an, möglicherweise eine Wende, zumindest eine Kurskorrektur." (02.02.2014)

Au Forum de Munich sur les politiques de défense, les dirigeants allemands ont annoncé une réorientation de la politique extérieure du pays, écrit le quotidien libéral-conservateur Die Presse: "C'est le chef de l'Etat qui a donné le ton. L'Allemagne doit jouer un rôle plus actif dans le monde, a préconisé [le président allemand] Joachim Gauck dans un discours remarquable. Peu de temps après, Ursula von der Leyen, nouvelle ministre de la Défense CDU, a abondé dans son sens. Elle a fait valoir que l'indifférence n'était pas une option envisageable, plaidant pour un engagement accru. Le ministre des Affaires étrangères SPD, Frank-Walter Steinmeier, est ensuite monté sur le podium pour souligner que l'Allemagne avait trop de poids pour se contenter de commenter la politique mondiale depuis la touche. Tout cela n'est pas le fruit du hasard, mais d'une savante mise en scène. C'est une nouvelle orientation de la politique étrangère allemande qui s'annonce. Un tournant, peut-être ; un changement de cap assurément." (02.02.2014)

Frankfurter Allgemeine Zeitung - Deutschland

Deutsche Außenpolitik wird ehrlicher

Mit Bundespräsident Gaucks Rede kommt mehr Ehrlichkeit in die deutsche Außenpolitik, lobt die konservative Frankfurter Allgemeine Zeitung: "Volker Rühe, Kohls Verteidigungsminister von 1992 bis 1998, sagte am Anfang der Jugoslawien-Kriege noch, es werde kein deutscher Soldat einmarschieren, wo die Wehrmacht im Zweiten Weltkrieg gestanden habe. Joseph Fischer musste danach als Außenminister der rot-grünen Koalition seine Parlamentsmehrheit von der Notwendigkeit eines militärischen Einsatzes im Kosovo mit dem stärksten moralischen Argument überzeugen, das es in der deutschen Politik gibt: mit dem Namen Auschwitz. Der Afghanistan-Einsatz der Bundeswehr wurde zunächst mit der Aufgabe gerechtfertigt, es gehe darum, den zivilen Aufbau in dem Land an Hindukusch zu unterstützen und militärisch abzusichern. ... Was in München von Gauck und [Bundesaußenminister] Steinmeier zu hören war, könnte man eine sprachliche oder geistige Wende nennen: Es wird nicht mehr herumgedrückt, die Dinge werden ausgesprochen - und politisch gerechtfertigt." (03.02.2014)

Le discours du président allemand, Joachim Gauck, a le mérite d'insuffler plus d'honnêteté à la politique extérieure allemande, se réjouit le quotidien conservateur Frankfurter Allgemeine Zeitung : "Volker Rühe, ministre de la Défense de Helmut Kohl entre 1992 et 1998, avait déclaré au début de la guerre en ex-Yougoslavie qu'aucun soldat allemand ne mettrait le pied là où la Wehrmacht avait sévi pendant la Deuxième Guerre mondiale. Par la suite, le ministre des Affaires étrangères de la coalition SPD-Verts, Joseph Fischer, avait dû convaincre sa majorité parlementaire de la nécessité d'une intervention militaire au Kosovo, invoquant l'argument moral le plus percutant qui soit en Allemagne : Auschwitz. L'intervention de la Bundeswehr en Afghanistan avait tout d'abord été justifiée par le devoir de soutenir la stabilité et la sécurité du pays. ... La position défendue à Munich par Gauck et Frank-Walter Steinmeier [ministre allemand des Affaires étrangères] pourrait être qualifiée de tournant rhétorique ou idéologique : finies les tergiversations, on dit clairement les choses, en avançant une justification politique." (03.02.2014)

Forte hausse du chômage en février : nouvelle claque pour le gouvernement 100,101

Le Point.fr - Publié le 26/03/2014 à 18:06 - Modifié le 26/03/2014 à 20:06

Par **MARC VIGNAUD**

Le nombre de demandeurs d'emploi sans activité a encore bondi en février pour le quatrième mois consécutif, avec 31 500 nouveaux inscrits en métropole (+ 0,9 %). Le nombre d'inscrits à Pôle emploi en catégorie A atteint ainsi un nouveau record à 3,34 millions de personnes. Sur un an, la hausse atteint 4,7 %. Au total, depuis l'élection de François Hollande en mai 2012, plus de 420 000 chômeurs supplémentaires sans activité ont poussé la porte de Pôle emploi !

En incluant les chômeurs exerçant une "activité réduite", la progression de février est plus faible (+ 7 900, soit + 0,2 %), mais porte le nombre total de chômeurs à un nouveau plus haut niveau historique avec 4,93 millions de personnes (5,23 millions en comptant l'outre-mer).

Une hausse moyenne en hausse

Dans un communiqué, le ministère du Travail admet "une progression marquée", "après un ralentissement, puis une quasi-stabilisation à la fin de l'année 2013". Mais il ne fournit plus d'évolution en tendance sur plusieurs mois, comme il l'avait fait précédemment pour relativiser l'échec de la non-inversion de la courbe en 2013. Et pour cause : la hausse moyenne de janvier et février atteint 20 200 chômeurs supplémentaires par mois. C'est beaucoup plus que la hausse moyenne observée au quatrième trimestre 2013 (+ 2 500), au troisième (+ 5 500) et même au deuxième (+ 18 000) que ne manquait pas de relever Michel Sapin (voir infographie ci-dessous).

Autre revers de taille pour le ministre : le sursaut du chômage des jeunes après des mois consécutifs de baisse. Un rebond enregistré alors que 20 000 contrats d'avenir auraient encore été signés depuis le début de l'année. En février, la hausse touche aussi les seniors, les 25-49 ans ou encore les chômeurs de très longue durée (depuis plus de trois ans). La situation est très alarmante pour cette dernière catégorie : les chômeurs de longue durée étaient plus de deux millions à la fin du mois dernier (+ 0,6 % sur un mois, + 11,4 % sur un an). Les chiffres sont d'autant plus inquiétants que les radiations administratives ont été en très forte hausse (+ 28,2 %) en février, comme les "cessations d'inscription pour défaut d'actualisation" (+ 11,2 %).

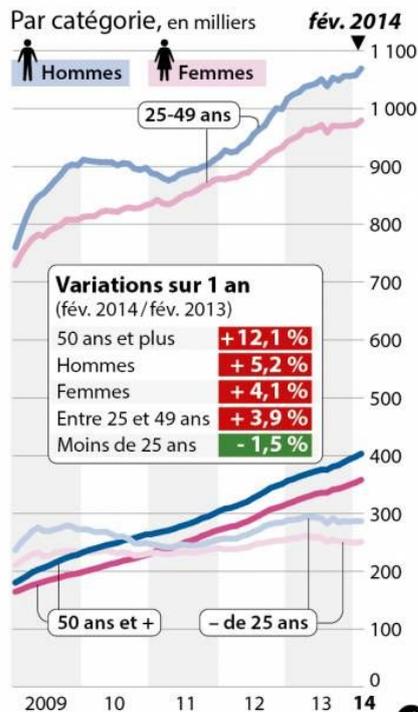
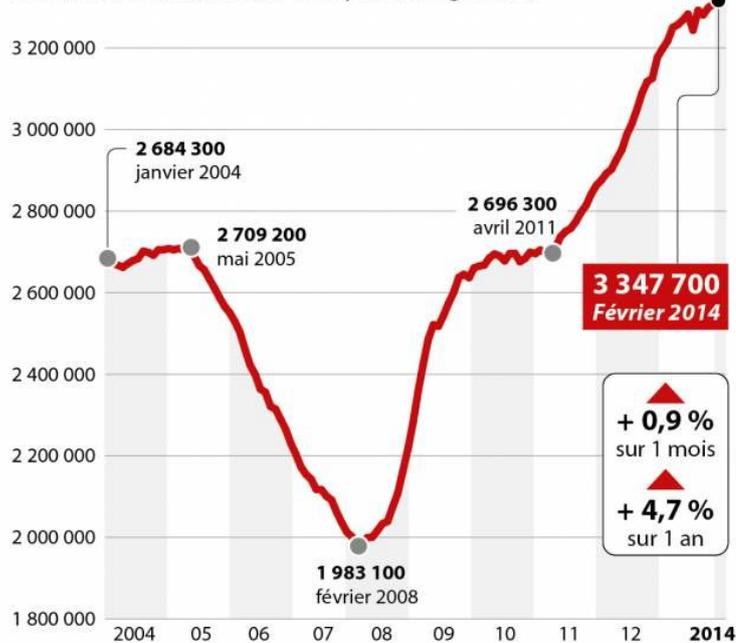
Après le revers infligé à la gauche au premier tour des municipales, la hausse de février tombe mal pour le gouvernement et le chef de l'État. Hormis le sursaut record de septembre 2013 (+ 48 600 demandeurs d'emploi), dû au contre-coup du "bug SFR" qui avait artificiellement gonflé la baisse du mois précédent, il faut remonter à avril 2013 pour retrouver une hausse comparable (+ 33 200) !

Face à cette situation, le gouvernement ne peut qu'assurer qu'il "poursuivra et intensifiera" la mobilisation des outils de la politique de l'emploi". Et croise les doigts pour que le pacte de responsabilité vienne "amplifier la dynamique de création d'emplois".

Infographie excellente

Le chômage

Nombre de demandeurs d'emploi (catégorie A)



Source : Dares



Military Cuts Render NATO Less Formidable as Deterrent to Russia 100,103

By **HELENE COOPER** and **STEVEN ERLANGER** MARCH 26, 2014

Photo



Ukrainian soldiers on Wednesday. Ukraine has started withdrawing its troops and weapons from Crimea, now controlled by Russia. CreditPavel Golovkin/Associated Press

WASHINGTON — President Obama and European leaders pledged Wednesday to bolster the NATO alliance and vowed that Russia would not be allowed to run roughshod over its neighbors. But the military reality on the ground in Europe tells a different story.

The United States, by far the most powerful NATO member, has drastically cut back its European forces from a decade ago. European countries, which have always lagged far behind the United States in military might, have struggled and largely failed to come up with additional military spending at a time of economic anemia and budget cuts.

During the height of the Cold War, United States troops in Europe numbered around 400,000, a combat-ready force designed to quickly deploy and defend Western Europe — particularly what was then West Germany — against a potential Soviet advance.

Today there are about 67,000 American troops in Europe, including 40,000 in Germany, with the rest scattered mostly in Italy and Britain. The Air Force has some 130 fighter jets, 12 refueling planes and 30 cargo aircraft. At the end of the Cold War in the early 1990s, it had 800 aircraft in Europe.

At the Palais des Beaux-Arts in Brussels, the president appealed to Europeans to stand behind the ideals of freedom and human dignity, and deplored Russia's "brute force" in Ukraine.

The United States Navy, meanwhile, has dropped to 7,000 sailors and Marines, down from the 40,000 sailors who were stationed at nine major Navy bases during the height of the Cold War. Today, there are no American aircraft carrier groups based in the Mediterranean, although the Navy does have one destroyer deployed at Cádiz, Spain.

In other words, "the limited ground forces in Europe are not designed to suddenly project power against Russia in a number of days," said Anthony H. Cordesman, a military analyst with the [Center for Strategic and International Studies](#). "Basically, the most constructive thing you can do is not create such a challenge that Russia would feel compelled to respond."

Pentagon officials will not make public precise details about the American arsenal of weapons and equipment in Europe for security reasons. But an official with European Command, which is responsible for American military operations in Europe, said Wednesday that the American military presence there was 85 percent smaller than it was in 1989.

In the past quarter-century, the United States has divested itself of hundreds of bases and radio and radar positions originally meant to protect Western Europe from the Soviet Union.

Even if Russia moves into eastern Ukraine, senior administration officials said, there should be absolutely no expectation that American troops would head to Kiev.

"The American people are not going to war with Russia over Ukraine, full stop," a senior administration official said, echoing public comments by Mr. Obama.

In recent years American officials have sharply criticized NATO nations as not spending enough on their militaries and in effect subcontracting their defense to the United States. Mr. Obama returned to that theme at a news conference with European Union officials in Brussels on Wednesday, when he professed “concerns about a diminished level of defense spending among some of our partners in NATO.”

In part to force European nations to pay more, Mr. Obama has continued the most recent drawdown of American forces from Europe that started in the George W. Bush administration. But Mr. Obama is cutting the forces to new lows. Citing budget constraints, he recently announced plans to reduce the Army to its smallest level since before the World War II buildup.

European officials, who are balancing their own budget cuts, have made clear their distaste for engaging militarily in Ukraine. So far NATO has taken a series of relatively modest military steps to reassure its East European members, including sending two NATO surveillance planes to patrol Polish and Romanian airspace. The United States has sent six F-15 fighters to Lithuania to bolster a NATO air policing mission in the Baltic States and has sent 12 F-16s to Poland, which borders Ukraine.

But moving beyond that would require a wholesale rethinking of the downsizing of the American strategic posture in Europe. European allies would have to at least slow cuts in military spending and renew debate on how that money is spent.

NATO has agreed that member countries should spend 2 percent of their gross domestic product on defense and should cooperate more to reduce expensive overlaps. But last year only a handful of NATO countries met the target, [according to NATO figures](#), with the United States leading the way at 4.1 percent. Overall, European members of NATO were at 1.6 percent.

Richard Dannatt, the former chief of staff of the British armed forces, made a public plea this week that the British government reverse its plans to reduce regular army troops to their lowest number since the Battle of Waterloo in 1815 — some 82,000 — by 2018, and to withdraw all of its 20,000 troops from Germany. Mr. Dannatt said that Britain should keep 3,000 troops in Germany as a “statement of military capability to underpin diplomacy.”

“With a resurgent Russia,” he said, “this is a poor moment for the U.S.-led West to be weak in resolve and muscle.” Diplomacy and sanctions may be the right response for now, he said, but the Russian president, Vladimir V. Putin, “will look beyond those things to see where the real check on his actions might come from.”

To be sure, even during the Cold War, when America had hundreds of thousands of troops in Europe and aircraft carriers, destroyers and fighter aircraft at close reach, American military planners were making no plans to enter Ukraine. The country was, after all, then the domain of the Soviet Union.

“The Germans lost World War II in the Ukraine,” said George Friedman, chairman of [Stratfor](#), a strategic risk analysis company. “You’re fighting on the Russian doorstep with limited resources in the place that’s been a graveyard of other military ambitions.”

With no sea access to Ukraine save the narrow Bosphorus through Turkey to the Black Sea, American and NATO ships trying to get there would be sitting ducks, necessitating the need to knock out any Russian air defenses with the American B2 stealth bombers that were used during the first days of the Iraq war, military experts said.

An air fight with Russia would most likely entail much more than anything the United States has seen in decades. And things could spiral quickly.

“If the U.S. fields an inferior conventional force in Ukraine that faced a superior Russian force, that would entail a potential escalation to a higher level of intensity,” said Loren B. Thompson, chief operating officer of the [Lexington Institute](#), a research organization.

A Pentagon official said Tuesday that “all things being equal, the United States military is vastly superior to Russia’s, but that doesn’t mean we’re looking to get into a fight with them.”

NATO has refrained from deploying a substantial number of troops in member states bordering Russia — “a unilateral promise made to Moscow in 1997, when Russia was behaving more cooperatively,” said Ivo H. Daalder, the former American ambassador to NATO. He urged “sound plans, forward deployment of real capabilities and demonstrable will.”

Helene Cooper reported from Washington, and Steven Erlanger from Paris. Michael R. Gordon contributed reporting from Amman, Jordan.

Sprachnotstand an der Uni

Studenten können keine Rechtschreibung mehr 100,105

27.03.2014 · „Vorraussetzung“, „wiederrum“, „Kommultionen“ - eine genervte Politik-Dozentin berichtet über den abenteuerlichen Umgang mit der deutschen Sprache in Seminararbeiten. Ein Gastbeitrag.
Von HANNAH BETHKE



© DPA  „Werden in deutschen Schulen keine Diktate mehr geschrieben?“ - Die Erfahrungen unserer Autorin lassen dies jedenfalls vermuten.

In den Semesterferien gehört es an deutschen Hochschulen zu den Aufgaben der Dozenten, Hausarbeiten von Studenten zu korrigieren, die zu einem Thema des von ihnen besuchten Seminars angefertigt wurden. An einigen Instituten etwas aus der Mode gekommen, gehört das Schreiben einer Hausarbeit, die in einem Bachelor-Seminar in der Regel etwa 12 bis 15 Seiten umfasst, zum Kern wissenschaftlichen Arbeitens. Nur hier wird sichtbar, inwieweit der Inhalt der Literatur tatsächlich verstanden und analytisch durchdrungen wurde und ob die dort (hoffentlich!) gewonnenen Erkenntnisse in einen wissenschaftlichen Text transformiert werden konnten, der selbständig geschrieben worden ist.

Was sich dem Leser dieser Arbeiten mittlerweile zunehmend darbietet, ist nun allerdings eklatant. Man kann von Glück reden, wenn eine Hausarbeit vorliegt, die Mängel in der wissenschaftlichen Analyse aufweist - denn das setzt voraus, dass das Einstiegsniveau immerhin so hoch ist, dass man überhaupt von einer wissenschaftlichen Arbeit sprechen kann. In erschreckend vielen Fällen lässt sich dies nicht einmal ansatzweise behaupten. Dabei geht es nicht um wissenschaftstheoretische Feinheiten, nicht um „Expertenwissen“ und Scheingefechte im belächelten Elfenbeinturm der Wissenschaft, sondern um eine leider völlig abhanden gekommene Selbstverständlichkeit, die eigentlich bereits mit dem Erreichen der Mittelstufe gegeben sein sollte: die Beherrschung der deutschen Grammatik.

Nun ist es nicht nur so, dass der Konjunktiv I grundsätzlich falsch oder gar nicht angewendet wird („Konjunktiv ist das Gegenteil von Imperativ“, lautete eine der abenteuerlichen Antworten auf meine Nachfrage im Seminar, ob denn jemand erklären könne, worum es sich beim Konjunktiv wohl handeln könnte), die Regeln der Kommasetzung weder verstanden noch umgesetzt werden und die Groß- und Kleinschreibung ein großes Rätsel des Universums zu sein scheint. Es werden vielmehr auch Fehler gemacht, mit denen man nicht einmal einen Hauptschulabschluss kriegen dürfte - und da hilft auch nicht der Hinweis auf die flächendeckende Verwirrung, die die unsägliche Rechtschreibreform hervorgerufen hat: Ein „Beispiel hier führ“ schreibt einer, „ein Probartes Mittel“ eine andere, „vermeidlich“ (die Autorin meint: vermeintlich), „Vorraussetzung“, „wiederrum“, „Kommultionen“ (gemeint ist: Kommilitonen) - der Kreativität der Rechtschreibfehler sind keine Grenzen gesetzt.

Von „Widerspruch“ bis „Wiederspiegeln“

Besonders beliebt scheint in diesem Semester auch das „ie“ zu sein. Regelmäßig muss ich lesen: „Wiederstand“, „Widerspruch“, „wiederspiegeln“. Werden in deutschen Schulen keine Diktate mehr geschrieben? Das gilt auch für den Satzbau, sofern man davon überhaupt sprechen kann, denn oft genug handelt

es sich nicht um bloße Fehler in der Satzlogik, sondern schlichtweg um unvollständige Sätze. Eine tiefgreifende Unkenntnis der deutschen Grammatik liefert auch das folgende Beispiel, das bei weitem keine Seltenheit ist: „Zu dem (sic!) liege darin die Gefahr eine Abhängigkeit der personenbezogenen Form der Anerkennung, weg von der erkämpften worden Selbstachtung.“

Das Lesen solcher Arbeiten ist nicht nur nicht erfreulich. Es ist eine Zumutung. Dabei handelt es sich fast ausnahmslos um Studenten, deren Muttersprache Deutsch ist. Oftmals ist es sogar so, dass ausländische Erasmus-Studenten die deutsche Grammatik besser beherrschen als ihre deutschen Kommilitonen. Wird dieser Missstand laut artikuliert, sieht man sich zumeist sofort dem Vorwurf ausgesetzt, man sei zu streng und dürfe die armen Studenten (oder, um es gemäß der grassierenden Partizipienseuche zu formulieren, die politisch angeblich korrekt, sprachlogisch jedoch falsch ist: die „Studierenden“) nicht überfordern. Immer häufiger wird dies auch mit der Belehrung verbunden, dass es eine Krankheit gebe, die sich Legasthenie nennt.

Das argumentative Muster dieser engagierten Kritiker ist bekannt. Hat es sich schon durchgesetzt, allen, die in der Schule nicht aufpassen oder sich durch anderes „abweichendes Verhalten“ vom „normalen“ Durchschnitt unterscheiden - ein Umstand, den jede liberale Gesellschaft eigentlich begrüßen sollte, anstatt jegliche Normabweichung sofort als pathologisch zu klassifizieren -, die Krankheit ADHS zuzuschreiben, gelten nun alle, die der deutschen Rechtschreibung nicht mächtig sind, als Legastheniker. Gibt es auch Tabletten gegen Rechtschreibfehler? Die Pharmaindustrie würde ein Millionengeschäft machen. Dabei liegen die Dinge für jeden, der sehen will, klar zutage: An deutschen Schulen und Universitäten hat eine systematische Niveaunivellierung stattgefunden, die das Ergebnis einer wachsenden Scheu ist, den Lernenden gegenüber Grenzen zu ziehen, schlechte Leistungen als solche zu benennen, Unterschiede zu sehen und zu akzeptieren, anstatt allen - ob sie dafür geeignet sind oder nicht - alles eröffnen zu wollen.

In der erschütternden Unkenntnis der deutschen Orthographie drückt sich nicht nur aus, dass offensichtlich kaum noch Bücher gelesen werden. Sie spiegelt auch ein Problem wider, das mit der Abschaffung des Frontalunterrichts - die, man glaubt es nicht, im Jahr 2014 immer noch als innovativ angepriesen wird - eingetreten ist: Der Verzicht auf Anleitung führt dazu, dass eine Fehlerkontrolle ausbleibt und die Schüler in ihrem oftmals falschen Selbstbild von ihren Leistungen nicht nur bestärkt, sondern paradoxerweise gleichzeitig auch alleine gelassen werden. Allzu oft wird an den Universitäten dieses Problem nicht etwa behoben, sondern durch die (verantwortungslose!) inflationäre Vergabe guter Noten fortgesetzt.

Ich will mich nicht einreihen in den Chor derer, die den Untergang des Abendlandes heraufbeschwören; wengleich es zur Bestätigung dieser kulturpessimistischen These sicher lohnenswert wäre, eine Umfrage unter Studenten zu machen, wer von ihnen überhaupt noch weiß, was das Abendland eigentlich ist - und wie man es schreibt. Hier halte ich mich vielmehr mit Kant an das hoffnungsvolle Bestreben, der „langen melancholischen Litanei von Anklagen der Menschheit“ den Appell an die Mündigkeit, an die Freiheit und an die Änderungsfähigkeit eines jeden Menschen entgegenzusetzen. Die angeführten Beispiele zeigen jedoch überdeutlich, dass das deutsche Bildungssystem an gravierenden Stellen versagt. Gymnasien, die nicht einmal in der Lage sind, dafür zu sorgen, dass ihre Absolventen nach Erlangen der allgemeinen Hochschulreife die deutsche Rechtschreibung beherrschen, stellen sich selbst ein Armutszeugnis aus.

Über kurz oder lang wird dieses System, das bei konsequenter Fortführung zu einer nachhaltigen Verdummung der Gesellschaft führen würde, keinen Bestand haben. Es ist zu hoffen, dass der jetzige Bestand eher von kurzer als von langer Dauer sein wird.

[Zur Homepage FAZ.NET](#)

Abdel-Samads Buchpremiere

Einmal Islam, aber bitte ohne scharf! 100,107

26.03.2014 · Anfang April erscheint das neue Buch des deutsch-ägyptischen Publizisten Hamed Abdel-Samad. Es heißt „Der islamische Faschismus“. Im Berliner Gorki-Theater hat er es jetzt vorgestellt.

Von HANNAH LÜHMANN



Von einer Fatwa bedroht, gleichwohl unverdrossen: Hamed Abdel-Samad stellte in Berlin sein neues Buchs vor

Der junge Mann, der am Eingang die Taschen der Gäste öffnen muss, entschuldigt sich. Eine ältere Dame sagt, nein, das sei schon in Ordnung, das verstehe sie. Hamed Abdel-Samad ist zur Vorstellung seines neuen Buches im Berliner Maxim-Gorki-Theater mit Polizeischutz gekommen. Nachdem der deutsch-ägyptische Publizist im Juni des vergangenen Jahres den Muslimbrüdern „islamischen Faschismus“ vorgeworfen hatte, wurde gegen ihn eine Fatwa verhängt, ein Aufruf, ihn zu ermorden. Am 1. April erscheint sein Buch, es heißt: „Der islamische Faschismus – eine Analyse“.

Hamed Abdel-Samad lässt sich nicht einschüchtern. Seine drastisch klingende These, der Islam trage als Religion faschistoide Züge in sich, die im Islamismus deutlich würden, diskutiert er im Gorki-Theater mit dem Publizisten Jakob Augstein. Zuerst stellt Augstein einige Fragen zum Aufwärmen, Ägypten und Deutschland, die der Politologe Abdel-Samad kühl und pflichtschuldigst beantwortet. Dann geht es los. Augstein fragt, ob der Faschismusvorwurf wirklich dem Islam als solchem gelte oder nicht doch seinem radikalisierten Abkömmling, dem Islamismus.

Abdel-Samad antwortet, anders als im Christentum sei das Streben nach politischer Macht im Islam selbst angelegt. Das liege auch daran, dass das Wirken Jesu Christi auf Erden zeitlich sehr begrenzt gewesen sei, weswegen er keine wirtschaftlichen oder juristischen Aufgaben habe übernehmen können. Der Prophet hingegen habe Zeit gehabt, zum Feldherrn zu werden.

Vor lauter Zustimmungslust wird gejoht

Der Islam strebe die Weltherrschaft an. Zu seinen Grundgedanken gehöre der Anspruch, die Nationen zu einen, die Feinde zu besiegen und die Welt in Gläubige und Ungläubige zu teilen. Ob das mit der Weltherrschaft eigentlich im Koran stehe, will Augstein wissen und meint es gar nicht mal ironisch, und da legt Abdel-Samad richtig los. Er habe gedacht, Augstein habe den Koran gelesen?

Dieser hatte zuvor eine religionsfreiheitsfreundliche Sure zitiert, aber nie behauptet, in Islamkunde bewandert zu sein. Das sei so typisch; man versuche sofort, das Ganze zu einer deutschen Debatte zu machen, Augstein sitze wie der Schiedsrichter vor der Dönerbude, der sich einen Islam bestelle, aber „bitte ohne Zwiebeln, ohne Tomaten und ohne scharf“. Das Publikum jault fast vor kontroverser Zustimmungslust, immer wieder wird die Diskussion von Zurufen unterbrochen.

Leider werden die zwei Begrifflichkeiten, aus denen sich der Titel von Abdel-Samads Buch zusammensetzt, nicht klar. Weder versteht man, wie genau er Faschismus definiert – Augsteins Frage, ob er nicht eher so etwas

wie „Totalitarismus“ meine, fegt Abdel-Samad beiseite –, noch wird klar, was „der Islam“ für ihn eigentlich ist. Meint er die islamische Theologie? Den Koran? Einen Gesamtgeisteszustand?

Die Muslime jedenfalls meint er nicht, er habe auch nichts gegen Moscheebauten und freiwillig getragene Kopftücher. Eigentlich stellt Abdel-Samad zwei wichtige Grundforderungen, wobei er sich allerdings eines drastischen Vokabulars bedient: Die islamische Welt, auch die in Europa, müsse sich radikal säkularisieren, man müsse die totalitären Züge „neutralisieren“ und „entfernen“. Und es müsse möglich sein, Kritik gegenüber Muslimen zu formulieren, weil das davon zeuge, dass man sie ernst nehme und nicht paternalistisch über sie rede in der Hoffnung, ihnen nicht zu nahe zu treten.

Als die Diskussion für das Publikum geöffnet wird, bemerkt eine junge Muslima, dass er dem Anliegen der islamischen Community eher schade, weil seine Bücher nicht so gelesen würden, wie er sie vielleicht meine. Abdel-Samad bemerkt, für ihn gebe es eine solche Community nicht, sondern nur Individuen. Der Publizist Henryk M. Broder, mit dem gemeinsam Abdel-Samad im ARD die satirische Deutschland-Safari „Entweder Broder“ unternommen hat, sitzt im Publikum und scheint sich über die Aufregung zu freuen. Wenn ihm eine Publikumsfrage zu rechtschaffen ist, schnalzt er missbilligend mit der Zunge, und als ein Gast nach der Rolle des Westens im Umgang mit der islamischen Welt fragt, schlägt er sich den Notizblock ins Gesicht.

[Zur Homepage FAZ.NET](#)

Quelle: F.A.Z.

Des avocats britanniques enjoins de respecter la charia 100,109

Publié le 27/03/2014 à 09:52



Une note de la Law Society sur le respect des règles musulmanes sur l'héritage par la justice britannique fait polémique. Le modèle de société multiculturelle est critiqué.

Émoi chez les robes noires. Les règles de la charia font pour la première fois leur apparition dans le droit britannique. La Law Society, l'équivalent du Barreau, a créé une vive controverse en envoyant, mi-mars, aux avocats des recommandations afin de rédiger des testaments «charia compatibles».

Les suffragettes se retourneraient dans leur tombe »

Caroline Cox, membre de la Chambre des Lords

L'organisme de représentation des juristes leur explique que, selon la charia, la femme n'est pas l'égal de l'homme dans l'héritage, les mécréants ou héritiers mariés en dehors de la foi musulmane peuvent en être exclus, ainsi que les enfants illégitimes. Selon la charia, une femme a droit à la moitié des parts prévues pour un homme. Selon Nicholas Fluck, président de la Law Society, il s'agit de promouvoir de «bonnes pratiques» dans la reconnaissance de principes de l'islam dans le cadre du système légal britannique.

Révêlée par le *Sunday Telegraph*, cette initiative iconoclaste a suscité une certaine indignation dans les milieux judiciaires et politiques. La Lawyers Secular Society (Société des avocats laïcs) condamne ce geste qui «normalise et légitimise» un système «fondamentalement discriminatoire». Des députés demandent la création d'une commission d'enquête parlementaire. «Cela viole tout ce que nous représentons. Les suffragettes se retourneraient dans leur tombe», s'est étranglée Caroline Cox, membre de la Chambre des Lords.

Mais, pour William Healing, avocat spécialiste de la famille au cabinet Kinglsey Napley, l'affaire fait «beaucoup de bruit pour rien». «Nous vivons dans un pays où le multiculturalisme fait partie du cadre politico-social et c'est dans cet esprit que la Law Society a publié des recommandations afin de répondre à la demande d'une clientèle qui respecte les préceptes d'une religion. C'est polémique uniquement parce qu'il s'agit de l'islam, mais il n'y a là aucune incompatibilité avec le droit anglais», précise-t-il.

En effet, selon les lois sur la succession britannique, chacun est libre de donner tous ses biens à qui il veut, «même à son chat», ironise William Healing, comme de déshériter ceux qu'il souhaite. C'est ce qui permet la transmission des domaines des familles aristocratiques aux fils aînés, au détriment des filles.

Une pétition pour «bannir la loi de la charia au Royaume-Uni»

L'intégration de principes religieux dans le droit britannique n'est pas nouvelle. Des dispositions sur le divorce compatibles avec les préceptes juifs prévoyant le consentement de l'époux, ont déjà été introduites dans les années 90. Cette polémique n'est pourtant pas anodine.

«La Law Society ne reflète dans ses recommandations qu'une vision traditionaliste de l'islam, comme si elle était monolithique, alors que ces règles de succession selon la charia sont souvent contestées et réformées de par le monde musulman», explique Usama Hassan, de la fondation Quilliam contre l'extrémisme religieux.

Cette affaire soulève aussi la question de la tolérance britannique pour une justice parallèle au sein de tribunaux de la charia informels. «Il en existe plusieurs dizaines dans le pays, sans reconnaissance légale, qui fonctionnent dans le cadre des lois sur l'arbitrage et la médiation de façon volontaire», poursuit Usama Hassan.

Selon une étude récente, il existerait 85 tribunaux de ce type. Certains peuvent trancher des litiges civils par des décisions qui ont valeur légale. Le Conseil de la charia islamique reconnaît qu'il n'est «pas encore» reconnu par l'État britannique mais se félicite d'avoir «pris les mesures préparatoires à son objectif final de gagner la confiance des communautés pour le système légal islamique».

Une pétition pour «bannir la loi de la charia au Royaume-Uni» a réuni plus de 20.000 signatures. Le gouvernement précise que «si une décision ou recommandation est contraire à la loi nationale, y compris à la loi sur l'égalité, la loi nationale prévaut».

L'éditorial

de **NICOLAS BAVEREZ**

RSS Nicolas Baverez

Les vrais enjeux de l'après-municipales 100,111

Le Point - Publié le 27/03/2014

La dépense publique locale échappe à tout contrôle. Avant la mise sous tutelle qui nous menace, Nicolas Baverez préconise un changement de modèle.



Le conseil régional du Nord-Pas-de-Calais à Lille. © Philippe Huguen/AFP

Par NICOLAS BAVEREZ

Au-delà de la sanction de François Hollande, qui joue son quinquennat autour du pacte de responsabilité, au-delà de l'ancrage du Front national comme troisième force politique, les élections municipales 2014 portent des enjeux fondamentaux pour le redressement de la France.

Le modèle français d'organisation de l'État et de gestion des territoires doit être modernisé. Mais la campagne électorale a occulté la discussion sur sa reconfiguration. La France dispose de la carte administrative et de l'organisation territoriale la plus coûteuse et la moins efficace d'Europe. Elle compte 40 % du nombre total des collectivités des 28 États de l'Union, administrées par 525 000 élus. Ce mille-feuille, qui superpose les compétences et les financements, interdit toute rationalité dans la conduite des politiques publiques. Par sa complexité et son opacité, mais aussi par le transfert des missions, des moyens et des personnels dans des structures où les élus se cooptent, le secteur public local échappe à tout contrôle des citoyens.

Au moment où la France se trouve menacée d'être sanctionnée par la Commission européenne et placée sous la tutelle des marchés, force est de constater que les collectivités portent une lourde responsabilité dans la perte du contrôle des finances publiques. La dépense locale s'élève à 236 milliards d'euros, en hausse de 60 milliards en vingt ans hors transferts de compétences. La fonction publique locale emploie 1,9 million d'agents, en augmentation de plus de 75 % depuis 1990, dont le taux d'absentéisme culmine au niveau extravagant de 26 jours par an, comme le relève la Cour des comptes. Cette course folle des dépenses et des effectifs a été financée par la hausse des dotations de l'État, via la dette publique, ainsi que des impôts locaux, qui sapent la compétitivité des territoires.

Quatre France

Sous le mythe égalitaire, les écarts se creusent entre les territoires. Quatre France émergent : une France urbaine, productive et compétitive, qui rassemble le tiers de la population ; une France sinistrée par la désindustrialisation et l'inemploi, en voie de dépopulation (10 %) ; une France protégée, éloignée de la production marchande, au sein de laquelle 45 % de la population vit de la dépense publique ; une France de

l'exclusion, qui voit 12 % des citoyens dépendre des transferts de l'État-providence et de l'économie clandestine.

Un nouveau modèle de gestion territoriale doit émerger, qui peut servir de laboratoire pour la réforme de l'État. L'étatisation et la recentralisation sont de fausses solutions : si on ne gouverne bien que de loin, on n'administre bien que de près. Mais les principes de la décentralisation doivent être profondément repensés. Réduction drastique des niveaux d'administration autour de la région fusionnée avec les départements, des métropoles et des intercommunalités. Fin de la compétence générale des collectivités, avec la spécialisation de la région dans le développement économique et des intercommunalités dans les services de proximité. Reconnaissance de la diversité des territoires.

Un changement radical

La rigueur s'impose comme un impératif tant pour l'État que pour les collectivités. Être élu, c'était dépenser ; demain, ce sera faire des choix et économiser. Il n'est plus possible d'augmenter les impôts. Il n'est plus possible de recourir à la dette. Donc, il n'est pas de substitut à la réduction des dépenses et des effectifs, au moment où les concours de l'État devront baisser de 10 milliards d'euros dans le cadre des 50 milliards d'économies à réaliser d'ici à 2017.

Le changement radical du modèle territorial a pour condition la réorganisation des compétences et un pacte de responsabilité financière entre l'État et les collectivités. La modernisation du secteur public local ne doit pas être guidée par la seule logique de la rigueur ; elle constitue une clé pour la réforme de l'État, et la mobilisation de la société civile représente la dernière chance d'éviter le passage sous la tutelle de la troïka ou des marchés financiers.

À l'image des États-Unis ou du Royaume-Uni, qui testent cette nouvelle approche à travers la création de l'Office of Social Innovation and Civic Participation ou du projet de Big Society, la France doit inventer un nouveau modèle d'action publique fondé sur trois principes : la décentralisation autour de collectivités dotées de missions claires et soumises à un principe de responsabilité financière ; l'ouverture en direction des acteurs économiques et sociaux ainsi que de l'international ; la participation des citoyens via le recours aux nouvelles technologies et le libre accès aux données publiques.

<http://islamineurope.unblog.fr/2011/08/04/conference-de-murwan-muhammad-a-la-mosquee-dorly-qui-a-le-droit-de-dire-que-la-france-dans-trente-ou-quarante-ans-ne-sera-pas-un-pays-musulman-personne-na-le-droit-de-nous-nier-cet-espoir-la/>

4 août, 2011

Conférence de Marwan Muhammad à la Mosquée d'Orly : « Qui a le droit de dire que la France dans trente ou quarante ans ne sera pas un pays Musulman ? Personne n'a le droit de nous nier cet espoir là. »

Classé dans : [Politique, religion](#) — islamineurope @ 0 h 30 min

L'Association Socio-Culturelle et Culturelle des Musulmans d'Orly (ASCM) obtient le 19 Novembre 1997 de la municipalité la mise à disposition de la communauté musulmane, un terrain de 660 m², dans le cadre d'un bail en location avec une option importante, celle de l'achat. Ce terrain se situe à l'entrée de la ville d'Orly (dans le Val-De-Marne, connue pour son aéroport international) et à la limite de la ville avoisinante, Choisy-le-Roi. Quelques années plus tard, le terrain fût acheté, et aujourd'hui il est bel et bien la propriété de l'ASCM.



La Mosquée d'Orly
islamique d'Orly en 2002

Inauguration du centre

C'est en 2002 que les fruits des efforts communs ont pu être récoltés avec l'inauguration du centre. La même année, l'école « BADR » voit le jour pour l'apprentissage et la promotion de la langue arabe en direction de tout public et tous niveaux. Fort de son élan, en 2008 elle ouvre également un Institut des Sciences Islamiques (ISIO) proposant une formation complète et progressive des sciences religieuses et l'année suivante elle inaugure sa bibliothèque médiathèque accessible à tous. Les projets

fleurissent au fil du temps et se renouvellent d'année en année , le dernier en date, l'ouverture en 2010 d'un Institut d'apprentissage du Saint Coran.



médiathèque de la Mosquée d'Orly
prières de la Mosquée

fidèles dans la salle de

L'ASCM dispose également d'un site Internet en ligne très fourni où l'on peut consulter en lignes les prêches et conférences donnés par les Imams et les Cheikhs. On remarque que l'on peut y faire l'apprentissage des Sciences Islamiques.

Le mot « Science », tout comme le mot « Savant », n'a pas la même signification dans le Monde Occidental et dans le Monde Musulman.

Dans la Civilisation Occidentale, la Science fait référence aux Sciences dites « dures », rationnelles (Physique, Chimie, Mathématiques, Biologie, etc..)

Dans le Monde Musulman, les Sciences Islamiques font référence exclusivement à l'enseignement du Coran et de la Sunna, le Droit Musulman, la Juridiction, la finance islamique, les transactions commerciales, la vie et le comportement du Musulman devant suivre des normes islamiques sur le plan économique, social, et politique. [Le graphe, tiré du site de la mosquée, permet d'avoir une vision d'ensemble des Sciences islamiques \(hard-copy\)](#) : la jurisprudence (Fiqh), gestion des mariages, des divorces, les transactions commerciales, la législation, etc.. constituant un ensemble de règles, la chariah.

[Il faut savoir que depuis 2003, cette législation \(chariah\) est officiellement interdite en Europe par la Convention Européenne des Droits de l'Homme, car contraire aux Principes des Droits de l'Homme, de Liberté d'Expression, d'Égalité entre Citoyens.](#)

Le professeur Marwan Muhammad a donné une conférence à la Mosquée d'Orly sur la « La crise financière, un accident ou une faille dans le système » disponible en intégralité sur le site. On peut en suivre quelques extraits***, en gras italiques ci-dessous (hard-copy):



Le professeur Marwan Muhammad à la Mosquée d'Orly

« L'Islam est un mode de vie global. L'Islam dicte la façon dont on se comporte avec nos épouses, avec nos voisins, avec l'environnement, avec nos collègues, comment on fait les affaires, comment on va à la guerre, quand est-ce qu'on défend.

De l'autre côté aussi, il y a un mode de vie qui est préconisé, la télévision, les films, la musique, les livres, le journalisme, la mode, tout ce monde là construit une Da'wah, construit une Religion, construit un mode de vie, et dans ce mode de vie, il y a des pratiques pour chaque chose :

il dicte la façon dont on doit choisir sa voiture, ça doit être la plus rapide, la plus belle, la plus chère, il dicte la façon dont on doit choisir son épouse, ça doit être la plus belle, la plus jeune, la plus maquillée, la plus dénudée, il dicte la façon dont on doit se comporter avec ses enfants en les responsabilisant et en créant une distance avec eux, Il dicte la façon on doit se comporter en affaires, en profitant des autres, en essayant de maximiser l'argent qu'on gagne, peu importe les conséquences, il dicte la façon dont on doit se comporter avec l'environnement : profite aujourd'hui, peu importe ce qui vas se passer demain.

[...]

Comme y a un rapport de force entre les Etats-Unis et le reste du Monde, Ils peuvent influencer le reste du monde, Ils peuvent faire des films où ils traitent les Musulmans de terroristes, où ils nous traitent comme des animaux, où ils nous dépeignent comme si on était des sauvages et malgré ça, à travers l'Afrique, on va trouver des jeunes frères, des jeunes soeurs qui portent des t-shirts avec des héros américains, et qui passent des nuits à télécharger des séries pour les regarder chez eux, il y a un rapport de force, d'influence, il y a une possibilité de forcer un certain mode de vie, de plus en plus dans l'asservissement.

[..]

Que peut faire l'Islam pour changer ça ? Quelle est la portée de l'Islam pour changer ça ?

[...]

Changer les droits, il y a une différence fondamentale entre les contrats classiques

et les contrats islamiques, chaque contrat est construit pour qu'il y ait de la justice entre les intervenants, c'est pas : toi tu fais faillite et moi je vais tirer des bénéfices de ton crédit, non, il y a un partage des pertes et des profits, il y a une solidarité, une entraide économique.

[...]

Changer de voie pour changer le Monde, Croire que le Monde va aller mieux, c'est quelque chose de complètement ringard dans la société dans laquelle on vit, on ne peut pas dire demain tout ira mieux, et il y aura de la justice, et l'Afrique va être florissante et on ne sera plus des esclaves économiques et les Musulmans vont être respectés, etc..

Ce discours est perçu comme un discours idéaliste et utopique complètement décrédité, ringardisé.

Pourtant qui a dit ça ? Qui a le droit de nous dire si c'est réaliste ou pas ? Qui a le droit de dire que la France dans trente ou quarante ans ne sera pas un pays Musulman ? Qui a le droit ? Personne dans ce pays n'a le droit de nous enlever ça. Personne n'a le droit de nous nier cet espoir là. De nous nier le droit d'espérer dans une société globale fidèle à l'Islam.

Personne n'a le droit dans ce pays de définir pour nous ce qu'est l'Identité Française. »

Le conférencier Marwan Muhammad devant ses fidèles met en opposition le Monde Musulman et le Monde Occidental :

- l'Occident aux valeurs morales dégradantes, dont la figure de proue, les États-unis représentent la puissance, victimisant les Musulmans en les parquant au rang « d'animaux », face au monde islamique ayant des principes vertueux, sains. Le seul Esprit de sortie, transformer la France en un système islamique.

Est-ce le rôle d'un centre Religieux de tenir de tels discours sur une critique radicale de la société occidentale ?

Quelle attitude, quel comportement ce type de conférence induit-il chez les Musulmans écoutant ce prêche ?

Va-t-il dans le sens de l'intégration de la Communauté Musulmane en France ?

On peut également trouver sur le site des prêches du très controversé imam Hassan Iquioussen, [dans son prêche « Mémoires d'AL-ANDALOUS » donné à la Mosquée d'Orly \(hard-copy\)](#), l'imam nous conte l'Histoire des invasions islamiques en Espagne pendant le moyen-âge, et explique comment les Musulmans, venus apporter Paix, Science, Sagesse et Intelligence à l'Occident (vous apprendrez même dans la conférence que les Musulmans ont découvert l'Amérique avant Christophe Colomb!) ont été persécutés, humiliés et massacrés par les Chrétiens. Bien entendu, [Iquioussen cache soigneusement les massacres perpétrés par les Musulmans lors des différents Jihad Islamiques](#). Iquioussen fait croire aux fidèles que ce conflit mortel est toujours en cours aujourd'hui en mélangeant habilement passé et présent (l'Histoire se répète). [Voir une critique de ce type de conférence sur la site de la Mosquée de Pont-à-Mousson](#).



»S'il n' avait pas eu l'Andalous, il n'y aurait pas eu le Siècle des Lumières »

Hassan Iquioussen à la Mosquée d'Orly

Pensez-vous que l'Islam enseigné dans cette Mosquée est un modèle de Tolérance, de Fraternité entre Communautés ? Les Messages dispensés vous semblent-ils correspondre à des Messages Spirituels, de Recueillement, de Don de Soi, de Prières ?

Quel impact ces enseignements génèrent-ils sur les fidèles ?

***La conférence vidéo n'est plus en ligne sur le site de la Grande Mosquée d'Orly, [l'organisme de presse indépendant Novopress a contacté Mr Hanza, responsable de l'ASCM de la Mosquée d'Orly, pour savoir pourquoi, ce dernier lui a expliqué que la vidéo avait été retirée pour « éviter la polémique ».](#)

